

L'Exécuteur [063]

– Chaos à Caracas

Don Pendleton

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com

Gérard De Villiers
PRÉSENTE
L'EXECUTEUR



Chaos à Caracas

PAR DON PENDLETON

PLON  HUNTER

DON PENDLETON

L'EXECUTEUR

Chaos à Caracas

CHAPITRE PREMIER

Le vieux rafiot à la coque rouillée tanguait mollement dans les eaux sombres du petit port de Floride. Bolan en avait une vision très nette à travers l'optique de ses puissantes jumelles de nuit. Depuis près d'une heure qu'il se tenait en observation, il avait noté la présence de deux sentinelles, l'une immobile derrière les vitres de la cabine de pilotage, l'autre plantée le long du bastingage, faisant parfois quelques pas pour se dégourdir les jambes. Ils étaient armés de riot-guns.

Le navire était un petit cargo qui avait dû essuyer toutes les tempêtes de l'océan, à en juger par son état délabré et ses superstructures attaquées par le sel marin. Un rafiot tout à fait anodin dont on pouvait penser qu'il appartenait à une compagnie en difficultés financières. Son propriétaire était un prête-nom qui n'avait sûrement jamais mis un pied sur le pont. En réalité, le *Seascraper* était la propriété de la Mafia et, sous son apparence pitoyable, servait régulièrement à des transports de stupéfiants en provenance de l'Amérique latine. Mais, cette fois, d'après la hauteur de la coque par rapport à la surface de l'eau, ses cales étaient vides. Pourtant, Phil Necker avait annoncé à Bolan, dans l'après-midi : « Ce rafiot pourri transporte une cargaison à laquelle les *capi* ont l'air de tenir particulièrement. Tu devrais aller jeter un coup d'œil là-bas, Mack. »

Le flic fédéral camouflé en mafioso n'avait pu donner aucune précision quant à la nature du précieux chargement, mais il avait ajouté qu'il y avait là un rapport certain avec une nouvelle combine mise en place entre le Venezuela et les États-Unis.

Mack Bolan, donc, était venu mouiller un œil sur cette vieille carcasse infecte amarrée dans ce port tranquille de la côte nord-ouest de la Floride, à une relative proximité de Tallahassee. Debout dans l'ombre d'un hangar, vêtu de sa sinistre combinaison de combat noire, armé de son Beretta silencieux et de son gros AutoMag qui lui pendait sur la cuisse, il venait de décider d'aller voir sur place ce qu'il y avait de si précieux dans le ventre sordide de ce vieux dragon des mers. Il allait se mettre en mouvement, lorsqu'une lumière attira son attention au-delà du bastingage. Ce fut rapide. Comme une porte qui s'ouvre et se referme. Reprenant ses jumelles, il les pointa en direction de la fugitive source lumineuse, aperçut immédiatement deux silhouettes massives qui encadraient une troisième, plus petite et frêle. Une femme jeune, brune, dont le visage reflétait à la fois la fierté et la peur. Il était manifeste qu'elle n'était pas de son plein gré en compagnie des deux hommes. L'Exécuteur reconnut en l'un d'eux

Franck Dutchelli, un tueur professionnel de la Mafia. Une face large et plate où s'enchaînaient de petits yeux porcins sans cesse en mouvement. L'autre avait un visage rond et gras, un crâne complètement chauve et un cou de taureau. Celui-là, Bolan ne put l'identifier.

À présent, les trois silhouettes se dirigeaient vers le quai, Dutchelli sortant de sa poche un petit transceiver radio qu'il plaça devant sa bouche, le rangeant quelques instants plus tard. Puis ils s'immobilisèrent dans une zone sombre du quai. L'attente ne fut pas longue. Trois minutes s'écoulèrent et une grosse Cadillac silencieuse vint s'arrêter devant le trio. Les deux armoires à glace poussèrent la fille sur le siège arrière avant d'y prendre place à leur tour.

À part les occupants de la limousine et Bolan, les lieux étaient complètement déserts. On aurait pu logiquement imaginer que la Mafia avait attendu cet instant pour effectuer ce débarquement insolite en toute tranquillité. C'était très probablement cela.

Ce qui signifiait que le chargement en question n'était autre que la fille brune.

L'instant n'était pas propice aux questions sur son identité, ni sur les raisons de sa présence entre les grosses pognes des tueurs. Visiblement, elle était dans de sales draps qui pouvaient à brève échéance se transformer en linceul. Non, l'heure n'était pas aux questions. Il fallait agir à toute vitesse, la tirer des griffes puantes des malfrats avant que son beau corps subisse des dommages irréversibles. Car ce que Mack Bolan voyait pouvait correspondre à une classique promenade sans retour ou un acheminement vers un lieu d'interrogatoire. En la matière, les *amici* étaient des spécialistes. Ils auraient pu en apprendre aux Nazis les plus vicieux et les plus vachards. Ces sortes d'interrogatoires confidentiels duraient parfois des jours au cours desquels on mutile savamment le « sujet » jusqu'à ce qu'il livre la quintessence du contenu de sa mémoire. Il devient alors un *turkey*, un dindon sanguinolent sur lequel les sadiques continuent de s'acharner avec application jusqu'à obtenir la conviction formelle que le supplicié n'a pas menti ou omis le moindre détail dans ses premiers aveux.

Pour le grand public habitué à lire certains articles édulcorés relatant des « incidents » imputables à la Mafia, les *amici* de la nouvelle génération sont surtout des sortes d'hommes d'affaires peu scrupuleux, escrocs de grande envergure, magouilleurs émérites et corrupteurs de conscience. Certes, l'image est exacte. Mais si les *businessmen* de la Cosa Nostra existent, ils sont loin d'être la seule composante de l'Organisation du Crime. La hiérarchie de la Mafia s'étend des *capi*, des chefs, jusqu'au petit revendeur de drogue ou au maquereau minable, en passant par les « soldats », les tueurs d'élite,

les gardes personnelles, les agents de liaison avec les politiciens et, bien sûr, les spécialistes en interrogatoires. Ceux-ci sont triés sur le volet, choisis parmi les plus sadiques, généralement sous la surveillance d'un médecin dévoyé chargé de veiller à ce que « l'interrogé » garde sa conscience le plus longtemps possible.

Bolan entrevoyait une telle issue pour la jeune femme brune au visage crispé par l'angoisse. Il n'était pas question pour lui de la laisser entre les mains du diable.

Il se faufila rapidement entre les installations portuaires jusqu'à la petite Alpine Turbo qui l'attendait sagement dans l'ombre, prête à rebondir dans un rugissement. Bolan démarra pourtant en douceur, accélérant juste ce qu'il fallait pour rattraper la Cadillac dont les phares léchèrent la grille de sortie du port avant d'éclairer la route asphaltée menant à Tallahassee.

Il maintint une distance d'une centaine de mètres, tous feux éteints, attendit de traverser un croisement pour allumer ses phares et commença à appuyer sur l'accélérateur. Il avait emprunté cette voie pour venir et se souvenait parfaitement de sa configuration.

Un kilomètre plus loin, il doubla la Cadillac après deux petits coups d'avertisseur, jetant un regard oblique à l'intérieur du véhicule. Malgré l'obscurité, il put distinguer brièvement les occupants dont l'un tourna la tête vers le petit bolide gris métallique qui dépassait sans effort la grosse caisse noire bardée de chromes.

Bolan prit très vite de la distance, continua de rouler à vive allure sur plus d'un kilomètre, franchit une courbe avant de ralentir. Un dérapage contrôlé plaça la voiture de sport en sens inverse après que l'Exécuteur eut éteint complètement ses phares. Enfin, il coupa le moteur, sauta du véhicule auprès duquel il se tint immobile. Dans le silence de la nuit, le ronflement grave de la limousine se fit entendre, venant crescendo. C'était à présent une affaire de quelques secondes. Bolan tira de son étui l'immense AutoMag dont il déverrouilla le cran de sûreté. Une cartouche de .44 magnum était déjà engagée dans la chambre, prête à se transformer en énergie tonnante et hurlante sous une infime pression du doigt.

Subitement, le bruit de moteur s'amplifia, tout proche, et le faisceau des phares balaya la courbe de la route pour s'enlâcher ensuite dans son axe. Bolan actionna les phares de l'Alpine, traversa la chaussée en courant pour s'arrêter sur l'accotement. Jambes légèrement écartées, bras tendus devant lui et mains serrées sur la crosse de l'AutoMag, il prit sa ligne de visée. La Caddy arrivait très vite.

C'était un tir délicat. Il ne fallait pas risquer de toucher la frêle créature assise entre les deux tueurs, et pas question non plus de faire sortir la Cadillac de la route. Alors, toutes les fibres de son être

tendues à leur paroxysme, il se concentra et commença doucement à appuyer sur la détente. L'arme énorme parut exploser dans un jaillissement de feu et de plomb brûlant en même temps qu'un des phares de la limousine se volatilisait. Un arc de cercle de quelques degrés amena le canon de l'AutoMag dans l'axe du second phare qui disparut dans un couinement de tôle déchirée.

Maintenant, l'Exécuteur avait une vision impeccable de l'intérieur de la grosse berline qui commençait à freiner en dérapant de gauche à droite. Durant une seconde, il observa les visages du conducteur affolé et de l'un des passagers, à l'arrière, dont les yeux s'exorbitaient. Il visa la tête ahurie et pressa la détente à l'instant où le type ouvrait démesurément la bouche.

CHAPITRE II

Speed Billy râlait d'avoir entre les mains une caisse capable de rouler à près de 200 km/h et d'être obligé de conduire comme un vieillard sénile. Mais Frank lui avait dit de ne pas dépasser la vitesse légale et il était hors de question de discuter la consigne. Frank Dutchelli aurait été capable de l'étrangler d'une main et de prendre ensuite sa place au volant. Et ce sale con avait en plus la confiance du chef. Pourquoi est-ce qu'on prenait tant de précautions pour trimbaler cette pétasse ? Qu'est-ce qu'elle avait de spécial, cette nana qu'il entendait parfois pousser de petits soupirs nerveux dans son dos. C'était forcément une pute comme toutes les autres. Un sacré châsis, ça oui ! Une belle petite gueule, des nichons et une croupe qui avaient fait bouillir le sang de Billy dès qu'il l'avait aperçue sur ce quai puant. Mais voilà, ce serait encore les autres qui allaient se l'envoyer pendant que lui serait contraint de rester au volant de la Caddy. Merde, c'était trop con. Toujours les mêmes à la corvée pendant que des chefaillons de rien du tout prenaient du plaisir.

Speed Billy commençait à se trémousser sur son siège, essayant de trouver une position à peu près confortable malgré la poussée de chaleur qui l'envahissait de haut en bas, lorsqu'il reçut un clin d'œil lumineux dans son rétroviseur. Au bout d'un moment, il nota que les phares se rapprochaient vivement et questionna à l'attention de Dutchelli :

— Est-ce qu'on a une couverture, Frank ? Y a une bagnole derrière nous.

L'autre émit un grognement qui pouvait passer pour une négation et se retourna pour regarder par la lunette arrière. Gino Mita, le second tueur, lança un ricanement :

— Tu te sentiras mieux avec une couverture, Billy ? T'as froid aux nichons ?

— Ben, j'demandais ça comme ça, quoi...

— Y a pas de couverture. C'est seulement un connard qu'est pas encore couché.

Les phares grossissaient à vue d'œil derrière la limousine.

— P't'être que c'est un mec qui rejoint sa bobonne après s'être tapé une garce, dit Speed Billy, poussé par une idée fixe.

— Qu'est-ce que ça peut te foutre ? La route est à tout le monde, non ?

Billy tenta de plaisanter :

— J'croyais qu'on l'avait réservée pour nous. On transporte un colis

important, pas vrai ?

— Ta gueule, coupa brutalement Dutchelli d'une voix grasseyante. Fais seulement gaffe à ta route et t'occupe pas de ça.

Un bref appel de phares précéda le dépassement. Ils virent un petit bolide se stabiliser un court instant à leur hauteur puis s'éloigner rapidement, montrant des feux rouges qui semblaient narguer le gros véhicule.

— Merde ! fit Billy d'un ton dégoûté. Cet enfoiré nous a laissés sur place. Est-ce qu'on pourrait pas rouler plus vite, Frank ?

— Appuie seulement un peu plus sur le champignon et je te le fais bouffer.

Mita demanda :

— C'était quoi comme guinde ? Toi qui t'y connais en caisse, tu dois savoir ça, Billy.

— J'sais pas, Gino, répliqua le conducteur d'un air navré. Sûrement une petite européenne. Une de ces tires bourrées de chevaux dans un moteur vachement compact.

— C'est des bagnoles de gonzesses, laissa tomber sentencieusement Dutchelli.

La conversation tomba à plat. Ils virent les feux rouges disparaître dans un virage tandis que Billy tentait surnoisement de faire monter la vitesse par une pression imperceptible sur l'accélérateur. Puis ils abordèrent le virage à leur tour, les gros pneus crissant légèrement sur l'asphalte.

Billy allait tenter de relancer le dialogue, histoire de faire passer le temps, quand il reçut en pleine figure une brutale avalanche lumineuse qui lui fit presque fermer les yeux.

— Qu'est-ce que c'est que ce conard ! éructa-t-il. Putain de...

Il commença à freiner aussi sec. Un instant plus tard, il entendit comme un coup de tonnerre, ressentit un choc dans la carrosserie, puis un autre et la Cadillac devint subitement aveugle. À l'arrière, Frank Dutchelli avait compris la situation depuis le premier coup de feu vomi par l'arme de gros calibre. Il avait sorti un .45 automatique et actionnait la commande électrique d'ouverture des vitres pour riposter, puis il ouvrit la bouche pour hurler une consigne. Un nouvel aboiement tonitruant accompagné d'une longue flamme pourpre, là-bas, à une soixantaine de mètres, le cloua définitivement contre le dossier de la banquette. Une ogive de .44 magnum lui avait pénétré entre les lèvres, arrachant des dents au passage pour venir s'enfoncer dans sa gorge et lui briser les vertèbres cervicales. Le plomb en furie poursuivit sa course, dans un jaillissement de sang et de fragments d'os, puis pulvérisa la vitre de la lunette arrière. Gino Mita prit la balle suivante en plein nez et une grosse bulle pourpre apparut instantanément sur sa face huileuse. Sous l'impact, sa tête partit en

arrière, rebondit contre le haut du dossier et le gros tueur s'affala sur les épaules de Speed Billy qui luttait désespérément pour garder le contrôle de son véhicule. Accroché au volant, triturant la pédale de frein, ce dernier ne distinguait plus rien de la chaussée, aveuglé par ces saloperies de phares qui lui martyrisaient la rétine. Puis il y eut d'autres coups de tonnerre. La caisse de la Caddy trépida violemment comme si elle allait se démanteler et un bruit atroce de ferraille torturée se fit entendre. Enfin, le lourd véhicule s'arrêta dans un dernier cahot et tout retomba dans le silence. Billy jeta un coup d'œil apeuré vers l'arrière. Putain ! Quel carnage !

La bouche de Dutchelli vomissait un flot de sang ininterrompu, comme une cascade diabolique qui dégoulinait sur sa poitrine. La fille était en train d'essayer de se débarrasser du corps de Mita encore agité de soubresauts et qui s'était avachi sur ses jambes. Et toujours cette merde de lumière qui inondait l'habitable.

Puis Billy sentit obscurément une présence toute proche et une voix qui semblait jaillir d'outre-tombe retentit :

— Sors de là et garde tes pognes en vue.

Il tressaillit violemment, se plaça une main devant les yeux pour combattre l'éblouissement et regarda par sa portière, n'apercevant d'abord vaguement qu'une forme sombre, imprécise. Puis la forme s'approcha encore, accrochant un peu de lumière en provenance des phares toujours allumés, là-bas. Ahuri, se demandant s'il vivait éveillé un cauchemar, Billy fixa la silhouette de mort. Son regard glissa nerveusement sur la combinaison noire, trembla en rencontrant le muflé nickelé d'un calibre comme il n'en avait jamais vu encore, s'immobilisa finalement sur un visage implacable aux yeux de glace.

Billy tressaillit de nouveau.

— C'est pas vrai ! bégaya-t-il en se ratatinant sur son siège.

— Tu sors, ou je dois t'aider ? fit de nouveau l'apparition d'un ton qui lui arracha un petit gémissement.

Les jambes en coton, le chauffeur de la Mafia déverrouilla sa portière et commença à se couler sur la chaussée. Il crut qu'il n'y arriverait jamais, que ses jambes ne parviendraient jamais à le porter. Une poigne de fer l'extirpa de la Cadillac et il se sentit poussé puis plaqué contre la carrosserie.

Mack Bolan ouvrit la portière arrière, tira à lui le cadavre de Mita qu'il poussa ensuite du pied sur le bord de la route et regarda la jeune femme. Celle-ci demeurait immobile, les bras en appui contre la banquette. Un léger tremblement agitait ses lèvres.

— Vous désirez rester ici ou je vous emmène ? demanda calmement Bolan.

Elle déglutit et le fixa avec un air de biche forcée par une meute de chiens.

— Je... Je suis pleine de sang, balbutia-t-elle.

Bolan eut un bref sourire glacé, lui prit gentiment la main et l'aida à descendre.

— Allez vous installer dans ma voiture, reprit-il. On s'occupera plus tard des détails.

D'une démarche de somnambule, elle s'achemina doucement vers le petit véhicule de sport tandis que l'Exécuteur se retournait vers le mafioso.

— Speed Billy, hein ?

— Vous... vous me connaissez ? crachota le chauffeur des *amici*.

— Te grandis pas, bonhomme. Ta réputation ne va pas bien loin.

Bolan s'était tout simplement renseigné sur les composantes de la pègre locale. Billy Graham n'appartenait pas à la *Famille*. C'était une ancienne petite crapule qui avait grandi dans la rue, participant aux larcins les plus divers et les plus sordides, pour être finalement récupéré par la Mafia. Les *amici* l'avaient d'abord utilisé comme homme à tout faire, puis comme chauffeur. De quinze à dix-neuf ans, Billy avait passé une grande partie de son temps à voler des voitures. Il avait des dispositions pour tenir un volant. Mais il avait aussi à son actif bon nombre de crimes : meurtres au couteau et par balles, attaques à main armée, viols et tortures sexuelles, chantages... À le regarder sans le connaître, on aurait pu croire que Billy Graham était un malchanceux de la vie ayant trouvé sécurité et argent chez les *amici*, faute de pouvoir faire autrement. Il n'en était rien. Il était une authentique crapule, une ordure lucide et sadique qui profitait des déchets laissés par la Cosa Nostra. Bolan n'était donc pas décidé à lui faire de cadeau.

— Où emmeniez-vous la fille ? questionna-t-il.

— Vous, heu... vous êtes Mack Bolan ?

— Réponds.

— Ben... j'en sais rien, ils m'ont rien dit au départ.

— Continue comme ça, Billy, et tu creuses ta tombe.

— J'vous dis que...

Bolan lui tira une balle entre les jambes, releva le canon de l'AutoMag vers le visage du chauffeur.

— La prochaine t'arrachera la moitié de la tête. Okay ?

— Hé ! Bon Dieu... J'vous dis que...

— Tant pis, vieux.

L'immense canon du .44 magnum automatique se rapprocha de la tête de Billy qui hurla soudainement :

— Attendez ! Attendez, Bolan ! Il me semble...

— Ouais ?

— J crois qu'ils ont parlé d'une baraque près de Tallahassee. Les chefs s'y réunissent de temps en temps et...

— Donne-moi les coordonnées.

Le petit mafioso les lui donna d'une voix surexcitée, ponctuant les indications d'onomatopées diverses comme s'il avait voulu renforcer la véracité de ses dires.

— Ouais, j'suis certain maintenant que c'est là-bas qu'ils l'emmenaient. Je crois que cette nana a une vache importance pour eux. J'vous jure que c'est tout ce que je sais, je suis qu'un chauffeur, moi, j'ai jamais buté personne. Ouais... Dites, vous allez pas me tuer, hein ?

— Quelle est la combine, ici ?

— Comment voulez-vous que je le sache ? Je viens de vous dire que...

— Ciao, Billy.

L'AutoMag émit un petit cliquetis sinistre. De nouveau, Billy hurla :

— Non ! Bolan, je... Ouais, j'ai vaguement entendu quelque chose à ce sujet... Je crois qu'ils sont en train de préparer un grand coup depuis le sud. Une sorte de restructuration avec de gros renforts...

Sous l'emprise de la terreur, le truand parlait à une vitesse folle. Les mots giclaient de sa bouche comme les balles d'une mitraillette que son propriétaire n'aurait pu contrôler. Bolan était certain qu'il disait la vérité à présent. Il questionna :

— Où ça, dans le sud ?

— En Amérique latine. Le Venezuela.

— Ces renforts, c'est quoi ?

— Des troupes qu'ils entraînent. Et, heu...

Brusquement, les lèvres de Billy remuèrent à vide, sans plus émettre le moindre son. Au point où il en était, il aurait sûrement préféré en savoir davantage pour acheter sa survie. Mais le puits était à sec. Bolan en eut conscience. Et il ne pouvait pas laisser vivre Speed Billy, c'était trop dangereux pour la suite de sa mission. L'Exécuteur n'aimait pas tuer de sang-froid. Mais ce type était une bête malfaisante, un charognard, et ce genre de scrupules aurait été superflu. En fait, quand il y réfléchissait, même en dehors de l'emprise du combat, il savait qu'il était capable de tuer bien plus qu'un malfrat de troisième catégorie si cela permettait de sauver la vie d'un seul innocent.

— Vous n'allez pas me buter, hein, Bolan ?

Bolan lui répondit par une toute petite pression de l'index qui fit cabrer l'AutoMag dans un grondement d'orage, expédiant Speed Billy de l'autre côté de la vie dans un éclaboussement de cervelle.

Puis il glissa l'arme monstrueuse dans son étui de ceinture et se dirigea vers l'Alpine dans laquelle l'attendait une femme jeune, belle et terrorisée.

CHAPITRE III

Elle se nommait Shelley Esteban et était la femme d'un haut fonctionnaire vénézuélien de Caracas. Elle avait vingt-six ans, sa mère était une Américaine mariée à un gros propriétaire de puits de pétrole et elle était diplômée d'un doctorat en philosophie. Elle lui avait débité tout cela d'une traite, d'un ton mécanique et détaché, comme si elle avait déclaré son état civil à un commissariat de quartier, ajoutant :

— C'est tout ce que vous voulez savoir sur moi ?

Manifestement, ses nerfs n'étaient pas encore remis en place.

— Non, ce n'est pas suffisant, rétorqua Bolan. Pourquoi étiez-vous avec ces types ?

Il lui tendit une cigarette quelle prit d'une main tremblante et la lui alluma en répétant sa question. Auparavant, il lui avait donné un paquet de kleenex et une bouteille d'eau minérale dont elle s'était servie pour ses mains et ses bras tachés de sang. Sa jupe et son corsage portaient encore des traces rouge sombre.

Ils roulaient en direction de Tallahassee à bord de l'Alpine et pas une seule fois elle ne lui avait demandé qui il était, pas plus qu'elle ne semblait s'étonner de son accoutrement de combat. Elle aspira une longue bouffée de fumée qu'elle souffla très doucement dans le petit habitacle, répondit enfin :

— Je me suis posé plusieurs fois la question, moi aussi. Je n'ai toujours pas trouvé la réponse.

— Peut-être pourriez-vous faire un effort, suggéra Bolan. Comment en êtes-vous arrivée là ?

— Oh, ça je le sais très bien, hélas. Simplement en suivant un gentil monsieur plein d'attention et de charme. Le genre séducteur honnête, vous voyez ?

Bolan voyait. Du moins il comprenait le mécanisme qui l'avait amenée à se faire piéger. C'était du plus grand classique.

— Ça vous arrive souvent de coucher avec d'autres hommes que votre époux ?

Elle lui jeta un regard latéral agacé.

— En quoi cela vous concerne-t-il ?

— C'est pour essayer d'analyser le problème, sourit-il dans l'obscurité.

— Quel problème ? Il n'y a plus de problème. Je me suis enfoncée toute seule dans un marécage, un brave chevalier vêtu de noir est venu m'en sortir et tout est bien qui finit bien.

— Ça m'étonnerait.

— Pardon ?

— Je voulais dire que rien n'est sûrement fini.

— Comment ça ?

— Vous n'avez pas le profil de la fille qu'on kidnappe pour la lancer dans la prostitution. Vous êtes mariée, vous avez une famille et une position sociale. Habituellement, les malfrats ne prennent pas ce risque. S'ils vous ont enlevée, c'est pour une tout autre raison. Et cette raison est forcément importante. Donc, ils vont chercher à vous reprendre.

— Vous croyez que je suis une sorte d'enjeu ?

— Ou peut-être de moyen de pression.

— Un chantage ?

— Par exemple.

Bolan alluma lui aussi une cigarette. Ils n'étaient plus très loin de Tallahassee et du terrain de camping où était garé son char de guerre déguisé en mobil-home. Herman « Gadgets » Schwarz et Rosario « Politicien » Blancanales étaient demeurés dans le gros véhicule de combat.

Il s'empara du micro accroché sous le volant et appela à travers la radio de bord :

— Base Un ! Unité Alpha en approche.

La voix claironnante de Politicien lui arriva presque instantanément en retour :

— *Unité Alpha, je te reçois clair et fort. Ça a bien marché ?*

— Affirmatif. Je ramène le chargement. Préparez de la place à bord.

— *Comment ça, le chargement ?... Dans ta petite caisse ?*

— Ouais. Et c'est assis à côté de moi.

— *Tu ne veux pas dire que...*

— Tu verras tout à l'heure. Je suis là dans moins de dix minutes.

— O.K. Over.

— Over.

Bolan raccrocha tandis que Shelley Esteban se tournait vers lui, le considérant comme si elle venait seulement de le découvrir.

— Vous n'êtes pas un flic, n'est-ce pas ? À moins que vous n'apparteniez à un service spécial. Est-ce que je me trompe ?

Il l'observa à son tour, lui sourit et déclara en reportant son attention sur la route :

— Non, je ne suis pas un flic. Je suis seulement en guerre. Mon nom est Mack Bolan.

Elle fronça légèrement les sourcils, paraissant faire un effort de mémoire, puis elle s'exclama :

— Mon Dieu ! Vous êtes ce type qu'on appelle... l'Exécuteur ?

— Tout à fait exact, madame Esteban. Ça vous effraie ?

— Je n'en sais encore trop rien, répliqua-t-elle après un silence.

Avec un petit sourire encore crispé, elle ajouta :

— Il faudra que j'y réfléchisse. Que je vous voie faire autre chose que tuer des gens.

Peu à peu, elle retrouvait son aplomb. Elle n'avait plus cet air de biche égarée et poursuivie par les chasseurs, que Bolan avait vu sur son joli visage en la sortant de la Cadillac.

— Mais qu'est-ce que vous avez à voir avec ces salauds ? Ne me dites pas que... qu'ils...

— Si. C'étaient des *amici*. Des mafiosi de la meilleure cuvée.

Shelley laissa fuser un long soupir, tira avidement sur sa cigarette et s'installa de côté sur son siège pour mieux le regarder.

— Si c'est vrai, c'est encore pire que ce que je pensais. Je m'imaginais que c'était une affaire politique.

— Soyez sûre qu'il n'y a pas d'erreur... Quel est exactement le job de votre époux ?

— Il dirige le département des enquêtes au ministère de la Justice. Il dépend uniquement du ministre.

— On pourrait donc tenter d'exercer sur lui une pression pour le contraindre à aplanir certains problèmes ?

— Peut-être. Je ne me suis jamais occupée de son travail. Pour répondre à votre question de tout à l'heure, oui j'ai couché avec un certain nombre d'hommes depuis que je suis mariée avec lui. Comme une pauvre naïve, j'ai mis près de six mois à m'apercevoir qu'il est homosexuel. Ou plutôt hétérosexuel. Ça m'a tellement dégoûtée que j'ai fait aussitôt chambre à part et j'ai voulu divorcer. Il y a de cela maintenant deux ans...

— Pourquoi ne l'avez-vous pas quitté ?

— Il me tient. Quand j'étais étudiante, j'ai été prise dans une rafle par les flics alors que j'avais sur moi quelques cigarettes de hasch. N'allez surtout pas imaginer que je suis une droguée. Je n'ai fumé que trois ou quatre fois, parce qu'on m'avait poussée à essayer et que c'était à la mode. Seulement, je n'ai pas eu de chance... Mon père a réussi à étouffer l'affaire grâce à des relations haut placées et je croyais que cette histoire était tombée dans les oubliettes... Je ne sais pas comment Juan l'a apprise, en tout cas, il m'a ressorti une photocopie du dossier de police en me menaçant de la faire publier si je le quittais. Un divorce lui ferait perdre une fortune : je suis fille unique et héritière de mon père atteint d'un cancer généralisé. Ses jours sont comptés.

Elle marqua une pause, reprit, les yeux dans le vague :

— Si je quitte Juan, il n'hésitera pas un instant à mettre sa menace à exécution. Je me retrouverais en prison pour quelques mois et, ce

qui est plus grave, mon père n'y survivrai pas. C'est déjà un miracle de la médecine qu'il soit encore en vie.

— Pour résumer, il vous tient et la Mafia le tient à travers vous.

— C'est bien ça. À part que je ne savais pas qu'il s'agissait de la Mafia. Mais j'ignore tout des services qu'on a pu lui demander. Juan est peut-être un pervers doublé d'un salaud, mais il ne ferait rien d'illégal de son propre chef. Il est trop pleutre pour ça. Dites-moi... vous êtes vraiment Mack Bolan ?

— En chair et en os.

— Et en armes, compléta-t-elle. Vous trimblez toujours cet attirail sur vous ?

— Cet armement n'est que pour les missions mineures, expliqua Bolan. Dans les cas plus graves, je pèse beaucoup plus lourd.

Elle se pencha légèrement en avant pour l'examiner de plus près dans la réverbération des phares et commenta :

— C'est drôle, j'ai lu certaines choses sur vous, mais je ne vous imaginai pas comme ça. Vous paraissez si, heu... si humain.

Il ricana.

— Vous pensiez peut-être à une bête féroce assoiffée de sang ?

— Je vous voyais avec une expression plus dure, un visage tendu, crispé dans la haine. Les portraits-robots ne sont guère flatteurs.

— Ne vous fiez pas aux apparences. Je sais être dur et mauvais quand il le faut.

— Oh, ça je m'en suis rendu compte tout à l'heure. J'ai vu les dégâts occasionnés en quelques secondes.

Elle frissonna rétrospectivement, enchaîna :

— En tout cas, je vous dois un immense merci. Sans vous, je n'ose penser à ce qui me serait arrivé.

— Ne me remerciez pas, le simple fait de vous avoir tirée du pétrin me suffit.

— Vous ne vous en tirerez pas comme ça, monsieur Bolan. Je saurai un jour ou l'autre vous prouver ma reconnaissance. Où serait l'équilibre des choses si toutes les bonnes actions provenaient toujours du même côté. Vous m'avez très probablement sauvé la vie et peut-être plus. Et maintenant, qu'allez-vous faire de moi ? Me déposer dans la rue ou me garder avec vous ? Je vous dis tout de suite que la deuxième solution me plairait infiniment plus. Je vous trouve si...

— Si humain ? railla-t-il.

— Le terme vous déplaît ? Oui, je vous trouve tout d'abord très humain et c'est une qualité extrêmement rare de nos jours. Ensuite...

Elle hésita à peine :

— Je crois bien que j'éprouve une certaine attirance pour vous. Ça vous choque ?

— Non. Mais nous ne nous connaissons que depuis quelques

instants.

— Je voudrais mieux vous connaître.

— C'est une déformation due à vos études philosophiques ?

Shelley Esteban haussa les épaules.

— Vous ne croyez pas au coup de foudre ? Après tout, je sors de l'enfer, non ? J'ai bien le droit d'être rassurée sur ma condition de femme, de savoir si je suis toujours vraiment en vie.

Et voilà, Mack Bolan ! À peine sortie du cloaque, une jeune personne diplômée en philosophie se lançait dans une discussion paisible comme si rien ne s'était passé, concluait par une déclaration sans détour et sans équivoque. Ce n'était vraiment pas le moment... Mais il l'avait sur les bras, qu'il le veuille ou non. Pas question de l'abandonner à elle-même, la Mafia aurait tôt fait d'appesantir à nouveau ses sales pattes sur sa jolie petite personne et de s'amuser de son effroi. C'était toujours la même chose. Les *amici* s'en prenaient invariablement aux faibles, aux êtres sans défense, pour concocter leurs sales combines et assouvir leur soif de puissance.

Un peu avant l'entrée de la ville, il bifurqua sur un chemin de terre menant au camp de caravanning, aperçut bientôt la silhouette massive de son mobil-home.

Les premières cartes venaient d'être distribuées, il fallait à présent étudier très vite la suite des événements.

Et sa vieille tactique restait toujours la même :

Identification de l'ennemi.

Localisation.

Destruction.

CHAPITRE IV

Gadgets Schwarz émit un petit bruit de langue désapprobateur :

— Ça m’ennuie de te savoir aller là-bas sans une reconnaissance préalable. C’est prendre des risques mal calculés.

— Pas le choix ni le temps, fit Bolan. Et je me ménagerai quand même un examen de la situation avant de lancer l’opération.

Ils étaient assis sur les couchettes du module d’habitation de la caravane. Shelley Esteban suivait silencieusement leur discussion, attentive et essayant de comprendre la signification des termes techniques qu’ils employaient. Politicien Blancanale avait sorti une bouteille de Pierlant Impérial du réfrigérateur et rempli des verres. Bolan expliqua :

— On transportera le char de guerre à bord du C-130 qui sera officiellement homologué comme transport de matériel agricole. À ce sujet, il faut contacter Brognola pour qu’il fasse le nécessaire auprès des autorités.

Harold Brognola était le super-flic qui dirigeait la section spéciale d’intervention du FBI. Il y avait eu un temps où ce haut fonctionnaire du ministère de la Justice donnait la chasse à Mack Bolan à la tête d’une meute de flics fédéraux. Mais l’Exécuteur avait fini par forcer l’admiration du policier qui, comprenant ses motivations et surtout le fait que Bolan constituait la seule arme efficace contre le crime organisé, était intervenu auprès de la Maison Blanche pour réclamer la grâce du grand guerrier vêtu de noir et son intégration à la tête d’un commando antiterroriste. Bolan s’était d’abord fait tirer l’oreille pour ensuite accepter sur l’incessante pression de Brognola. Celui-ci était persuadé que le cancer de la Cosa Nostra était complètement éliminé. L’Exécuteur, lui, avait toujours été sceptique. Très rapidement, il s’était rendu compte que les *amici* – la nouvelle génération et quelques vieux loups, quelques vieux chacals – avaient restructuré le Syndicat pour l’amener à un niveau d’efficacité crapuleuse encore jamais égalé. Alors Bolan avait laissé tomber son nouveau statut, enfilé sa légendaire combinaison de combat et s’était de nouveau accroché au sillage des cannibales. À présent, pourtant, Brognola couvrait officieusement l’Exécuteur, lui procurait des moyens techniques et agissait dans l’ombre du ministère de la Justice, avec l’accord occulte bien que prudent du pouvoir exécutif.

Phil Necker, l’agent fédéral latino-américain qui s’était infiltré au sein de la *Commissions*, fournissait de son côté les renseignements nécessaires aux campagnes de l’Exécuteur, lui signalait les

mouvements à l'intérieur du Syndicat.

Un autre personnage gravitait dans l'environnement de Bolan : Jack Grimaldi, un ancien pilote de l'armée qui avait participé à la guerre du Viêt-nam. De retour à la vie civile, complètement démuné et sans travail, il s'était fait enrôler par les *amici* pour des transports aériens de V.I.P. Il avait piloté Bolan de Las Vegas jusqu'à Porto Rico sans s'apercevoir avant les dernières minutes du vol que son passager était bel et bien l'Exécuteur et non le coursier de la Mafia pour lequel il s'était fait passer. Poursuivant son rôle d'employé du Syndicat, Grimaldi avait tenté d'avertir ses pairs de la présence du sombre guerrier à Glass Bay. Sans aucun succès pour les mafiosi qui s'étaient tous fait éliminer dans une tornade de feu et de sang. Pour ce geste, Bolan aurait pu tuer Grimaldi. Il n'en avait pourtant rien fait et, curieusement, une amitié était née de cette rencontre. Grimaldi était devenu l'un des plus fidèles alliés et admirateurs de Mack Bolan. Depuis que Grimaldi s'était retiré sur la pointe des pieds de l'Organisation, il servait de pilote à l'Exécuteur, tant pour le transport de la caravane que pour l'hélico, équipé en version d'assaut, qui reposait en ce moment dans le ventre du gros C-130.

Quant à Politicien et Gadgets – les deux seuls rescapés de la Death Squad, l'équipe de la mort que Bolan avait formée au début de sa croisade contre la Cosa Nostra, ceux-ci lui assuraient parfois une couverture logistique avant et pendant ses opérations exterminatrices. Eux aussi, à l'instar de Grimaldi, se seraient fait tuer pour Bolan. Mais l'Exécuteur ne leur demandait surtout pas cela. Bien au contraire, il faisait tout pour les tenir en arrière ligne, veillant à ce qu'ils ne prennent aucun risque, ce qui n'était guère aisé, eu égard à la nature de son combat et aux méthodes utilisées par les chacals.

Bolan avait décidé de partir pour le Venezuela et personne n'avait discuté sa décision. Seule une certaine appréhension planait dans le char de guerre, comme toujours avant l'action.

— Politicien, dit Bolan en détachant son regard d'une carte d'état-major, préviens Jack qu'il se tienne prêt à décoller dans deux heures. Qu'il profite du délai pour examiner l'hélico et son armement. Toi et Gadgets, vous rejoindrez le C-130 à bord de la caravane.

— Et, heu... cette personne ? demanda Herman Schwarz en désignant Shelley du menton.

— Elle va avec vous. Pas d'objection, miss ?

— Aucune si vous êtes du voyage. Qu'est-ce que vous allez faire en attendant ?

— Rendre une petite visite à des amis, répondit-il sans plus d'explications.

Il ajouta à l'adresse de ses deux amis :

— J'ai besoin d'opérer un B.P. avant l'envol.

Il se tut subitement, parut réfléchir quelques secondes, puis accrocha de nouveaux chargeurs à son ceinturon militaire, alla ouvrir un placard d'où il tira un P-M. mini Uzi dont il passa la bretelle à son épaule. Ensuite, il fit un petit signe de la main en guise d'au revoir et quitta le *van*.

Ils entendirent ronfler le moteur de la petite voiture de sport, puis le bruit alla en s'amenuisant. Shelley Esteban regarda Gadgets et Politicien d'un air interrogateur :

— Qu'est-ce que c'est qu'un B.P. ?

— Ça signifie *Bolting Point*. Un verrouillage de situation.

— Et quelle situation veut-il verrouiller ?

— Celle de la Mafia locale, répondit Blancanales. Avant de se rendre sur le front vénézuélien, il veut couper les ponts ici, empêcher que la racaille de Caracas soit sur ses gardes.

— On peut supposer que... commença-t-elle sans pouvoir terminer sa phrase.

Gadgets eut un petit rire.

— Qu'il ne va pas s'y prendre en douceur ? Ça, vous pouvez y compter. Mack prend toujours les chemins les plus directs pour atteindre son but.

Elle se mordilla la lèvre inférieure puis enchaîna :

— Qu'est-ce qu'il peut y avoir au Venezuela de si important pour faire courir le grand Mack Bolan ?

— Vous n'en avez pas une petite idée ? demanda Blancanales, les yeux plissés.

— Je ne vois pas ce que la Mafia peut avoir installé là-bas.

— Les hypothèses sont nombreuses : une nouvelle filière de stupéfiants, un trafic illégal à grande échelle, un réseau de prostitution de luxe, ou encore un marché de revente de matériel volé au gouvernement. Dans le domaine du profit, les *amici* font preuve de beaucoup d'imagination. Savez-vous à combien se monte le budget annuel de la Cosa Nostra, rien que sur le territoire des États-Unis ?

— Je n'en ai pas la moindre idée, admit-elle.

— Il est supérieur à celui d'un pays comme l'Allemagne ou la France.

Elle changea brusquement de sujet, comme si une question la travaillait :

— Dites-moi, vous êtes quoi, au juste, pour lui ? Ses associés ?

— Pas exactement, dit Gadgets. Nous essayons de l'aider du mieux que nous pouvons. Il pourrait se débrouiller sans nous, mais il prendrait des risques supplémentaires. Nous prenons surtout en charge la logistique, les données techniques des opérations.

Montrant du doigt le compartiment du module opérationnel qu'elle avait traversé en arrivant, elle questionna :

— Tous ces appareils électroniques, ces computers, ça sert à quoi exactement ?

— Repérage, liaisons radio, écoute téléphonique et hertzienne, consultation des banques internationales de données informatiques...

Blancanales lança un regard désapprobateur à Schwarz, qui poursuivit pourtant son exposé, comme un gosse qui montre ses jouets à une camarade.

— Ce véhicule est également équipé d'une tourelle lance-missiles dont le mécanisme est couplé à un ordinateur de pointage. Avec ce joujou, on peut toucher une cible de la taille d'une assiette à plus de cinq kilomètres même de nuit ou en plein brouillard. L'effet destructeur est équivalent à celui de cinq bombes classiques de cinquante kilos chacune. Et...

Elle s'exclama, les yeux écarquillés :

— C'est dingue ! Tous ces bidules sont vraiment nécessaires ? On croirait à une installation mobile de guerre.

— Que croyez-vous qu'il fait ? Il ne s'amuse pas avec ces bidules, comme vous dites. Il fait réellement la guerre.

— Mais notre pays n'est pas en guerre ! s'exclama-t-elle.

— Il ne s'agit pas d'une guerre conventionnelle, plutôt d'une guerre de maquis et celui-ci est représenté par les cités modernes. La jungle est faite de béton, d'acier et de verre. Vous ne connaissez sans doute rien du Crime Organisé, déclara Blancanales avec force. Il est infiniment plus redoutable et néfaste qu'un adversaire militaire, simplement parce qu'il agit de l'intérieur d'un pays dont les lois sont faites avant tout pour protéger la liberté des individus. Et les cannibales de la Mafia en profitent, bouffent tranquillement les structures sociales, escroquent, tuent, pillent, s'enrichissent tandis que la police a les mains liées la plupart du temps, à cause de ces fameuses lois, justement.

Bon Dieu, on croirait entendre Bolan lui-même, pensa Gadgets en dissimulant un sourire.

Politicien poursuivit :

— Bolan, lui, ne s'encombre pas de règlements sociaux. Il leur vole dans les plumes et en liquide le plus possible. Ne croyez pas cependant qu'il s'érige en juge. Il n'est que l'exécuteur d'une sentence que les salauds ont déterminée eux-mêmes par leurs agissements. Ce n'est pas non plus un personnage sanguinaire. Il ne tue pas par plaisir, il souffre comme n'importe qui, autant physiquement que moralement et s'il le pouvait, il choisirait certainement de mener une vie normale, avec une femme et des gosses. Ça peut sembler paradoxal pour quelqu'un qui ne le connaît que depuis quelques instants, mais au fond de lui, c'est un grand sentimental. Et c'est justement parce qu'il est capable d'éprouver des sentiments, au lieu de rester amorphe devant la

saloperie de certains humains, qu'il mène ce combat comme il le fait.

Il se tut, conscient subitement d'en avoir trop dit lui aussi. Shelley hocha la tête d'un air compréhensif et demanda :

— Vous dites qu'il est capable d'avoir des sentiments ?

Blancanales lui jeta un regard méfiant :

— Oui, assurément. Et quelque chose me dit que vous avez une certaine idée dans la tête. Chassez-la, madame Esteban. Mack n'a pas besoin de ça en ce moment. Si vous tentiez de vous approcher un peu trop de lui, je vous jure que vous auriez affaire à moi.

Elle rit soudain, dévoilant pour la première fois ses dents éclatantes, les observa tour à tour.

— Vous l'aimez beaucoup, n'est-ce pas ?

Les deux hommes restèrent muets, refoulant des mots qu'ils préféreraient garder pour eux.

— Je comprends qu'on puisse aimer et admirer un être de sa trempe, insista-t-elle. Malgré l'immoralité qu'il représente et le danger qu'il fait courir à son entourage, je pense que... enfin, qu'il...

Blancanales poussa un soupir ennuyé, jeta un rapide coup d'œil à la jeune femme et coupa d'un ton bourru :

— Aller vous faire voir, madame Esteban. On a du boulot à préparer.

Il songeait aux nouveaux risques que Bolan avait déjà engagés pour préparer le terrain en Amérique latine. Et, comme à chaque fois, l'Exécuteur n'allait pas ménager sa peine. Après avoir analysé techniquement la situation, il allait foncer en plein milieu de la racaille des *amici*, laissant derrière lui un sillage de feu, de fumée et de sang.

CHAPITRE V

Bolan avait inspecté l'endroit pendant une vingtaine de minutes, découvrant une seule sentinelle adossée contre un tronc d'arbre dans le petit parc de la propriété. Le type avait déposé son fusil à côté de lui et fumait tranquillement en sifflotant parfois. Visiblement, c'était une surveillance de routine. Les locataires des lieux n'attendaient nul visiteur indésirable.

Speed Billy lui avait dit que les chefs se réunissaient de temps en temps dans les lieux. Mais quels chefs ? Dans la bouche du petit malfrat, il ne pouvait s'agir que de *capiregime*, des responsables d'équipes. Les huiles n'auraient pas daigné se commettre dans le territoire occupé par de simples soldats de la Mafia, à moins d'un cas exceptionnel. Et, à l'évidence, l'attaque de la Cadillac était encore ignorée, sinon l'endroit aurait déjà été en état de défense, grouillant de mafiosi prêts à tirer sur n'importe quoi.

La maison se présentait comme un grand bungalow en brique et en bois verni, sur un seul niveau. Une fenêtre était éclairée à une extrémité de la façade et de vagues bruits de voix filtraient à traversées vitres.

Bolan sauta souplement le muret d'enceinte. Pour la circonstance, il était vêtu d'un jean et d'un blouson de toile passé sur une chemisette. Il avait chaussé des baskets souples et s'était équipé du P-M. mini Uzi en plus de l'AutoMag et du Beretta. L'Uzi lui pendait en sautoir sur la poitrine.

Maintenant, il n'y avait plus qu'à faire ce qui avait été décidé.

La sentinelle trop confiante passa de vie à trépas sans émettre le moindre son. Bolan arriva silencieusement derrière elle, dépassa le tronc en une enjambée souple et lui enroula un garrot de nylon autour de la gorge. Le type gigota pendant quelques secondes puis s'affaissa à ses pieds, masse pantelante et amorphe qui se confondit dans l'obscurité du parc.

Bolan s'achemina jusqu'à la porte d'entrée qu'il n'eut qu'à pousser ainsi qu'il s'y attendait. Une odeur de fumée de cigarette l'assaillit aussitôt dans l'obscurité. Il perçut un bruit de pas dans une pièce contiguë au hall d'entrée, puis une toux gravillonneuse et une porte s'ouvrit sur sa droite, dévoilant une silhouette massive dans un rectangle de lumière atténuée. L'homme était en pantalon et chemise, manches retroussées, la crosse d'un automatique dépassait d'un holster qu'il portait sous l'aisselle. Bolan le laissa faire quelques pas en direction d'une porte qui devait donner accès aux toilettes, avant de le

rejoindre et de lui entourer le cou d'un collier de nylon qu'il serra en enfonçant son genou dans les reins du mafioso. Au bout d'un instant, il relâcha un peu son étreinte, questionnant à voix contenue :

— Combien sont-ils dans la maison ?

Il s'écoula quelques secondes avant que le type puisse retrouver l'usage de la parole, complètement déboussolé par la rapidité de l'attaque, dans l'incompréhension la plus totale de la situation.

— Je... Qu'est-ce que... commença-t-il par bégayer.

— Combien de mecs en tout ? Vite.

— Ben... Y a les cinq dans le salon... râla l'autre d'une voix sifflante. Et aussi le chef dans sa piaule... Qu'est-ce que vous...

— Ta gueule, connard, cracha Bolan d'une voix volontairement vulgaire. Un chef d'équipe ?

— Ouais. Mais bon Dieu... Y a pas eu de conneries de faites, tout baigne...

— Tout baigne, mon cul ! Fallait pas essayer de baiser les grands patrons, pauvre cloche. Ils finissent toujours par savoir ce qui se passe, t'as pigé ? Le coup de la fille, c'était pas très malin. Si toi t'es pas vraiment au courant, ton petit boss de merde savait parfaitement ce qu'il faisait et c'est ça qui est moche.

— Putain, je... je comprends pas...

— Tant mieux pour toi, gronda l'Exécuteur d'une voix sourde. T'expliqueras à la *Commissione* que t'es pas dans le coup, ils te croiront peut-être. Et dis aussi aux autres qu'ils n'essayent pas une autre saloperie de ce genre, hein !

— Ouais. Ouais, j'leur dirai, mais j'comprends toujours pas.

— Contente-toi de faire passer le message, conclut Bolan en se libérant une main pour saisir l'AutoMag.

La crosse de l'immense flingue percuta la nuque du malfrat qui devint tout mou d'un seul coup. Bolan le laissa glisser sur le sol, récupéra son garrot et déverrouilla la sécurité du mini Uzi avant de s'engager dans la pièce faiblement éclairée. Celle-ci était inoccupée. Il la traversa en silence, se guidant d'après un murmure de voix en provenance d'une porte de communication. Il l'ouvrit en grand, englobant du regard une table de quatre hommes en bras de chemise. Ils jouaient aux cartes ; des verres et une bouteille de J & B étaient disposés devant eux. Un cinquième était assis devant la télévision qui marchait en sourdine et mâchait un chewing-gum.

Deux types tournèrent la tête pour regarder vers la porte qui venait de s'ouvrir, et brusquement leurs yeux s'écarquillèrent, remplis d'ahurissement. Les deux autres étaient trop absorbés par leur jeu pour noter l'insolite de la situation, tandis que le cinquième personnage continuait de mâchouiller sa gomme en regardant le petit écran d'un air bovin.

Celui qui se tenait de dos par rapport à Bolan jeta enfin un regard à ses compagnons, puis ricana :

— Ben quoi, les mecs, qu'est-ce qu'il a, Bob ?

Le joueur de gauche, lui, avait compris. Sa main plongea vers son holster d'aisselle. Il eut à peine le temps de sentir le contact froid de la crosse de son automatique, reçut par contre l'impact infiniment plus glacial de la mort qui lui arriva sous la forme d'une giclée de balles de 9 mm dans la poitrine. Le petit pistolet-mitrailleur avait aussitôt pivoté, continuant son œuvre funèbre dans un staccato assourdissant. Au passage de la rafale en continu, le téléviseur implosa, propulsant dans la pièce une multitude de débris de verre et de composants électroniques qui s'enfoncèrent dans les chairs, se mêlant à la nuée de frelons métalliques vomis par l'Uzi. Il y eut un cri aigu, comme un glapissement poussé par l'un des porte-flingues dont le ventre proéminent s'ouvrit littéralement sous la poussée des ogives brûlantes, puis tout retomba dans le silence.

L'affaire n'avait duré que trois secondes et demie. Déjà, on commençait à entendre le bruit écoeurant du sang qui s'échappait des multiples plaies, puis il y eut un bruit incongru en provenance de la gorge d'un des cadavres.

Calmement, Bolan quitta la pièce, alla prendre position le long d'un mur dans la chambre qu'il avait déjà traversée. Un talonnement précipité lui annonça l'arrivée du sixième personnage qui jaillit comme un taureau dérangé dans son sommeil. Une véritable armoire à glace avec une tête reposant directement sur son torse, des yeux bouffis sans sourcils et une bouche aux lèvres boudinées et humides. Il était en veste de pyjama et en slip, serrait dans son poing un revolver qu'il agitait frénétiquement.

— Qui est-ce qui s'amuse à faire le con, putain de merde ! grogna-t-il en s'avançant vers le salon funèbre.

Il tomba subitement en arrêt sur le pas de la porte, poussa un nouveau juron et s'immobilisa comme une statue.

— C'est moi, laissa tomber Bolan d'une voix d'outre-tombe qui arracha un sursaut au chef d'équipe.

Le mastodonte pivota d'un bloc en émettant un bruit de soufflet de forge. Ses yeux s'exorbitèrent quand il découvrit la silhouette guerrière à quelques mètres de lui, puis ses réflexes jouèrent. Il leva son arme en même temps que trois projectiles rageurs jaillissaient de la gueule du P-M., lui pulvérisant le menton, le nez et le front dans un éclaboussement de sang et d'humeurs qui souillèrent le mur derrière lui.

Bolan demeura quelques instants immobile, à l'écoute de l'environnement, puis il sortit et s'éloigna à grandes enjambées dans le parc. Au loin, un chien aboyait en continu. Un oiseau de nuit quitta un

arbre dans un grand cri sinistre.

L'Exécuteur avait terminé son *Bolting Point* sur le terrain local. Il espérait ainsi s'être ménagé un délai à son arrivée au Venezuela, un répit qui lui permettrait d'étudier le dispositif adverse avant de lancer son attaque en profitant de l'effet de surprise. Pour un laps de temps, les *amici* de Caracas s'imagineraient qu'il s'agissait d'une rivalité de la part des gros bonnets de la *Commissione*, ou encore d'une méprise, d'une bavure stupide. C'était bien dans la psychologie de la Mafia de se méfier les uns des autres jusqu'à passer aux actes.

Pour un temps, Bolan allait pouvoir passer inaperçu et s'infiltrer dans le système ennemi, en étudier les composantes, les rouages occultes. Mais le répit serait de courte durée. Comme toujours, les cannibales auraient tôt fait d'apprendre avec qui ils avaient affaire. L'Exécuteur, d'ailleurs, était décidé à leur annoncer clairement la couleur dès que le moment serait venu.

CHAPITRE VI

Le Q.G. mobile de l'Exécuteur avait revêtu un nouveau camouflage. Des plaques en alliage léger recouvraient ses flancs et l'arrière ainsi que la calandre, des décalcomanies artistiques ornaient la caisse de circonstance et une inscription à l'avant mentionnait : *Houston truckage*. Le hayon arrière – factice lui aussi – comportait un scellé de douanes qui avait été apposé par un agent de Brognola quelques instants avant le décollage du C-130.

Officiellement, le véhicule transportait des pièces de rechange pour du matériel agricole en provenance du Texas. À son bord, un accréditif en règle précisait la nature du matériel et le lieu de destination, un complexe d'agriculture vénézuélien qui, en fait, était sous le contrôle de la C.I.A. Cela n'avait pas été une mince affaire que d'arranger le coup avec l'Agence, surtout en si peu de temps et en gardant l'opération secrète, mais Harold Brognola avait fait des miracles.

Le C-130 s'était posé à 7 h 30 du matin sur l'aérodrome de Caracas et, une heure plus tard, le char de guerre avait quitté l'enclave de la douane sous son inoffensif déguisement, conduit par Gadgets Schwarz qui était accompagné de Blancanales. Jack Grimaldi avait la garde du gros avion de transport. Il assurait en outre la liaison radio avec les États-Unis, tant pour les communications verbales que pour la consultation des banques de données informatiques. (Shelley Esteban était restée en compagnie du pilote.) Le C-130, spécialement équipé pour l'émission et la réception, constituait en quelque sorte un relais hertzien longue distance, utilisant une fréquence indétectable sauf pour le central radio chapeauté par le super-flic fédéral. Les communications étaient ensuite dispatchées automatiquement vers leurs lieux de destination.

Le seul ennui, en ce qui concernait les communications conventionnelles, résidait en l'absence de standardisation entre le Venezuela et les U.S.A. pour le radio-télé-phone. Le *van* ne pouvait donc ni émettre ni recevoir des appels téléphoniques. Mais le handicap était mineur, largement compensé par les autres dispositifs techniques. Et Mack Bolan se souvenait qu'au début de sa guerre contre l'Organisation il n'avait eu à sa disposition que des moyens classiques, au même titre que Mr Smith ou Mr Brown ; ce qui ne l'avait nullement empêché de mener à bien ses opérations et de porter des coups extrêmement meurtriers à la Mafia.

Il roulait à présent dans son Alpine Turbo. Le petit monstre mécanique ronronnait régulièrement sur la route reliant l'aéroport à

Caracas. Bolan avait un passeport américain établi au nom de Mike Border et un accréditif d'une grosse fabrique de matériel agricole de Houston.

Peu de temps avant d'arriver en ville, sa radio de bord lança un bruit musical signalant qu'un appel était relayé depuis le C-130. Il décrocha le combiné, perçut automatiquement la voix de Phil Necker :

— Salut, Stricker. Le voyage s'est bien passé ?

— Tranquille. Tu as du nouveau ?

— Oui. Je me demandais si tu allais m'appeler. Ça a pas mal bougé par ici.

La taupe fédérale appelait de Manhattan, sans doute d'une cabine publique. Bolan l'avait contacté avant son départ en utilisant le code mis au point entre eux. Il lui avait relaté succinctement les derniers événements et fait part de son envol pour le Venezuela.

Necker enchaîna aussitôt à mots couverts :

— Les directeurs ont été très vite mis au courant de ton contrat et de la disparition de la marchandise.

— En ce qui me concerne personnellement ? s'étonna Bolan.

— Non, bien sûr. Pour ce qui est de la responsabilité, ils pataugent complètement. Ils en sont toujours à formuler des hypothèses, à passer au crible ceux qui auraient eu un intérêt quelconque à faire le coup et à se suspecter mutuellement. Ils m'ont même demandé mon avis en tant que conseiller. J'ai tranquillement jeté un peu d'huile sur le feu. Pas trop, pour la vraisemblance. Ils paraissent salement emmerdés.

Bolan apprécia :

— Ça se passe comme prévu.

— Oui. Seulement, il y a un petit ennui. Par le fait qu'ils n'ont plus de moyen de pression sur l'arrangeur, les pontes commencent à paniquer salement.

— Où est le problème ? coupa Bolan.

— Il est en route pour chez toi. Ils expédient un spécialiste sur place. Un dur.

— Tu veux dire un As noir ?

— Tout juste. Ils ont remis ça au goût du jour. Tu comprends, ils ne veulent pas faire intervenir quelqu'un sur place pour éviter les vagues. Et d'un autre côté, ils ont l'intention de garder les rênes bien en main. Faut que tout vienne du siège avec un contrôle total. Vachement méfiants, les gus.

— C'est tout ? fit Bolan.

— Ça ne te suffit pas ? Non, c'est pas tout. Ils ont passé plusieurs coups de fil dans le coin où tu es. Ils ont distribué des consignes de prudence ainsi que l'ordre de déplier le tapis vert pour leur envoyé.

— Une prise de contrôle ?

— Presque. En tout cas, c'est lui qui a tout pouvoir pour prendre

des décisions dans le cas où ça merdoierait.

Il y eut un court silence dans l'appareil, puis un bruit de papier et Necker reprit :

— J'ai noté trois numéros qu'ils ont appelés. Tu notes ?

Bolan enclencha un petit magnétophone sous le tableau de bord, enregistra les coordonnées transmises par l'agent fédéral – *consigliere*, et questionna :

— Quand ce type doit-il arriver ?

— Vers midi par un jet de la BIA.

Une compagnie appartenant en sous-main à l'Organisation. Évidemment.

— Formidable, enchaîna Bolan dans un large sourire.

— Quoi ? T'es dingue. Ce mec va...

Necker s'interrompit soudain, toussota avant de reprendre :

— Dis, tu ne vas quand même pas... Merde, t'es complètement givré, Stricker. Le peu que je sais sur ce qui se passe là-bas me donne la chair de poule. J'ai entendu parler de toute une armée de *malacarni*, avec des équipes de surveillance et le toutim. En plus de ça, ils sont certainement en pleine alerte rouge.

— Je ne t'ai rien dit, vieux.

— Je ne me fais aucune illusion.

— Ciao, Dakota.

Dakota était le nom de code que Bolan utilisait pour appeler Phil Necker à l'immeuble de la *Commissione*.

— Attends un peu, Stricker.

— Oui ?

— Hal te fait dire qu'il ne pourra en aucun cas t'apporter un coup de main là où tu es.

Bolan rigola.

— Je m'en doute un peu.

— Comprends-le à demi-mot.

— Ouais. Je comprends.

La phrase de Brognola voulait dire qu'il se faisait tout simplement beaucoup de soucis pour Mack Bolan et qu'il aurait voulu le savoir à cent lieues du Venezuela.

— Et fais gaffe à tes os, Stricker. Je...

Bolan coupa la communication et accéléra en reportant son attention sur la conduite du petit bolide gris métallisé. Il réfléchissait à l'information de la taupe fédérale. Elle venait à point nommé. Il consulta sa montre et décida de modifier légèrement le plan qu'il avait mis sur pied. Aux abords de Caracas, il examina une carte routière, repéra la route de Los Teques et incurva le capot de son véhicule dans cette direction.

C'était samedi. L'administration vénézuélienne ne travaillait pas.

Il allait faire une petite visite à une vipère lubrique.

CHAPITRE VII

Juan Carlos Esteban se prélassait dans le patio de sa somptueuse propriété. C'était un homme de quarante-deux ans, au visage qui aurait pu être très agréable s'il n'avait été empreint d'une certaine mollesse des traits. Bouche sensuelle légèrement avachie aux commissures, menton un tant soit peu empâté et joues trop épaisses. Les yeux, surtout, dénotaient le personnage, délavés et sans chaleur. Le regard était fuyant, terne, et inquiet.

Il faut dire que Juan Carlos Esteban avait en la circonstance quelques raisons d'être inquiet. La filière pourrie dans laquelle il se trouvait embringué lui avait occasionné bon nombre de nuits blanches. Il se sentait prisonnier de son propre vice, enclavé dans une situation dont il ne voyait pas l'issue et, comble de la vacherie, ceux qui l'y avaient si gentiment conduit en lui offrant les éphèbes tout dévoués à la satisfaction de sa déviation sexuelle, qui l'avaient ensuite contraint à collaborer en marge de la loi, ne donnaient brusquement plus signe de vie. C'était bien la pire des choses. Ils tenaient cette salope de Shelley et ils savaient bien ce qu'ils faisaient, les ordures. Il avait donné tête baissée dans le panneau. Plus de Shelley, plus de fric. Du moins un train de vie réduit et Juan Carlos avait de grosses dépenses à assumer.

Cette attente devenait infernale. Il aurait donné n'importe quoi pour avoir tout de suite l'un de ces types en face de lui et lui dire qu'il était prêt à faire tout ce qu'on lui demandait, pourvu que tout rentre dans l'ordre. Il se foutait pas mal que Shelley se fit sauter par ces truands ; qu'elle prenne son pied dans la vulgarité. D'ailleurs, il y avait bien longtemps que Juan Carlos n'avait plus eu de rapports avec cette petite conne à la tête remplie de théories philosophiques. Il préférait de loin des étreintes masculines à la mièvrerie des femmes. Depuis quelque temps, la simple pensée d'un contact physique avec une femme le révoltait. C'était ainsi, il n'y pouvait rien. Une question d'hormones, sans doute.

Le timbre musical de l'entrée le fit sursauter, l'arrachant à ses angoisses métaphysiques. Il avait donné congé à son domestique pour rester seul avec ses pensées maussades. Avec un soupir, il s'arracha au grand canapé du patio et traversa le salon puis le hall pour aller ouvrir et se trouva nez à nez avec un grand type en costume bleu nuit, au regard voilé par des limettes de soleil.

— Oui ? fit-il tout bêtement d'un ton qu'il s'était efforcé de rendre ferme.

— *señor* Juan Esteban ?

— *Si*.

— Je suis un ami des amis. Vous comprenez ?

Le visiteur s'était exprimé en anglais avec un accent un peu traînant mais sa voix était dure, presque coupante. Juan Carlos détailla le visage, le trouva beau malgré la rudesse des traits. Un instant, il avait cru que les *amis* lui envoyaient de quoi tromper son ennui et son inquiétude. Un simple coup d'œil l'avait immédiatement détrompé. Ce type n'avait rien à voir avec les éphèbes qu'il recevait habituellement. Il se dégageait de lui une force brutale contenue qu'il soupçonnait de pouvoir éclater à n'importe quel moment. Non, décidément, ça n'avait rien à voir.

Juan Carlos s'aperçut subitement que son visiteur l'avait repoussé dans l'entrée sans même le toucher et fermait tranquillement la porte avec son pied, sans le quitter un instant des yeux. Il soupira de nouveau, comprit qu'il allait se passer enfin quelque chose de tangible.

L'autre s'avança jusqu'au milieu du salon, s'assit d'une fesse sur l'angle d'une commode, puis il alluma sans se presser une cigarette et souffla lentement un nuage de fumée tout en le détaillant du regard à travers ses verres teintés. Au bout d'un moment, Esteban n'y tint plus. Il se dirigea vers le meuble bar au fond du salon et se versa une large rasade de J & B, toussotant avant de demander :

— Vous en voulez aussi ?

Le grand type eut un bref ricanement qui ressembla au bruit produit par des glaçons s'entrechoquant dans un verre.

— Je ne suis pas venu pour boire.

Un ange maléfique passa entre les deux hommes. Enfin, le haut fonctionnaire vénézuélien risqua, après avoir avalé la moitié de son whisky :

— Vous pourriez peut-être me dire ce que vous venez faire chez moi ?

— Pas la peine de prendre ce ton pincé, vieux. Relax, y a pas le feu. Du moins pas encore.

Il y avait eu une menace à peine voilée dans la réplique.

— D'accord, je vous écoute, fit Juan Carlos en s'efforçant de contrôler le tremblement de ses mains.

— C'est moi qui vais vous écouter. Je veux savoir exactement où en est la magouille ?

— Quoi ? Quelle... de quoi voulez-vous parler ?

Sans même que Juan Carlos se fût aperçu du mouvement, *l'ami des amis* avait franchi les deux mètres qui le séparaient de lui et l'avait empoigné par le col de sa chemise. Il se sentit presque décollé du sol par une poigne d'acier et s'aperçut que l'autre ne portait plus ses lunettes de soleil. Il eut brièvement la sensation qu'un regard à

consistance de métal en fusion se frayait brutalement un chemin en lui, fouillant jusqu'au plus profond de sa conscience.

— Écoute, mec, fit la voix froide, j'ai pas le temps de finasser avec toi. Je débarque ici pour que tu me craches le morceau. Alors tu me racontes ce que je veux savoir ou il n'y aura plus qu'un cadavre dans cette baraque de merde quand j'en ressortirai. T'as pigé ? Je m'amuse pas, bonhomme. Je fais mon boulot. Et les grosses têtes là-bas veulent savoir ce qui se passe. Maintenant tu choisis. J't'écoute.

Les grandes mains musclées relâchèrent leur emprise sur la gorge de Juan Carlos qui s'effondra comme une chiffe molle sur le canapé. Il se passa une main tremblotante sur le front, s'aperçut qu'il était trempé de sueur.

— Vous n'êtes que des sauvages, crachota-t-il par à-coups.

— C'est bien possible, ricana le visiteur qui avait remis en place ses verres teintés. Je vous écoute.

Il s'était de nouveau appuyé contre la commode, tranquille, granitique, sûr de lui.

— Que voulez-vous savoir ?

— Vos contacts dans cette affaire. Avec qui vous traitez et comment.

— Mais, je... vous n'êtes pas au courant ?

L'autre reprit brusquement le tutoiement :

— Fais comme si je connaissais rien à l'affaire. On a beau être du même bord, on n'est pas forcément de la même équipe. Moi, je suis branché bien plus haut.

Un éclair de compréhension illumina un court instant le regard terne du Vénézuélien.

— Une sorte de commission d'enquête, n'est-ce pas ? Vous êtes prudents, vous les...

— Ta gueule, connard, gronda l'envoyé de Manhattan. Réponds. Qui sont les mecs ?

— Oui. Je vais vous le dire. D'ailleurs, au point où j'en suis, je n'ai rien à cacher.

— T'as intérêt.

— Je connais seulement deux personnes. L'un se fait appeler John Brown. Il a un poste important dans une société d'import-export.

— Se fait appeler ?

— Je suppose qu'il s'agit d'un pseudonyme.

— Ouais. L'autre ?

— Steve Anglade. Il travaille avec lui.

— Et le marché ?

— Le marché ?

— Joue pas au con, Juan Carlos, sinon il va t'arriver immédiatement un sale truc.

Qu'est-ce qu'on t'a demandé de faire exactement ?

— Eh bien... Écoutez, bon sang, s'emporta Esteban, les joues subitement colorées. Pourquoi est-ce que vous me posez toutes ces questions ? Vous savez tout ça, non ? Si c'est par sadisme...

Contrairement à toute attente, le visiteur glacial partit d'un gros éclat de rire.

— Évidemment que *nous* sommes au courant. Je vais t'éclairer un peu... Quelqu'un marche pas exactement comme il devrait dans cette affaire. Alors on veut savoir qui et comment. Vu ? On en était au marché...

Esteban avala cul sec le reste de son J & B, prit sa respiration avant de répondre d'un trait :

— Je dois fermer les yeux sur ce qui se passe ici et éventuellement arranger les choses s'il survenait un incident. Jusqu'à présent, tout s'est très bien passé. Dites, ils en ont encore pour combien de temps, vos amis ? Ma position est extrêmement délicate.

— On vous le fera savoir le moment venu. Il n'y a eu aucun incident, hein ?

— Je vous l'ai dit. Mais tout ce monde ne pourra pas passer inaperçu très longtemps. Cette région de San Carlos est déserte et tranquille, mais il suffirait d'un rien pour que le pot aux roses soit découvert. Et si c'était le cas, vous imaginez ce qui se passerait pour moi... Vos amis recrutent constamment parmi les autochtones. La situation devient démente, il faut de plus en plus de faux papiers pour tous ces gens.

Esteban fit une pause, se passa une main délicate sur le front et poursuivit :

— Je veux bien continuer à faire ce qu'on me demande, mais pas pour longtemps. C'est du suicide. Au fait... pour Shelley ?

— Elle va bien, assura le visiteur qui ajouta avec un sourire méprisant : ne me dites pas qu'elle vous manque au plumard, on sait que vous préférez les pantalons bien gonflés.

Le visage du Vénézuélien s'empourpra. Pour la première fois depuis le début de l'entretien, ses yeux se teintèrent de colère, mais lorsqu'il les releva sur son visiteur, la lueur hargneuse disparut aussitôt pour faire place à une peur honteuse qui lui fouilla les entrailles. Ce salaud souriait de toutes ses dents, dangereux comme un fauve et sans aucun doute prêt à l'attraper à la gorge. Ce type devait être un dingue lucide. Sûr. Une sorte de sadique qui n'attendait qu'un faux pas de sa part pour assouvir son instinct. Il baissa prudemment les paupières et avança doucement :

— Ce n'est pas ce que je voulais dire.

— Le fric, hey ? Vous cassez pas, vieux, vous n'en avez plus pour longtemps à attendre. On vous la rendra bientôt votre cagnotte.

Donnez-moi les numéros de ces deux mecs. Brown et Anglade.

Esteban piocha dans un tiroir un petit bloc-notes et un stylo doré, inscrivit deux séries de chiffres et tendit le papier à l'émissaire de l'Organisation. Celui-ci le plia, le plaça dans une poche intérieure de son costume avec une moue de satisfaction.

— O.K., prononça-t-il laconiquement en se décollant de la commode pour se diriger vers la sortie.

— C'est tout ?

— Ouais, c'est tout. Si, une dernière chose : chuchotez un seul mot de ça à qui que ce soit et je reviendrai vous voir. Pigé ?

— Heu, oui. Je comprends.

— Et s'il se passait quelque chose, contactez-moi en ville à l'hôtel Hilton. En mon absence, laissez un message à la réception.

— Je... je ne connais même pas votre nom.

— Smith. John Smith.

Esteban risqua un sourire prudent.

— Comme pour Brown, n'est-ce pas ? Des noms passe-partout. Vous êtes tous plus méfiants les uns que les autres.

— Ouais. Et vous avez intérêt à faire gaffe vous aussi, Mr Esteban. Un ennui de santé est si vite arrivé.

La porte d'entrée se referma si doucement que Juan Carlos se demanda un instant si le grand salaud avait vraiment quitté les lieux ou s'il avait opéré un tour d'escamotage pour revenir dans l'appartement. Jamais encore il n'avait ressenti une telle impression en présence d'un envoyé de l'Organisation. Mais il se doutait que celle-ci possédait des « hors cadre », des sortes de spécialistes qui ne se déplaçaient que dans les cas graves. Il avait même entendu dire que certains de ces types avaient le droit de vie ou de mort sur les *capi* et qu'ils changeaient de visage à chaque mission.

Au début, Esteban était loin de se douter qu'il avait affaire avec la Mafia, croyant à une classique magouille de la C.I.A. ou d'un quelconque service de renseignement, puis il s'était renseigné au ministère. Il avait fait fonctionner des ordinateurs en liaison avec les services de recherche internationaux. Et il en était arrivé à la conclusion qu'il était entré de plain-pied dans le plus grand merdier qu'il pût imaginer. Alors, bon gré mal gré, il avait commencé à ramer dans la rivière de boue puante où on l'avait jeté, sans même penser un instant à se rebeller. Il ne s'en sentait ni le courage ni la force de caractère nécessaire. Il se savait lâche, s'en accommodait depuis longtemps et n'entrevoyait pas comment changer quoi que ce fût à son destin.

Il y avait aussi son vice, qu'il considérait comme une évolution normale de sa vie privée et dans lequel il puisait une sorte de compensation fataliste au côté angoissant de sa nouvelle situation. Et

le fric aussi. Son constant besoin d'argent, de réceptions mondaines, de repas fastueux en compagnie de discrets éphèbes qu'il s'empressait ensuite de fourrer dans le lit abandonné par Shelley. Cette putain de Shelley qu'il soupçonnait de jouer le jeu de l'Organisation pour le placer dans une situation invraisemblablement critique, lui, Juan Carlos Esteban.

Et puis, maintenant, ce type au visage de glace qui venait chez lui, lui poser des questions dont il devait forcément connaître la réponse, le menacer, l'étrangler à moitié, puis sortir comme une espèce de fantôme. Il l'avait senti d'emblée, son visiteur n'était pas comme les autres. Oh non. Sa simple présence, avant même qu'il prononçât un mot, lui avait donné la chair de poule. C'était le danger fait homme. Il avait énoncé avec suffisamment de clarté les représailles à venir en cas d'indiscrétion sur la conversation qu'ils venaient d'avoir. Non, vraiment, Juan Carlos n'était pas enclin à dévoiler le moindre mot à qui que ce fût. Il avait assez de soucis comme ça. Il était dans la mélasse jusqu'au nez avec pour seul espoir que tout s'arrêtât d'un coup, que tout rentrât dans l'ordre et qu'il pût continuer à vivre dans le fastueux confort de sa cour d'éphèbes, respecté par la société et gravissant de droit les échelons qui le mèneraient au sommet de sa haute fonction administrative. Avec l'argent de Shelley, bien entendu.

Il s'efforçait de penser que même les plus mauvaises choses ont une fin.

Il se trompait lourdement sur son cas.

CHAPITRE VIII

Il n'était que 11 heures du matin et déjà il faisait très chaud. Pas un souffle de vent ne venait agiter les palmiers, les yuccas et les tilleuls qui bordaient la grande propriété.

Smith-Bolan descendait rapidement l'escalier de marbre menant à la grille d'entrée. Il était assez satisfait de sa visite. Bien que brève, celle-ci lui apportait un éclairage plus précis sur la nature de la combine locale. Déjà, ça se présentait comme une très très grosse opération.

Au-delà des mots et des noms qu'il avait entendus, son intuition lui avait fait ressentir qu'il ne s'agissait pas d'un montage classique, ni de la mise au point d'une nouvelle filière de stupéfiants ou de proxénétisme. C'était infiniment plus important et plus dangereux. Il n'avait pas voulu poser des questions trop précises à Esteban qui n'était certainement pas un crétin. Il était sans aucun doute inhibé par sa situation, manquait par le fait de discernement au point d'avoir cru sans sourciller à l'intervention d'un tueur de la Mafia, mais ce n'était pas un idiot. Bolan, donc, était resté prudent dans ses questions, jouant alternativement des sous-entendus et des menaces pour accréditer son personnage.

Il allait quitter une zone d'ombre pour accéder à la grille quand son instinct le mit sur ses gardes. Quelque chose avait changé dans la rue depuis son arrivée. Une grosse voiture verte était garée à une trentaine de mètres de là sur un terre-plein, à l'abri d'un immense pin parasol. Elle n'était pas vide. Quatre hommes occupaient son habitacle et ceux-ci se tenaient immobiles, visages orientés vers la demeure.

Où il se tenait, dans l'ombre contrastant avec le soleil éclatant, Bolan ne pouvait pas être vu des occupants de la grande caisse, une Pontiac de l'année à la carrosserie maculée de poussière. Quelques mètres encore, et il aurait débouché en pleine lumière.

Sans ralentir, il bifurqua, passa entre deux massifs de thuyas et longea l'enceinte puis suivit l'angle du mur latéral. Bientôt, il trouva ce qu'il cherchait : un arbre aux branches basses qui lui facilitèrent l'escalade. Un instant plus tard, il se reçut souplement sur une allée publique traversant l'ensemble des propriétés, entama un large détour qui l'amena sur une position surélevée et à une cinquantaine de mètres de la Pontiac.

Il ne s'était pas trompé dans son pronostic. C'était un tiercé dans l'ordre. Un second véhicule stationnait en haut de la route, bien sagement rangé sur l'accotement, avec deux hommes à bord. Puis, en

contrebas, Bolan vit une grosse moto à l'arrêt. Son pilote, un type habillé d'une combinaison en cuir fauve, toute neuve, se tenait accroupi à côté de son engin, donnant l'impression d'avoir un ennui mécanique. Pourtant, il n'y avait pas à s'y méprendre. Il ne faisait que semblant. Á un moment, Bolan le vit adresser un petit signe vers la Pontiac qui renvoya un très bref appel de phares.

La demeure de Juan Carlos Esteban venait d'être placée sous surveillance, et il ne pouvait s'agir en aucun cas de véhicules banalisés de la police vénézuélienne. Selon toute vraisemblance, Esteban n'était pas soupçonné par ses pairs, du moins pas encore. Et Bolan savait flairer de très loin la présence de la Mafia. Il reniflait les *amici* comme un chien de chasse. Ceux-là n'étaient pas des truands d'occasion, mais des frères de sang. Des pros.

Il dut faire un nouveau détour pour rejoindre son Alpine Turbo qu'il avait garée loin de la propriété, fit ronfler le puissant moteur et mit le cap sur l'autoroute menant à l'aéroport.

Une confirmation était implicitement tombée au cours de la visite chez Esteban : les numéros de téléphone correspondaient à deux autres que lui avait fournis Phil Necker un peu plus tôt.

Il était dans la bonne voie.

— *Base Un pour unité Alpha !* fit soudain la radio de bord.

C'était Blancanales.

— Oui, base Un. Code trois, cinq, huit.

— *Base Zéro te fait dire qu'il a un problème. Tu peux passer en code cinq, cinq, huit ?*

— Roger.

Bolan se brancha sur le canal spécial émettant une onde de brouillage en même temps que la fréquence vocale. Un scanner séparait les deux fréquences à partir du char de guerre. Ainsi, ils pouvaient parler en clair.

— *Bon, je te reçois au poil*, annonça Blancanales dès que la liaison fut établie. *Jack est salement emmerdé, Stricker. La fille a fait la malle.*

— Comment ça ? demanda Bolan d'un ton apparemment distrait.

En réalité, les muscles de son plexus s'étaient brusquement tendus. Dès le départ, il savait que Shelley Esteban constituerait pour lui beaucoup plus qu'une charge : un handicap à la fois physique et surtout psychologique, plein d'incertitude. Il ne la connaissait pas suffisamment. Par expérience, il savait que les femmes réagissent devant ce genre de situation d'une façon très différente de celle des hommes. Bolan n'était pas sexiste, encore moins phallocrate. Cependant, il n'accordait qu'une confiance très limitée à la logique des femmes. Jamais il n'aurait dû l'embarquer dans cette galère. Dans d'autres situations, pourtant, il avait parfois dérogé à sa règle, comme c'était le cas à présent. Pour protéger un être sans défense, pour le

mettre à l'abri des charognards. Parfois, cela s'était bien passé, parfois cela avait aussi failli très mal tourner.

— Explique, cracha-t-il succinctement.

— *Elle a insisté pour aller s'acheter quelques affaires de toilette dans les boutiques de l'aéroport. Jack Va accompagnée. D'après ce que j'ai compris, elle a tourné, viré, comme font la plupart des bonnes femmes, et puis... Bref, il s'est retrouvé planté comme un piquet au milieu de la foule.*

— Ça fait combien de temps ?

— *Environ une demi-heure. Jack a perdu du temps à essayer de la retrouver.*

Bolan jura intérieurement.

— *Qu'est-ce qu'on fait, Stricker ? On tente une recherche ?*

— Négatif. Mets l'ordinateur en marche et fouille un peu dans les répertoires informatiques. Vois aussi les banques de données et n'hésite pas à mettre Hal à contribution si tu n'y arrives pas assez vite.

— *Qu'est-ce que tu veux savoir ?*

Bolan lui donna les quatre numéros de téléphone, ceux que Phil Necker lui avait communiqués, dont deux correspondaient à ceux qui lui avaient été mentionnés par Esteban.

— *Ok, Stricker. Je lance la recherche tout de suite. Et pour la fille ?*

— J'ai dit négatif. Pas le temps.

— *D'accord. Over.*

Bolan coupa et consulta sa montre : 11 h 20. Un certain rendez-vous ne pouvait pas attendre.

Une bouffée de colère monta en lui dès qu'il se mit à penser à ce que Shelley Esteban avait bien pu imaginer de faire. Non seulement elle pouvait compromettre l'opération, mais encore elle mettait stupidement sa vie en jeu. Et le jeu était pourri, caviardé, vicelard. Bolan acceptait de marcher suspendu au-dessus du gouffre de la mort, suspendu par un câble bouffé aux mites. Il l'avait fait maintes et maintes fois. Mais voilà qu'à présent une fille complètement sottie se préparait à tendre à l'ennemi la cisaille qui pouvait couper le foutu câble et se laisser entraîner elle aussi dans le vide. Car Bolan ne se faisait aucune illusion. Shelley n'était pas partie se réfugier dans de pieuses mains susceptibles de la garder hors du danger. Elle allait se fourrer tout droit dans la gueule du dragon.

Un instant, il eut envie de faire demi-tour, de relancer son coursier mécanique vers la propriété de Juan Carlos. Mais il y renonça tout de suite. Il devait suivre étape par étape le chemin infernal qu'il s'était tracé, se lancer dans la mêlée et abattre ses cartes l'une après l'autre avant l'ultime dénouement. Peut-être aussi y avait-il une possibilité d'éviter le pire pour cette idiote en ne changeant rien au plan. Logiquement, il devait la retrouver sur sa piste.

Il s'efforça de ne plus penser à Shelley et enfonça l'accélérateur.

CHAPITRE IX

La recherche de Politicien Blancanales n'avait pas traîné. Moins d'un quart d'heure après le contact radio, Bolan recevait le renseignement :

— *Je crois que tu as décroché le gros lot, Stricker. Le premier numéro correspond à une société près de Caracas : La Guaira Informatica. C'est une filiale de MIDAS.*

— Tu es sûr de l'information ?

— *Dix sur dix.*

Un léger sourire étira les lèvres de l'Exécuteur. Il retombait enfin sur une piste qui allait peut-être lui permettre de retrouver le *Protecteur*, ce super-cerveau de la Cosa Nostra que personne ne semblait avoir jamais vu, à part Angello Stanza le *capo di tutti capi* ; du moins était-ce ce que prétendait Stanza dans le cénacle de la *Commissione*. MIDAS était une société multinationale d'étude et de promotion en informatique. Ses bases étaient légales, elles s'occupaient réellement d'informatique, de vente d'intelligence artificielle, mais son conseil d'administration était bidon, composé d'hommes de paille à la botte de la Mafia.

— Au poil, apprécia Bolan en jetant un coup d'œil à sa montre. Les deux autres numéros ?

— *Des particuliers. Tu notes ?*

Le magnétophone de bord enregistra les coordonnées téléphoniques. Bolan conclut :

— Ça colle. Contacte immédiatement Base Un et demande à Jack d'opérer une petite reconnaissance aérienne avec l'hélico sur la région de San Carlos, c'est à environ deux cents kilomètres à l'ouest de Caracas, au début de la cordillère de Merida.

— *Qu'est-ce qu'il doit rechercher ?*

— Un camp et probablement des mouvements de troupe. C'est sans doute camouflé. Qu'il fasse des photos.

— *OK. Rien d'autre pour l'instant ?*

— Non. Restez en poste fixe là-bas. Over.

Le *van* se tenait sur une position élevée, à l'ouest de la capitale vénézuélienne, de sorte que la portée des communications radio restait optimale.

Il était 11 h 25. Environ un quart d'heure encore pour rejoindre l'aéroport.

Bolan voulait y être en avance pour ne pas manquer un certain rendez-vous.

L'homme qui se tenait devant le comptoir de l'agence de location était grand, vêtu d'un costume en alpaga noir sur une chemise beige en soie en provenance d'un grand couturier parisien. Il ne portait pas de cravate, seulement un foulard également en soie, noué avec une élégante négligence autour de son cou. Son visage aux traits peut-être trop réguliers était viril et plaisant à regarder, surmonté d'une chevelure châtain foncé coupée bas sur la nuque. Il portait des lunettes de soleil polaroid qui dissimulaient complètement ses yeux.

Indéniablement, il avait de la classe. Il aurait pu poser pour un magazine masculin de mode ou paraître sans détonner le moins du monde dans les réceptions mondaines. Pourtant, certains détails de son comportement, qui passaient généralement inaperçus du commun des mortels, indiquaient qu'en aucun cas il ne pouvait avoir sa photo dans les médias ni s'exposer régulièrement aux yeux du public. Une question de discrétion. Son regard protégé par les lunettes restait fixe et, lorsqu'il changeait d'axe, c'était dans un rapide mouvement à peine perceptible, aussi fugace qu'un éclair de flash. Son sourire de play-boy était trop étudié, factice. On devinait également que sa dentition était trop régulière pour être naturelle ; elle avait dû coûter une fortune chez un grand spécialiste. De même que son visage qui, à d'infimes signes près, avait été reconstitué par un chirurgien esthétique.

Pourtant, tout cela échappait au regard pour un observateur non averti. L'homme était grand, d'allure dégagée, et il avait de la classe ; c'était tout ce qui apparaissait en premier examen.

Il prit une clé qu'une jolie réceptionniste lui tendit, ainsi qu'une pochette en cuir contenant divers documents, et s'achemina d'une démarche souple vers le parking de l'aérogare où un véhicule l'y attendait. Une sorte de requin superbe à la carrosserie rutilante d'un rouge vif qui arrachait de meurtriers éclats au soleil. De la même façon que si le véhicule lui appartenait depuis toujours, il se glissa au volant, lança le moteur, et le requin rouge se faufila souplement entre la multitude de voitures en stationnement, rejoignit la route de Caracas.

Il commençait à faire une chaleur torride. L'air tremblotait au-dessus de la chaussée, déformant les objets et le paysage dont les contours devenaient évanescents.

Au volant de la Ferrari, l'envoyé spécial de Manhattan contourna avec aisance une voiture qui s'était engagée dans une manœuvre difficile, accéléra en direction de la capitale, sans se douter le moins du monde qu'un second requin – gris métallisé celui-là – venait de se glisser dans son sillage auquel il s'accrochait en conservant une distance prudente.

Piquant vers le sud, les deux voitures de sport suivaient la bande

asphaltée qui longe l'autoroute, une chaussée sinueuse délaissée depuis plusieurs années au profit du *motor-way*. Une dizaine de minutes plus tard, les virages commencèrent à s'accumuler. La végétation se faisait dense à partir des bas-côtés. Ce fut à la sortie d'une courbe que le bolide gris rattrapa puis dépassa la Ferrari. L'homme au foulard en soie et à l'élégant costume d'alpaga appuya instinctivement sur l'accélérateur pour combler la distance, les traits subitement un peu tendus. Il y eut plusieurs dépassements successifs, plusieurs pointes de vitesse et des virages savamment dérapé pris pare-chocs contre pare-chocs. Á un moment, la petite caisse grise se laissa rattraper. Les deux véhicules se retrouvèrent côte à côte. L'homme au foulard sourit de toutes ses dents et fit un signe appréciateur avec la main, le pouce relevé. Il allait relancer tous les chevaux de son moteur, quand l'autre pilote lui répondit par des signes incompréhensibles pour la plupart des gens. Sa main droite se posa sur son cœur, puis sur sa gorge, et se déplia par deux fois dans un geste courbe devant son visage avant de venir se plaquer sur sa bouche.

Dans le jargon muet de la Mafia, c'était à la fois un signe de reconnaissance et une invitation à un entretien urgent et secret.

La Ferrari parut sur le point de bondir en avant dans le grondement de son moteur brusquement emballé, sembla renâcler tandis que le pilote du bolide gris métallisé montrait de la main une petite aire de parking un peu plus loin sur la route. Enfin, a Ferrari perdit de sa vitesse, ralentit puis reïna sur la surface de terre et de gravier. Á présent, il pouvait lire la marque de son étrange concurrent, une Alpine Turbo européenne. Il s'extirpa de l'habitacle, souple comme un félin sortant de sa tanière, dans un mouvement qui concorda presque exactement avec celui de l'autre. Á cette différence près que le grand type en costume bleu nuit avait eu une ou deux secondes d'avance.

— Je n'attendais pas un comité de réception, dit l'émissaire de Manhattan dans un sourire à la fois aimable et méfiant.

Le pilote de l'Alpine fit quelques pas en avant, s'arrêta à une dizaine de mètres du V.I.P. de Manhattan. Il ne souriait pas, lui. Son attitude n'était ni méfiante ni chaleureuse, seulement neutre. Et son visage était plutôt glacial. Élevant suffisamment la voix pour se faire entendre, il laissa tomber :

— C'est pas un comité de réception. J'ai un message pour toi.

Subitement tendu, l'autre avait déjà compris, d'instinct et par expérience. Ses yeux se plissèrent aux commissures et ses lèvres se crispèrent légèrement. Si un spectateur un tant soit peu sensible et perspicace avait assisté à la scène, il aurait sans doute ressenti la tension qui s'était brusquement installée entre les deux hommes. Il aurait aussi pensé qu'ils se ressemblaient étrangement, de par leur

taille et leur attitude. C'étaient indéniablement deux êtres hors du commun, deux fauves à l'affût prêts à entrer en action. Il y avait pourtant une différence importante entre eux, une différence invisible aux yeux d'un profane qui les séparait par un abîme. L'un commençait à éprouver la sournoise présence de la peur qui s'insinuait en lui, venant du tréfonds de son être, malgré son entraînement aux situations dangereuses ; il calculait ses chances, évaluait mentalement les données de la situation, et le doute, un doute affreux comme jamais il n'en avait éprouvé, lui vrillait douloureusement le cerveau. En quelques rapides instants, il avait évalué le danger représenté par l'autre. Ce dernier, par contre, ne laissait transparaître aucun sentiment, aucune incertitude. Pourtant, il était éminemment présent, froid et dangereux comme la Mort.

L'homme au complet en alpaga eut un rapide sourire en forme de défi.

— Ah oui ? fit-il sans remuer les lèvres.

— Oui, répondit simplement l'autre.

Brusquement, la tension psychologique fit place à l'action. Le V.I.P. de Manhattan fit voler un pan de sa veste pour saisir l'automatique qu'il portait sous son aisselle gauche. Sa main s'affermir sur la crosse quadrillée et il arracha l'arme pour lui faire décrire un arc de cercle devant lui. Avant la fin du mouvement, il y eut un petit soupir rauque à dix mètres de lui, en même temps qu'une courte flamme hargneuse, et son front s'orna d'un troisième œil qui se transforma presque immédiatement en une horrible fleur pourpre jaillie de son cerveau et qui lui recouvrit le visage comme une pieuvre. L'automatique tomba au sol où il ricocha, puis le corps déjà transformé en cadavre suivit le même chemin, s'affalant en arrière.

L'As de la *Commissione* avait été un type entraîné et rompu à la violence. Mais pas suffisamment.

Il avait été rapide, très rapide. Mais pas suffisamment.

Bolan lui avait délivré son message.

Il s'empara du flingue tombé au sol, souleva et transporta le corps à travers les taillis qui bordaient la petite route, continua pendant une cinquantaine de mètres, puis l'allongea au sol et entreprit de le déshabiller en prenant soin d'éviter de tacher de sang le costume d'alpaga. Une fouille rapide lui fit découvrir un portefeuille en cuir dans lequel il trouva un permis de conduire flambant neuf établi au nom de Frank A. Cavaletti, un passeport également tout récent, une carte de visite mentionnant le même nom au-dessus d'une inscription : *Security consultant*. Le bristol était recouvert d'un film plastique transparent. Bolan le retourna. L'autre côté représentait la face d'une carte à jouer : un as de pique. La marque des tueurs d'élite de la Mafia. Et l'As de pique figurait au tout premier plan de cette sinistre

caste dont les pouvoirs étaient démesurément étendus.

Bolan fit jouer sa mémoire. Le nom de Frank A. Cavaletti ne lui était pas inconnu. Au cours de sa dernière opération à New York, il avait mis la main sur certains documents où il avait lu ce nom. Un type qui, d'après ce qu'il avait compris, gravitait dans l'environnement direct d'Angello Stanza, le grand patron, et du Protector. Un pion d'une grande importance.

Une fiche informatique existait dans l'ordinateur du char de guerre, issue d'informations fournies par Harold Brognola et Phil Necker. Il allait falloir la consulter, s'en imprégner et ensuite...

Le type était un peu moins grand que Bolan, mais celui-ci s'accommoda des vêtements en portant le pantalon légèrement sur les hanches. Le portefeuille disparut dans une poche intérieure de la veste, puis Bolan examina l'arme du flingueur malchanceux : un Beretta 93-R comme le sien, astiqué comme un sou neuf. Il le jeta au loin, dissimula soigneusement le cadavre sous des taillis avant de retourner sur la petite aire de parking. La route était déserte, pratiquement abandonnée par la circulation.

Il transféra son armement dans la Ferrari, un P-M. mini Uzi avec des chargeurs de rechange, une petite caisse de grenades, fit rouler l'Alpine Turbo sous le couvert d'arbres, la dissimula complètement sous le feuillage, puis alla s'installer dans le bolide rouge.

Il fit ronfler le moteur et reprit la route de Caracas.

Temporairement, l'Exécuteur avait revêtu une nouvelle peau. Il venait d'abattre une carte maîtresse de l'Organisation. Á présent, il s'agissait d'entrer dans le sinistre club des joueurs et d'utiliser son atout.

CHAPITRE X

La reconnaissance aérienne effectuée par Jack Grimaldi avait porté ses fruits. Quarante minutes de survol au-dessus de la région de San Carlos avaient abouti à la découverte de ce que l'Exécuteur soupçonnait.

Politicien, Gadgets, le pilote et Bolan étaient à présent réunis dans le char de guerre dont ils avaient ôté les plaques extérieures de camouflage pour lui rendre son aspect d'inoffensif mobil-home. Ils s'étaient rejoints un quart d'heure plus tôt dans un site désertique entre Valencia et San Carlos et examinaient sur un écran vidéo les clichés électroniques pris depuis l'hélico : un ensemble de huit formes plates et allongées qui se découpaient sur un plateau rocheux de la cordillère de Merida.

— D'après ce que j'ai pu voir, ces baraquements mesurent une vingtaine de mètres chacun, commenta Grimaldi en sélectionnant une autre prise de vue. Là, on en retrouve encore quatre situés à environ cent mètres des premiers.

Malgré l'imprécision relative des clichés, on reconnaissait des véhicules de diverses tailles garés les uns sur une aire délimitée, les autres à proximité des baraquements ou le long d'une piste qui séparait l'endroit en deux. Des formes minuscules piquaient l'image près de ce qui devait être un camion de transport.

Bolan repéra également des sortes de nombreux panneaux plantés régulièrement et verticalement dans le sol.

Le pilote continua d'expliquer :

— Ces petits points sont des mecs. Je n'ai pas voulu descendre trop bas pour ne pas attirer l'attention, mais j'ai pu les examiner au télescope. Je crois que tu as mis dans le mille, Mack. Je veux bien avaler ma licence de vol s'il ne s'agit pas d'un camp fortifié. Regardez bien la vue suivante.

Cette fois, Bolan identifia les formes caractéristiques de quatre gros hélicoptères et de deux bimoteurs parqués sur un espace plat entouré par une large bande rocheuse en arc de cercle. Une sorte de cirque naturel aux trois quarts fermé et dont les murailles s'apparentaient à de hauts remparts.

— Ces taxis sont vachement bien planqués, poursuivit Grimaldi. J'ai failli ne pas les voir au premier passage. À mon avis, ce sont des transporteurs de troupe mais ils m'ont paru équipés pour le combat. Quant aux panneaux qu'on a vus tout à l'heure, il doit s'agir de cibles pour l'entraînement au tir.

Il passa encore une prise de vue.

— C'est la dernière qui soit valablement exploitable. Ce baraquement isolé pourrait bien être un Q.G. ou quelque chose comme ça. En tout cas, les bagnoles garées devant ne servent pas à transbahuter de la troupe et on aperçoit deux sentinelles devant l'entrée, du moins j'ai eu l'impression que c'était ça. Juste derrière le bâtiment, c'est un mirador qu'on aperçoit. Une tour en préfabriqué d'une bonne douzaine de mètres depuis laquelle il doit être possible de surveiller toutes les installations, à part le parking des hélicos.

— Merde ! laissa tomber Politicien en se frottant le menton. C'est un camp militaire. Est-ce qu'il se pourrait qu'on fût tombé sur une base régulière ?

— Ça m'étonnerait, dit Grimaldi. Les véhicules ne portent aucun signe de reconnaissance bien qu'ils ressemblent à des caisses de l'armée. Ils ont pu être récupérés dans des surplus militaires. Et je n'ai pas vu non plus ni drapeau ni signe distinctif au sol. Ça pue la très grosse magouille.

— Avec l'appui de certains responsables gouvernementaux, fit observer Bolan.

Gadgets était perplexe.

— C'est dingue. Est-ce que vous vous rendez compte de tout ce qu'un tel montage implique comme tractations en coulisses, comme pots-de-vin et...

— Te casse pas à imaginer, le coupa Blancanales. Les *amici* savent très bien comment s'y prendre.

Bolan en était convaincu. Il se souvenait de ce qu'avait monté la Cosa Nostra en Arizona et au Nouveau-Mexique : deux opérations paramilitaires de vaste envergure qui auraient certainement réussi s'il ne s'en était mêlé.

Il avança :

— Plutôt qu'une base fortifiée, je parierais plus volontiers pour un camp d'entraînement.

Grimaldi se souvenait des soldats qu'à une certaine époque la Mafia avait importés de Sicile pour apporter un sang neuf à l'Organisation aux USA.

— Tu crois qu'ils ont recommencé à faire venir des *malacarni* du vieux pays ? demanda-t-il.

— Peut-être. Mais pas forcément. Je pencherais plutôt pour un recyclage des équipes et un recrutement sur le tas.

— Parmi les Vénézuéliens ?

— Eux et pourquoi pas des paumés de pays limitrophes... L'Amérique latine comporte beaucoup de pauvres types prêts à tout pour gagner quelques dollars américains. Au fait, pas de nouvelles de Shelley Esteban ?

— Aucune, confirma Blancanales. D'ailleurs, je ne vois pas comment elle pourrait nous contacter.

Il observa un instant de silence avant d'enchaîner :

— Quel est le programme, Mack ?

— Je vais aller faire une reconnaissance sur place.

Schwarz eut un ricanement triste.

— Une reconnaissance. Il a dit une reconnaissance ! De quelle façon vas-tu te fourrer dans la gueule du loup cette fois, Stricker ?

Bolan ignora le sarcasme amical, questionna :

— À quelle distance sommes-nous exactement de ce camp, Jack ?

— Vingt-sept kilomètres en ligne droite. Compte environ un tiers de plus. On s'en approche par la route de San Carlos et on y accède ensuite par une piste qui débute trois kilomètres plus loin. J'ai fait un relevé en rentrant.

— O.K. Politicien, tu vas louer le plus vite possible une baraque dans le coin. Quelque chose d'officiel au nom de Frank Cavaletti. Le mieux serait un pavillon ou une petite villa équipée du téléphone. C'est indispensable. Gadgets y installera un retransmetteur d'appels couplé avec un émetteur radio pour une réception-émission à bord de la caravane. Je veux également une radio dans cette caisse rouge, comme pour l'Alpine, un truc efficace et discret. Combien de temps te faudra-t-il, Gadgets ?

— Un quart d'heure pour l'installation dans la bagnole. J'ai tout ce qu'il faut comme matériel ici. Je vais t'installer un LRT avec dispositif de brouillage et présélection d'appel. Pour ce qui est de la baraque, ce sera fonction du temps de recherche.

— Essayez de faire ça en deux heures au maximum. J'attendrai les informations par radio. Okay ?

— On se démerdera, assura Politicien.

Bolan se tourna vers Grimaldi.

— Pour l'instant, reste en poste ici, Jack. J'aurai peut-être besoin d'un coup d'ailes.

Tandis que Schwarz commençait à sortir le matériel électronique pour équiper la Ferrari, Bolan se plaça devant l'ordinateur de stockage de données et sollicita sa mémoire informatique, tapant sur le clavier : Frank A. Cavaletti. Il passa un assez long moment à étudier les renseignements qui apparaissaient sur l'écran vert, fit défiler le texte, revint plusieurs fois en arrière pour préciser des points de détails qu'il mémorisa soigneusement. Enfin, il éteignit l'appareil. Il en savait assez sur l'As de pique pour s'immiscer à sa place dans le dispositif adverse. Du moins pour donner le change pendant un certain temps. Ce serait une nouvelle fois de la corde raide, surtout qu'il aurait à évoluer en territoire inconnu et que des impondérables pouvaient surgir à n'importe quel instant.

En fait d'impondérables, il en avait déjà un fameux sur sa route avec la fille Shelley. Était-elle déjà retombée aux mains des *amici* ? Si tel était le cas, même s'ils ne l'avaient pas déjà passée à la question, la peur aidant, elle avait vraisemblablement parlé, donné des informations sur l'Exécuteur, son staff, le matériel et les moyens techniques. Alors, ce serait immédiatement une guerre ouverte qui se déclencherait avant que le moment choisi par Bolan soit venu. Un affrontement prématuré dans lequel la Mafia aurait sans doute l'avantage ; celui du terrain, entre autres. Bolan, par contre, avait pour l'instant une connaissance insuffisante des effectifs adverses, de leur puissance de feu, de leur position vis-à-vis des autorités du pays et de leur implantation sur ce territoire tout nouveau.

Si tel était le cas... Oui, il existait sans doute un moyen d'utiliser la supériorité de l'ennemi contre lui, de modifier l'avantage acquis et de paniquer la vermine jusqu'à obtenir le renversement des forces.

Bolan, en tout cas, était décidé à se frayer un passage dans le jeu vicelard.

Ensuite, ce serait à la grâce de Dieu.

Durant quelques secondes, il frémit à la pensée de ce qui pouvait arriver à la fille, chassa cette idée affreuse et se leva.

Schwarz venait de réintégrer le module opérationnel du *van*.

— C'est terminé, annonça-t-il. J'ai planqué le LRT dans la boîte à gants et l'antenne ressemble à n'importe quelle honnête antenne radio.

Bolan le remercia, adressa un petit signe d'au revoir aux autres, puis quitta le char de guerre. La Ferrari était garée à côté de l'hélico de Grimaldi, un Bell quadriplace équipé pour la reconnaissance et qui pouvait recevoir un armement semi-lourd.

Il rejoignit la route de San Carlos. Tout en conduisant, il fit mentalement le point sur les données de situation qu'il avait acquises. C'était à la fois beaucoup et peu. Il connaissait plusieurs points de chute de la Mafia, des noms ; il avait obtenu de Juan Esteban certaines informations sur les combines fonctionnelles utilisées, sur la façon dont les cannibales s'étaient octroyé une couverture légale.

Mais qu'est-ce qu'ils venaient faire ici ? Ces installations dans la cordillère de Merida correspondaient-elles à un camp d'entraînement ? Oui, très probablement. Ce que Bolan avait vu sur les clichés électroniques correspondait exactement à ça. Mais dans quel but ? Il n'était pas dans les habitudes de la Cosa Nostra de tenter une prise de pouvoir par les armes. Trop utopique. L'Honorable Société avait d'autres moyens à sa disposition, infiniment plus efficaces et vicelards. Depuis longtemps, la racaille rongait les structures de la société américaine à partir de l'intérieur du pays, employant un procédé d'infiltration qui impliquait : corruption, chantage, extorsion de fonds et blanchiment de capitaux noirs, détournement d'actif, fraude

administrative, mise en place d'hommes de paille au sein de l'industrie, de l'économie et de l'administration... Tout cela dans un but unique : la prise occulte du pouvoir. Á tel point que la Cosa Nostra, la Mafia américaine, avait été qualifiée par certains journalistes comme le second gouvernement invisible de la Nation.

Non, vraiment, les *amici* n'avaient pas besoin d'une troupe de choc prête à déferler sur le pays pour en prendre les rênes par la force. Une telle hypothèse était puérile.

Mais alors, quelle était la signification de ce camp à l'aspect paramilitaire que Grimaldi avait photographié ? Les installations étaient bien réelles, et les « soldats » qui y grouillaient n'avaient assurément pas pour consigne de faire de la figuration. Ce n'était pas un film que l'on tournait ici. Et les aménagements, les moyens techniques ne correspondaient pas à des décors en carton-pâte.

Ce qui se révélait comme une évidence, par contre, c'était la raison de l'implantation en territoire vénézuélien : ce pays latino-américain était à la fois le plus proche des États-Unis et le plus propice au camouflage d'une grosse magouille comme celle-là. Il offrait en outre l'avantage d'assurer tranquillité et protection, tant par sa structure géographique que par la mentalité spécifique de ses habitants et responsables administratifs. Les pays latins sont hélas souvent le théâtre d'opérations occultes qui se soldent par des coups d'État, des révolutions, des agressions caractérisées et dirigées vers d'autres pays. Ce n'est un secret pour personne.

Le Venezuela, donc, constituait une excellente planque pour y fabriquer une saloperie de vaste envergure comme la Mafia en a l'habitude.

Bolan essaya de passer en revue les grands événements à intervenir prochainement aux États-Unis et sur lesquels la pègre de haut vol pouvait éventuellement avoir des vues. Dans quelques jours, il y aurait *l'Independence Day*, une journée pendant laquelle la Nation serait en liesse, son économie et son administration au point mort, puis, à cheval sur cette date, l'exode des vacances et le continuel va-et-vient des touristes. Une période durant laquelle beaucoup de choses inattendues peuvent se passer, y compris des actes de grand banditisme. Ensuite, ce serait le début de la campagne électorale.

Bolan conduisait à vitesse moyenne, s'efforçant de se concentrer sur les éventuels débouchés et retombées du « montage » local. La circulation sur cette route restait faible, généralement alimentée par de rares véhicules venant en sens inverse et se dirigeant vers Caracas. Au bout d'un certain temps, cependant, il remarqua dans le rétroviseur une voiture verte à la carrosserie poussiéreuse qui le suivait à la même vitesse. Une grosse Pontiac.

Les battements de son cœur s'accéléchèrent légèrement. Il avait déjà

vu cette caisse. Précisément devant la demeure de Juan Esteban.

D'un geste automatique, il vérifia le libre eu du Beretta dans son holster, respira lentement et profondément pour faire tomber la tension qui était montée en lui.

Il n'y avait pas d'erreur.

Maintenant, la Pontiac se rapprochait, commençait à dévier de son axe pour entamer un dépassement. Bolan conserva la même vitesse, les sens aux aguets, prêt à réagir au moindre signe de danger. Mais la grosse caisse verte glissa sans aucun incident à côté de la Ferrari qu'elle doubla tranquillement, deux de ses passagers tournant la tête pour admirer visiblement le petit bolide de sport. Bolan reconnut le conducteur et le passager avant qu'il avait observés en fin de matinée. Un maigre et un costaud au visage joufflu.

Le dépassement s'opéra en douceur, la Pontiac accélérant progressivement pour prendre de la distance vers San Carlos. L'hypothèse la plus probable était que son trajet aboutissait en final en un point précis de la cordillère de Merida que l'Exécuteur avait pu examiner à bord de son Q.G. mobile.

Bolan aurait pu très simplement suivre la Pontiac à bonne distance et parvenir ainsi sans effort à son objectif. Mais voilà... L'habitable n'était pas seulement occupé par les quatre flingueurs repérés quelques heures auparavant. Il y avait un passager supplémentaire.

Il avait eu la vision rapide mais précise d'un visage jeune et beau, encadré par une chevelure brune, figé dans une expression de terreur indicible.

Shelley était à bord, coincée sur la banquette arrière entre deux malabars aux trognes brutales.

CHAPITRE XI

— Unité Alpha à base Un ! cracha Bolan dans la radio de bord.

Ce fut Gadgets qui lui répondit.

— *Oui, Stricker.*

— Passe-moi Jack.

Dès qu'il eut Grimaldi, Bolan enchaîna d'un ton rapide :

— J'ai besoin de ton ventilateur. Tout de suite.

— *Quelque chose de cassé ?*

— Non. Une récupération à opérer à toute vitesse. Mon compteur marque dix-neuf kilomètres depuis le point de départ. Tu n'auras aucun mal à me repérer, je suis l'axe prévu. Magne-toi.

— *C'est déjà parti,* fit le pilote en raccrochant.

Bolan coupa à son tour l'émission et maintint son allure, laissant filer la Pontiac qui n'était déjà plus qu'un petit point au bout d'une longue ligne droite.

Mâchoires serrées, il contrôlait difficilement la colère qui grandissait en lui. Contre la pourriture ineffable de la Mafia qui étendait ses griffes partout, cherchant une odieuse pâture qu'elle prélevait sur la société, sans le moindre égard pour les êtres sans défense qu'elle broyait d'une façon inhumaine. Contre cette fille inconsciente qui se jetait idiotement dans le piège pourtant évident et prévisible, au lieu de rester à l'abri dans le Q.G. volant. Contre lui-même, aussi, pour n'avoir pas tenu suffisamment compte de cette réaction probable. Ce qu'il avait craint le plus s'était produit. À présent, Shelley ne comptait pas plus aux yeux des mafiosi qu'un quelconque pion qu'ils allaient manipuler, triturer abominablement pour apprendre ce qu'ils voulaient savoir. Si Bolan ratait son coup, cette fille adorable ne serait plus bientôt qu'un pauvre morceau de viande sanguinolent implorant la pitié, suppliant qu'on mette fin à ses jours pour échapper à la douleur.

Un *turkey*.

Et ses bourreaux continueraient à s'acharner sur son corps au-delà de toute résistance humaine, afin d'acquérir la conviction quelle avait vidé complètement son sac.

Les mâchoires de Bolan grincèrent. Machinalement, son pied appuya plus fort sur la pédale d'accélérateur, mais il se contrôla. S'il voulait donner sa pleine efficacité et sauver la jeune personne, il se devait de rester froid comme toujours. Glacial et sans pitié pour la vermine.

Il avait parcouru neuf kilomètres supplémentaires depuis son appel

radio quand il perçut le ronflement caractéristique du Bell au-dessus de lui. L'appareil apparut subitement dans son axe visuel, volant à une trentaine de mètres d'altitude et parallèlement à la route.

Il brancha la radio et la voix du pilote éclata dans la voiture :

— *Unité Alpha pour Épervier ! Répondez, Unité Alpha...*

— Je t'écoute, fit Bolan.

À faible distance, à travers la bulle de plexiglas du cockpit, il voyait Grimaldi qui lui adressait un signe, bras tendu devant lui.

— *La piste est à environ quatre kilomètres en avant et sur la droite. Juste avant une vieille bicoque en pierres.*

— OK. Je marque le top. L'objectif est une guindé verte, à cinq-six cents mètres de ma position. Est-ce que tu la vois ?

— *Affirmatif. Elle escalade une côte assez raide.*

Depuis un bon quart d'heure, les deux véhicules étaient engagés sur les contreforts de la cordillère de Merida et le paysage devenait aride et mouvementé. Les courbes de la route ne se comptaient plus.

— *Je tente une interception ?*

— Pas question. Est-ce qu'on peut couper le trajet ?

— *Difficilement. Y a juste un bout de chemin avant la piste et ta bagnole y laisserait sa peau.*

— Donne-moi un repère.

— *Juste après un grand pin parasol, à la sortie d'une épingle à cheveux.*

— Banco. Récupère-moi là-bas. Ne perds pas de vue les bandits.

— *Compte sur moi. À tout de suite.*

L'hélico décrivit une gracieuse courbe vrombissante et s'éloigna, disparut derrière une crête rocheuse. Bolan accéléra un peu en guettant l'arrière de la Pontiac, ne voulant à aucun prix se faire repérer prématurément.

Enfin, le repère lui apparut comme indiqué. Il freina pour engager la Ferrari sur une aire rocailleuse, la fit rouler jusqu'à la dissimuler derrière une zone de maquis tandis que le Bell débouchait de derrière une bande rocheuse et se posait dans un gros tourbillon de poussière.

La bretelle du mini Uzi passée à son épaule, l'étui de l'énorme AutoMag tenu à la main, Bolan courut jusqu'à l'appareil dans lequel il s'engouffra.

— Go ! cria-t-il en s'installant sur le siège passager.

Tandis que l'hélico s'élevait rapidement, il entreprit d'oter sa veste et de fixer le gros calibre à sa hanche. Il vérifia le mécanisme du petit P-M.

— On peut savoir ce qui se passe ? demanda Grimaldi.

Les dents serrées, les yeux réduits à deux meurtrières, Bolan parut ne pas avoir entendu la question. Il fouillait du regard le relief montagneux, cherchant sa proie.

L'homme assis à côté du chauffeur s'appelait Finn Carioti et était chef d'équipe. Les deux malabars à l'arrière auraient pu être des frères jumeaux tant ils se ressemblaient : mêmes mâchoires proéminentes, mêmes yeux profondément enfoncés dans les orbites et à peine visibles, même façon de se tenir. Ils étaient granitiques, affichaient un air de supériorité tranquille et leur coefficient intellectuel pouvait sans aucun doute rivaliser avec celui de leurs frères les grands singes d'Afrique. Ils avaient pourtant d'incontestables qualités. Leurs mains énormes étaient faites pour étrangler, assommer et jaillir, cramponnées aux crosses de leurs calibres .45 qui faisaient à chacun une bosse proéminente sous le veston.

Ces deux-là étaient d'incontestables virtuoses du meurtre rapide et sans bavure. Des exécutants modèles, sans problèmes. Ils n'avaient pas ouvert la bouche depuis le début du trajet, sauf pour émettre assez régulièrement des bruits bizarres venus de leurs entrailles.

Finn Carioti remonta sa vitre pour se protéger de la poussière de cette saloperie de piste, tout en râlant contre la climatisation qui était en panne.

— On y est dans dix minutes, annonça-t-il en se retournant vers l'arrière. La p'tite dame va pouvoir montrer comment elle sait jacter. Pas vrai, poupée ?

Il fit un geste obscène avec la main.

Coincée entre les deux molosses qui manifestaient toujours la même indifférence monolithique, Shelley Esteban baissa les paupières, les releva très vite et rétorqua d'une voix qu'elle s'efforçait de rendre ferme mais dans laquelle perçait un début de panique :

— J'ignorais jusqu'à présent qu'il pouvait exister des êtres aussi abjects que vous. Maintenant, je suis fixée. Vous êtes pire qu'un animal.

La face de Carioti se congestionna subitement sous l'insulte. Il leva la main, prêt à la rabattre sur le visage fragile et ce fut à cet instant que le chauffeur poussa une exclamation de stupeur.

— Hé ! Nom de... Qu'est-ce que c'est que cette connerie ?

Le chef d'équipe se retourna et ses yeux s'agrandirent subitement. Ce qu'il voyait à travers le pare-brise, à moins de cinquante mètres au terme d'une courbe de la piste, ne pouvait pas être réel. Et pourtant... Ces connards avaient placé un hélico en travers du chemin. Un putain d'hélico qui se dandinait à un mètre du sol en expulsant autour de lui des tonnes de poussière. Et ce n'était pas tout. Un grand mec sautait du bidule mécanique, les bras prolongés par quelque chose qui devait être salement mauvais pour la santé.

— Freine ! hurla Carioti en poussant lui-même son pied droit sur le plancher du véhicule. Mais freine, putain de merde !

Le chauffeur était déjà en train de freiner. Depuis l'instant où il

avait vu surgir l'apparition sinistre, il s'était mis debout sur la pédale, luttant avec le volant pour conserver la stabilité de la voiture qui pourtant se mit à décrire de lourdes embardées puis s'arrêta dans un nuage de poussière. Les mastodontes jaillissaient déjà à l'air libre, le calibre à la main, dans un double mouvement parfaitement coordonné. Ensuite, l'enfer survint, s'abattit sur les *amici* comme la foudre. Avant même que les deux gros tueurs aient pu aligner leur cible, un crachotement diabolique s'annonça en surimpression sur le ronflement de l'hélicoptère. Une nuée de projectiles de 9 mm cisaila en diagonale l'un des frères de sang, lui ouvrant la poitrine et lui transformant la moitié de la tête en un magma pourpre. L'autre prit une partie de la seconde rafale dans le ventre, se cassa en deux, et une balle brûlante et hurlante vint lui faire péter le sommet du crâne.

Tandis que, portière rejetée, le chauffeur tentait de s'extraire de l'habitacle en rampant, Finn Carioti s'était ratatiné sur son siège pour n'offrir qu'une cible réduite derrière le tableau de bord. Il avait extrait un .38 de sa veste et s'efforçait de le braquer à l'extérieur en luttant avec sa vitre qui refusait de s'abaisser rapidement. En même temps qu'il perçut l'abominable staccato du P-M., il vit le pare-brise s'opacifier sous les impacts de nombreux projectiles, ressentit une brûlure à l'oreille et à l'épaule. Il couina sous la douleur, réussit enfin à envoyer deux pruneaux en direction de l'attaquant qu'il ne voyait plus, et fit une muette invocation aux dieux infernaux pour que le fumier ait été touché.

Mais de toute évidence, les dieux de la démence ne l'avaient pas entendu. Les putains de rafales continuaient de plus belle. Un cri étranglé lui fit tourner la tête vers la gauche. Il vit son chauffeur qui, pistolet à la main, allongé dans la rocaille à plusieurs mètres de la Pontiac, était agité de soubresauts monstrueux, comme s'il avait été piqué par un essaim d'abeilles géantes. Son corps s'arc-bouta, parut vouloir bondir vers le ciel pour échapper à la multitude de projectiles qui s'enfonçaient dans sa chair, puis retomba d'un coup, pantelant et inondé de son propre sang.

Un rictus de terreur se dessina sur le visage de Carioti qui entreprit de briser nerveusement le pare-brise à l'aide de la crosse de son revolver. Il ne réussit qu'à pratiquer une brèche ridicule dans le verre feuilleté, feula de rage et de peur puis voulut se ruer à l'extérieur en tiraillant à tout-va pour couvrir sa retraite.

Il esquaissa tout juste le mouvement.

Le salaud venait d'apparaître à moins de trois mètres de lui, debout, tranquillement en train de se foutre des efforts désespérés que Finn déployait pour s'extraire de la carrosserie. Ce fumier avait troqué son P-M. contre une arme gigantesque et nickelée qu'il serrait dans sa main. Un instant, Finn crut qu'il allait lui parler, lui lancer une

vacherie. Mais il se trompait. Ce fut le flingue démesuré qui parla, lui adressant un seul mot puissant comme le tonnerre : *crève*.

La tête de Finn Carioti explosa en une multitude de choses innommables qui se répandirent dans l'habitacle, s'accrochèrent aux parois intérieures, faisant hurler la fille immobile et terrorisée qui s'incrustait dans le dossier de la banquette.

Bolan s'approcha du véhicule, examina Shelley en replaçant l'AutoMag dans son étui et lâcha d'un ton très calme :

— Vous désirez rester ici, ou je vous emmène ?

Elle battit plusieurs fois des paupières et le regarda fixement comme si elle le voyait pour la première fois. Puis elle se souvint qu'elle avait déjà entendu les mêmes paroles, la veille au soir et dans des circonstances presque identiques. Avec un soupir nerveux, elle risqua un sourire timide et acquiesça :

— D'accord, je viens.

CHAPITRE XII

Bolan l'aida à sortir. Lorsqu'elle s'appuya contre lui, il sentit qu'elle tremblait des pieds à la tête.

— Respirez à fond, conseilla-t-il. Ça passera.

Déjà, elle reprenait un peu d'assurance. D'une voix plus ferme, elle lui dit avec un humour un peu gauche :

— Est-ce que nous ne nous sommes pas déjà rencontrés quelque part ?

Pour toute réponse, elle reçut l'impact d'un regard froid où perçait une nuance de colère, baissa les yeux et se mordilla la lèvre. Puis elle s'examina et s'exclama :

— Je... je suis pleine de sang !

— Vous me l'avez déjà dit il y a quelques heures, grogna Bolan.

— Ah ? Oui, c'est vrai. Bien sûr. Vous aussi.

— Ouais, madame Esteban. Et je pensais que vous aviez compris.

Brusquement, elle se cabra, le fixa avec un air de défi et d'exaspération.

— Cessez de m'appeler M^{me} Esteban. Mon nom de jeune fille est Houston. Shelley Houston. Je n'ai plus rien à voir avec ce type, essayez de vous souvenir de ça.

Elle paraissait d'un coup avoir échappé à l'emprise de la tragédie qu'elle venait de traverser, ses yeux flamboyaient, son visage avait repris ses couleurs. Soutenant son regard, elle lança :

— Je croyais vous avoir entendu dire que vous vouliez m'emmener. On y va, ou est-ce une proposition bidon ?

Sans un mot, il la prit par le bras pour la propulser rapidement vers l'hélicoptère qui poursuivait toujours son vol stationnaire à ras du sol. Il l'installa à l'arrière, s'éloigna au pas de course pour contourner la Pontiac et saisit l'AutoMag. Il logea deux balles tonitruantes dans le réservoir d'essence. Une nuée d'étincelles précéda l'explosion sourde. Une boule de feu se développa instantanément à l'arrière de la carrosserie qu'elle enveloppa entièrement l'instant d'après. Une seconde déflagration suivit, accompagnée de projections d'essence enflammée et la Pontiac disparut aux regards.

Bolan fit un bond en arrière pour éviter d'être pris dans l'orbe de l'incendie. Il alla ensuite déposer un petit objet sur le cadavre du chauffeur, puis s'éloigna en direction du Bell.

Rapidement, Grimaldi fit jouer le pas cyclique du rotor, poussa sur le manche en donnant des gaz. L'appareil prit quelques mètres de hauteur et commença à voler très vite au ras de la montagne.

L'Exécuteur mit la sécurité au mini Uzi qu'il déposa près de lui contre son siège. Shelley le laissa s'installer, puis lui lança d'une voix forcée pour couvrir le vacarme du moteur, empreinte d'une peur rétrospective et d'horreur :

— Vous ne leur avez laissé aucune chance, hein ?

— Non. Aucune, renvoya-t-il laconiquement.

Il aurait pu lui expliquer l'angoisse qu'il avait ressentie en la sachant aux mains des salopards, lui dire qu'il en aurait volontiers envoyé beaucoup plus en enfer pour la sortir du mauvais pas. Mais il n'en avait nullement envie. L'heure n'était pas à la discussion. Sa colère était tombée, avait fait place à une implacable détermination et il ne s'estimait pas seulement dans un état d'esprit propice à liquider un plus grand nombre *d'amici*. Il allait le faire. Maintenant il savait exactement comment passer à l'attaque. Il s'agissait simplement d'apporter une légère modification à son plan.

Grimaldi leur passa des casques d'écoute.

— Je... j'espérais à peine que vous viendriez, dit Shelley pour tenter de relancer la discussion, quand elle eut placé le casque sur sa tête.

Bolan n'eut aucune réaction. Il se contenta d'indiquer au pilote :

— Dépose-moi où tu m'as pris. Tu ramèneras M^{me} Houston à la caravane. Cette fois, je veux qu'on la boucle à l'intérieur pour éviter ce genre de connerie.

— Vous m'en voulez, n'est-ce pas ? fit-elle sur un ton désolé. Je sais parfaitement que je me suis conduite comme une idiote. J'ai voulu aller demander des comptes à Juan Carlos, lui dire qu'il n'avait plus rien à attendre de moi et qu'il pouvait faire tout ce qu'il voulait, que je m'en fiche complètement... Je n'ai même pas pu approcher la grille de la propriété. Ils m'ont embarquée comme si je n'avais été qu'un paquet de linge sale, m'ont flanquée dans cette voiture et...

— Ils ne vous ont pas amenée directement ici, dit Bolan qui avait fait le calcul de la durée du trajet.

— Non. Il y a d'abord eu un arrêt en ville. On m'a fait monter dans un immeuble et j'ai été enfermée dans un bureau où je suis restée seule un bon moment. Ensuite, ça a été de nouveau la voiture...

— Est-ce qu'ils vous ont interrogée ?

— À aucun moment. Ils se sont contentés de me dire que j'aurais intérêt à répondre aux questions qu'on allait bientôt me poser, que si je refusais même ma mère ne pourrait pas me reconnaître après ce qu'ils allaient me faire. Je les ai entendus parler d'un interrogatoire avec les chefs. Un homme qu'ils appelaient Johnnie disait qu'il fallait absolument qu'ils sachent à quoi s'en tenir au sujet de cette embrouille venue de Tallahassee. Je l'ai aussi entendu parler d'un certain Minotaure. Je ne comprends pas ce que la mythologie grecque a à voir

avec cette histoire de fous...

— Minotaure, répéta Bolan en faisant jouer sa mémoire.

Shelley expliqua :

— Le Minotaure était un monstre à la tête de taureau né des amours contre nature de Pasiphaé et d'un taureau de Poséidon.

Grimaldi rigola :

— Il paraît que ce mec se nourrissait de petites filles et de jeunes garçons à s'en coller des indigestions fantastiques. Moi, je crois au contraire que ça a quelque chose à voir avec la Mafia. Qu'est-ce que t'en penses, Mack ?

En la circonstance, la mythologie grecque n'occupait aucunement les pensées de Bolan ; simplement, il se souvenait du nom, il l'avait lu sur un carnet secret confisqué à la Mafia lors de son dernier *blitz* à New York. Il répondit pourtant avec un léger sourire :

— La légende affirme que Thésée tua le Minotaure dans le Labyrinthe.

— J'ignorais que vous aviez ce genre de connaissance, s'étonna Shelley.

Grimaldi se tourna un instant vers elle :

— Si vous le connaissiez un peu plus, vous verriez que ce type est capable de toutes sortes de surprises. Seulement, voilà, il les réserve pratiquement toutes dans un seul sens.

— C'est ce que j'ai cru comprendre, hélas.

Après un soupir qui passa inaperçu dans le ronflement du moteur, elle poursuivit :

— Mack, pourquoi est-ce que vous ne laisseriez pas tomber une bonne fois pour toutes cette guerre interminable et stupide. Je suis certaine que vous méritez cent fois mieux que cette vie de proscrit, de...

— À votre place, j'évitais ce genre de sujet, intervint Grimaldi en faisant une grimace.

— Mais pourquoi ? Je pense sincèrement qu'il a droit à une autre vie. Je...

Elle s'était interrompue brusquement. Les mots ne voulaient plus sortir de ses lèvres. Enfin, elle parvint à articuler :

— Oui, je crois que je comprends un peu. Je... je voudrais essayer de comprendre mieux.

Bolan pointa un doigt vers le sol, là où l'on apercevait une petite forme rouge et élancée.

— Descends-moi, Jack. Je te confie la dame.

Bolan débarqua au milieu de l'après-midi dans les locaux de la *Guaira Informatica*. Il portait le costume de Frank Cavaletti et avait placé devant ses yeux les lunettes de soleil.

Il se fit annoncer au directeur de la société par une mignonne

réceptionniste qui joua en virtuose de l'interphone après lui avoir précisé que Mr Brown ne recevait que sur rendez-vous. Mais le nom de Frank Cavaletti joua magiquement. Brown le reçut immédiatement. C'était un homme d'une quarantaine d'années, de taille moyenne, au visage sérieux et intelligent. Il donnait exactement l'apparence de ce qu'il était censé être : un *businessman* très affairé et supportant la charge de lourdes responsabilités.

— Comment va Frank ? fit-il jovialement en accueillant le visiteur dans son vaste bureau. Et comment vont nos amis de New York ?

Bolan-Cavaletti le considéra pensivement, paraissant estimer le degré de confiance qu'il pouvait accorder à son hôte.

— Ils s'inquiètent beaucoup de ce qui se passe ici, répliqua-t-il, donnant un maximum de poids à sa phrase.

John Brown, de son vrai nom Bronzoni, alla ouvrir un meuble bar d'où il sortit deux verres et une bouteille de whisky J & B. Il remplit un tiers de chaque verre, les yeux baissés, attentif à ce qu'il faisait, puis annonça :

— Les grosses têtes de New York ne doivent pas s'inquiéter. Tout se passe très bien, le projet est en excellente voie.

— À part qu'il y a eu une grosse merde de faite, l'interrompt Bolan d'un ton coupant.

Brown poussa un verre sur son bureau en direction de son visiteur.

— Ah ! Ouais... On m'a touché quelques mots de ce qui s'est passé hier soir là-bas. C'est moche pour ces pauvres gars. Mais on a, heu... récupéré la marchandise. Tout a repris normalement son cours.

— Je me fous de ces pauvres gars, Bronzoni, gronda Bolan en se laissant aller dans un fauteuil. Comme je me fous de cette connasse. La situation est beaucoup plus grave.

Il eut un brusque rictus, se ficha une cigarette entre les lèvres, l'enflamma et parla en employant sans transition le tutoiement :

— Est-ce que tu sais seulement d'où vient l'enculerie ?

— Il doit y avoir là-bas quelques mecs qui déconnent. Des gus qui voudraient bien s'approprier une part du plan. Je croyais que le Conseil s'était chargé de faire la lumière là-dessus.

— Lumière mon cul ! s'esclaffa abruptement Bolan-Cavaletti. Si vous êtes tous aussi cons ici, la lumière, vous allez la recevoir en pleine gueule. Et une drôle de lumière, tu peux me croire.

— Enfin, merde ! s'indigna Bronzoni. Si tu me disais un peu de quoi tu parles ?

— Quand j'aurai envie que tu me tutoies, je te ferai signe, connard.

— Je te permets pas de me parler comme ça. Putain ! Pour qui tu te prends ?

— Ta gueule, minable ! fit Bolan sans bouger d'un millimètre de son fauteuil. Quand on n'est pas capable de contrôler une situation, on

la ferme. T'as compris ? Et je me prends exactement pour ce que je suis. Personne ne t'a prévenu ?

L'autre respira un grand coup, sirota une gorgée de J & B avant de répondre :

— On m'a téléphoné pour me dire que quelqu'un allait venir examiner la situation ici et qu'il fallait le laisser faire.

— Pas seulement examiner. Comprends que j'ai les pleins pouvoirs. Même si ça vous emmerde, toi et les autres, j'en ai rien à foutre. Si tu veux une confirmation, sers-toi de ton téléphone.

En même temps qu'il terminait sa phrase, l'envoyé de New York lança sur le bureau la carte de visite où figurait un as de pique. Brown la saisit d'une main nerveuse et le considéra attentivement, le front barré de grosses rides, la retournant plusieurs fois. Á la fin, il rendit le bristol plastifié et dit avec un regard de compréhension :

— Excusez-moi, Frank. On ne m'avait pas dit qui vous étiez exactement. Je suis désolé et je veux que vous sachiez que vous pouvez compter sur moi. Sur nous tous...

— Y a intérêt. Tu ne veux pas vérifier ?

Brown jeta un regard distrait au téléphone et haussa les épaules.

— Je ne suis pas idiot... Dites, c'est si grave que ça ?

— Je l'ai dit. Une grosse merde. La pire de toutes.

— Ah !

— Ouais. On n'a pas mis longtemps à savoir qui a fait le coup. C'était signé.

— Est-ce que je peux savoir ?

Bolan soupira d'un air ennuyé.

— En principe, ça doit rester dans un tout petit cercle.

— Je comprends, Frank. Mais si j'ai bien saisi, nous sommes concernés sur le plan local.

— Pas qu'un peu ! Comme s'il ne pouvait pas aller fourrer ses sales naseaux ailleurs. En plein au moment où le plan prend tournure !

— Mais qui ?

La voix de Bronzoni s'était tendue.

Bolan-Cavaletti poussa un nouveau soupir et laissa tomber :

— La combinaison noire.

— Hein ? Je ne vois...

— Merde ! Tu m'as dit que t'étais pas con. Faudrait savoir. Je te parle de Bolan. Ce mec que les gratte-papier appellent l'Exécuteur.

Bolan la Pute. Bolan le fumier, l'enculé qui a fait tant de mal à l'Organisation. Ça y est, t'as fait le tour ?

Bronzoni se pétrifia sur place. Ses doigts blanchirent autour de son verre de scotch. Plusieurs secondes s'écoulèrent avant qu'il recommence à respirer normalement, puis il laissa tomber d'une voix détimbrée :

- Doux Jésus !
- Tu y es, maintenant ?
- Bon Dieu... Tu es sûr de ce que tu me dis ?

Bolan ricana pour toute réponse. Bronzoni commençait à ressembler à un légume défraîchi.

— Cet enfoiré... crachota-t-il. Mais comment est-ce qu'il a fait pour se greffer sur notre affaire ? Je peux pas le croire.

— Crois-le pourtant. Y a pas d'erreur, cette salope a mis sa signature au bas du document.

- Ouais ?
- Une médaille marksman.

— Mais comment est-ce qu'il a fait pour être au courant du projet ? hurla presque le directeur de la *Guaira Informatica* sur un ton proche de l'hystérie.

— T'en as pas une petite idée ? demanda Bolan d'une voix faussement ingénue.

L'autre se laissa tomber dans son fauteuil, se releva aussitôt et frappa des deux poings sur le bureau.

— Comment ça ? Tout est propre ici.

— Quelqu'un a parlé. Tu veux que je te mette les points sur les I ? Ce mec a un informateur. Ici.

— Impossible ! certifia le mafioso-businessman.

— Tu envisages que ça pourrait être au niveau du Conseil ?

— ... Non. Bien sûr que non.

— Alors ?

Bronzoni poussa un soupir pitoyable.

— Je sais pas. À vrai dire, je sais plus. Tout est... Tout est tellement...

— Incroyable ? suggéra l'As de pique. Continue de penser comme ça et tu te retrouveras dans une drôle de position. À moins que l'Enfoiré s'en charge lui-même.

— Vous avez peut-être raison. Alors... qu'est-ce que vous suggérez ?

— Appelle-les. Téléphone-leur et dis-leur qu'ils se mettent en état d'alerte. Bolan est peut-être déjà accroché au plan Minotaure.

Bronzoni se passa une main nerveuse sur le visage, considéra ensuite son téléphone et ce fut à cet instant que l'appareil se mit à sonner.

Il décrocha rapidement, fit « allô », écouta en ponctuant le silence de quelques onomatopées, puis plaqua une main sur le combiné et devint blême en regardant fixement l'As de pique.

— Il... il y a eu un incident près de la base.

— Oui ? fit Bolan.

— L'équipe qui ramenait la fille a été attaquée. Ils disent que ça a

été un carnage. Quatre pauvres mecs charcutés et la bagnole incendiée. Ils ont trouvé une médaille militaire sur un des corps.

— Une médaille de tireur d'élite ?

— Ça pourrait bien être ça.

Bolan se permit un sourire sarcastique, ne fit aucun commentaire.

— Qu'est-ce que je leur dis ?

— Montre-leur que tu as la situation en main, Johnnie. Dis-leur que le Conseil envoie quelqu'un pour résoudre le problème posé par Bolan. Confirme-leur qu'on va tout mettre en œuvre pour neutraliser le danger. Vas-y, parle-leur !

Bronzoni déglutit péniblement, essuya sa main moite sur un pan de sa veste et se raccrocha au combiné dans lequel il lança une longue tirade au cours de laquelle il fut question d'un V.I.P. qui allait se rendre sur place pour empêcher la merde de déborder des égouts.

Il raccrocha, le front en sueur.

— Excusez-moi, Frank. Je n'avais pas vraiment compris le problème.

— On peut se tutoyer, Johnnie, dit Bolan avec magnanimité.

— Eh ben... oui, ça me fait plaisir, Frank. Vous... tu dois me prendre pour le roi des cons, bon Dieu. Mais je pouvais pas me douter.

— Maintenant, tu sais.

— Sûr.

Bolan releva un sourcil.

— Ils sont reliés au réseau téléphonique ?

— Non. Les contacts se font par radio et c'est relayé ensuite par notre central, ici.

— Oui sont les types sur qui on peut compter, là-bas ?

— Tu penses à cette possibilité de fuite.

— C'est pas seulement une fuite.

— Quelqu'un trahirait ?

— Pas quelqu'un.

— Je ne veux pas croire à une sédition.

— Alors, t'as rien compris.

Bronzoni piaffa, tambourina des doigts sur son bureau puis il fit un bruit qui pouvait passer pour un sanglot.

— Bon. D'accord. Admettons qu'il y ait des salauds chez nous...

Bolan lâcha un soupir excédé.

— Fais un effort pour comprendre, Johnnie. Le Conseil a des difficultés en ce moment. Tu sais qu'il y a eu récemment des votes et que les nominations ne se sont pas faites à l'unanimité. Angello est jaloué par les jeunes loups et le Protector apparaît comme une sorte de fantôme. La dernière fois que je lui ai parlé...

— Tu as parlé au Protector ? s'exclama le directeur de la *Guaira Informatica*.

— Ouais.

Bolan émit un petit rire entendu, enchaîna :

— Qui crois-tu qui m'a envoyé ici, Johnnie ? Angello ? Il a ses propres problèmes. Et les autres n'ont pas suffisamment d'envergure. Faut bien que tu comprennes d'où vient l'initiative. Mais il faut aussi que tu saches te taire.

— Tu peux me faire confiance.

— J'en suis sûr. Tu devais me parler des mecs sur qui on peut compter...

— Ça me fait mal au ventre de te dire ça, Frank, mais je me méfie de cette équipe d'instructeurs. Ces gus sont trop sûrs d'eux. À les entendre, c'est eux qui ont tout le mérite, ils sont complètement parano. Il y a déjà eu des frictions avec les types du recrutement et j'ai entendu des bruits selon lesquels certains pontes du Conseil auraient passé des contrats spéciaux avec eux. Tout est pourtant vachement structuré, la base est légale, il ne devrait y avoir aucune emmerde, mais je te dis pas... J'ai hâte que tout soit terminé.

Bronzoni était prêt à raconter à l'As de pique tout ce qu'il voulait entendre. Et c'était une douce chanson dans les oreilles de Mack Bolan l'Exécuteur.

CHAPITRE XIII

Benny Boccazzi était en sueur. La canicule ne désespérait pas. C'était pire que dans un sauna et il avait transpiré comme un porc, mouillé tous ses draps. Au lieu de le retaper, la sieste n'avait fait que le ramollir un peu plus.

Il pestiféra en posant les pieds sur le parquet poussiéreux du baraquement, émit un rot sonore qui empestait l'alcool et se leva en tirant la fermeture Éclair de son jean.

Benny « Truck » Boccazzi était velu comme un chimpanzé, de taille modeste et presque aussi large que haut. Il avait débuté vingt ans plus tôt comme camionneur après s'être frayé un chemin dans la société latino-américaine à coups de poing et de rasoirs. Très vite un oncle qui occupait une position assez influente au sein de la Mafia remarqua son aptitude à se « débrouiller » dans la vie et lui fit attribuer une place dans le syndicat des routiers dont la plus grande partie du conseil d'administration était sous le contrôle de *l'Organized Crime*. En quelques années, Benny sut capter la confiance des chefs qui décidèrent de lui confier la responsabilité d'une filière de drogue entre la Floride et l'Amérique latine. Il fit merveille dans ce nouveau job et, son parrainage aidant, il réussit à acquérir une certaine notoriété dans le Milieu qui le reconnut comme un organisateur incontestable. Il était devenu l'homme des situations nouvelles, celui qui sait ouvrir la voie et se faire obéir. On lui trouva un surnom : Truck (camion), en souvenir de ses débuts, et on lui concéda un territoire en Floride. Puis, récemment, la *Commissione* le plaça à la tête du recrutement dans le cadre du projet Minotaure.

Benny Truck avait alors été aux anges. À présent, il regrettait cette nouvelle promotion. Le climat était infect, les mouches l'emmerdaient nuit et jour et les gars recrutés sur place étaient cons à n'en plus pouvoir, tout juste bons à tenir des flingues dans leurs pognes calleuses aux ongles encore pleins de merde.

Pourtant, Benny était consciencieux. On lui avait demandé de recruter de la troupe et il recrutait, filtrait les connards, acceptant ceux qui faisaient l'affaire et rejetant à coups de pompe dans le cul les plus tarés.

Pour tromper son ennui, il s'était mis à picoler sec. La seule distraction du camp était constituée par les six putes qui avaient été parachutées un mois auparavant, en provenance du Mexique. Aucune de ces gourdes ne connaissait plus de dix mots en anglais et elles baisaient comme des débutantes !

Il s'étira, bombant son torse monstrueux, et s'approcha de la fenêtre défendue par une moustiquaire. Á une vingtaine de mètres du baraquement, il vit Bob Madalara, son chef de la sécurité, en discussion animée avec un grand type en costume noir.

Qu'est-ce que ce gus foutait dans des fringues comme ça avec une pareille chaleur ? C'était forcément un mec givré.

Il enfila sans la boutonner une chemise douteuse, remonta son jean et sortit en forçant le pas, remarquant au passage une bagnole de sport rouge garée à l'ombre d'un bâtiment. Alors qu'il n'était plus qu'à quelques mètres des deux interlocuteurs, il entendit le grand type qui disait d'une voix sèche :

— Ça fait combien de temps que tes hommes sont en train de feignasser au lieu de faire le boulot, Mad ? Hein, tu peux me le dire ?

— Ne croyez pas ça, se défendit Madalara. Ce sont tous de bons gars qui connaissent bien le travail. Seulement, ils sont sur les rotules. Et y a cette saloperie de chaleur. Bon sang, je...

— Qu'est-ce qu'il y a ? intervint d'une voix de baryton Boccazzi qui venait de s'immobiliser à leur hauteur. Qu'est-ce qui se passe, Mad ?

Mad (Cinglé) Madalara se tourna vers Boccazzi d'un air gêné.

— C'est monsieur... heu...

— Salut, Benny, fit l'arrivant en regardant brièvement le Recruteur à travers ses verres teintés.

Il lui adressa un imperceptible sourire avant de relancer :

— Tu regrettes pas trop d'avoir laissé tomber ton camion ?

Benny Truck esquissa à son tour un sourire grimaçant, se dandina sur un pied, puis se mit à gratter machinalement son torse velu. La réplique lui vint au bout de quelques secondes :

— Y a des moments où je voudrais bien l'avoir pour ramener une cargaison de vraies pouffes. Dites... ce serait pas mal si je savais à qui je parle.

Le grand type au costume d'alpaga lui sourit de nouveau.

— On va en parler. Toi, Mad, occupe-toi de réveiller tes hommes. Flanque-leur la tête sous l'eau froide et place-les là où il faut. Je veux des observateurs à chaque coin du camp et que tout le monde soit à son poste. Dans dix minutes. Vu ?

Bob Madalara hocha la tête, déglutit et s'éloigna tandis que l'arrivant s'acheminait vers le baraquement d'où était sorti Boccazzi, ce dernier sur les talons. Lorsqu'ils furent à l'intérieur, Bolan-Cavaletti promena un regard écœuré sur l'ameublement sommaire. La bâtisse en bois avait été cloisonnée pour aménager une chambre au Recruteur. Plusieurs chemises traînaient par terre au pied d'un lit aux draps en bouchon et humides ; une table et deux chaises trônaient au milieu de la pièce, en compagnie d'un fauteuil en toile déchirée en son milieu. Sur la table constellée de souillures de toutes sortes, il y avait

quelques revues pornos, une bouteille de whisky entamée et un verre sale. Au fond, Bolan nota une porte qui pouvait déboucher sur un cabinet de toilette.

— C'est là-dedans que tu crèches ? fit-il d'un ton dégoûté.

Boccazzi baissa les yeux et frotta son menton qui n'était pas rasé depuis plusieurs jours.

— Ben oui... Bien sûr, c'est pas le pied...

Bolan lui mit dans la main la carte de l'as de pique.

— C'est quoi, au juste, ce...

Subitement, les yeux du recruteur de la Mafia s'écrouillèrent.

— Merde !... C'est... Je veux dire, enfin, on m'avait dit que quelqu'un d'important ferait un saut ici, mais je pouvais pas deviner. Bon Dieu, excusez-moi. Je... Comment vous dire ?...

L'embarras de Boccazzi faisait pitié à voir.

— Tu peux m'appeler Frank. C'est Frank Cavaletti, tâche de t'en souvenir.

— Ouais. J'ai déjà entendu parler de vous. Vous êtes une huile, hein ?

— Plutôt un acide, si tu vois ce que je veux dire. Ça dépend de quel côté on est.

— Je vois... Dites, vous voulez boire quelque chose ?

À travers les lunettes teintées, le regard de l'As de pique se posa sur le verre ignoble et il fit un imperceptible mouvement de tête négatif, laissant tomber du bout des lèvres :

— T'as mauvaise mine, Benny. Et tu pues.

Benny renifla comme un gosse pris en faute. Il s'empara de la bouteille de whisky et remplit la moitié du verre en expliquant :

— C'est vrai que je suis pas très reluisant. Mais ça n'a rien de drôle d'être ici. On s'emmerde comme il est pas permis. C'est un vrai trou à rats où il se passe jamais rien.

Il faillit s'étouffer lorsque le verre lui échappa des mains et que de l'alcool lui inonda le visage. Il mit plus de deux secondes à réaliser ce qui s'était passé. Ce sale con lui avait balancé une mandale qui avait projeté le verre à l'autre bout de la pièce. Benny sentit une bouffée de rage l'envahir subitement. Il gonfla son énorme torse, ce qui le fit immédiatement ressembler à un pigeon, et ses poings se fermèrent, prêts à cogner. Mais la voix de l'As noir le doucha :

— Bouge seulement un cil, Benny, et il faudra te trouver un remplaçant. Tu as trois secondes pour choisir.

Il y eut un instant de flottement, puis le poitrail velu se dégonfla dans un immense soupir. Boccazzi essuya de la main sa face humide d'alcool.

— J'suis désolé, bredouilla-t-il.

— Moi, je suis surtout désolé de te voir à moitié beurré et

dégueulasse comme un clodo. C'est ça ton boulot ? Est-ce que tu sais au moins ce qui se passe à l'extérieur pendant que tu te branles les couilles dans un plumard qui ferait dégueuler un putois ?

L'As noir se ficha une cigarette entre les lèvres. Il fit craquer une allumette et Boccazzi sentit une bouffée de fumée lui arriver dans les yeux.

— En montant la piste, j'ai vu un tas de ferraille incendié. J'ai vu du sang partout. J'ai vu des traces de bastos comme s'il était tombé de la grêle, et des morceaux de cervelle dans la caillasse. Et maintenant, je vois un mec en train de se bourrer la gueule au lieu de prendre des initiatives.

— On a ramené les corps, se défendit le Recruteur. Et j'ai demandé à Mad qu'il place une sentinelle près de l'endroit avec une radio.

— Ah oui ? J'ai vu en effet un gus qui se tenait assis le cul sur un rocher en fumillant, en train de contempler les nuages. Est-ce que tu crois que c'est comme ça que tu vas arrêter Bolan ?

— Je... Qui ?

— Je te parle de Bolan. T'es sourd ?

— Bolan ? répéta stupidement Benny en restant la bouche ouverte. Hé, c'est pas possible ! Vous me faites marcher, non ? Y a quelques jours encore, Bolan était en Extrême-Orient !...

— T'as jamais entendu parler des avions ?

— Bon Dieu ! Vous êtes certain de ça ?... On a trouvé une médaille militaire sur le corps d'un de ces pauvres gars, mais ça ne prouve rien. N'importe qui peut en acheter...

Bolan laissa tomber sa cigarette à moitié consumée sur le plancher poussiéreux et l'écrasa avec le pied.

— Moi, j'ai des informations, précisa-t-il. Et tu peux me croire quand je te dis que cette enflure est ici. Alors tu vas te magner la rondelle et mettre ce camp en état d'alerte. T'as dix minutes, Benny. Après ça, reviens me voir, on aura à discuter. Est-ce que je peux compter sur toi ?

Le visage contracté de Boccazzi s'éclaira subitement. Un large sourire lui fendit la face.

— Je vous promets qu'il n'y aura pas besoin de dix minutes. Je vais les remuer, croyez-moi, et si cet enviandé montre seulement le bout de son tarin, il n'aura aucune chance.

Déjà, il était en train de boutonner sa chemise et se préparait à sortir. Bolan l'arrêta dans son élan :

— Qui contrôle le camp ?

— Johnnie. Johnnie Brown.

— Je veux dire ici, sur place.

— Y a pas vraiment de patron. Mad s'occupe de la sécurité et c'est Kubrick qui entraîne les métèques avec ses hommes. Il recycle aussi

des gars de chez nous. Quand on a une décision importante à prendre, on contacte Johnnie, mais c'est rare.

— Et en l'absence de Johnnie ?

— En principe, c'est moi.

— En principe ?

— Je ne dépends pas directement de Johnnie, sauf pour tout ce qui est administratif.

— C'est bien ce que je pensais, conclut Bolan d'un air entendu. Je vais te dire quelque chose, Benny. À partir de maintenant, fais vachement gaffe à tout ce qui pourrait se passer ici. Ouvre tes antennes.

— Vous voulez me dire qu'il pourrait y avoir quelqu'un ici, qui...

— Je ne t'ai rien dit. Comprends-moi à demi-mots, fit Bolan sur le ton de la confidence. Comment crois-tu que le fumier a pu être rencardé sur cette affaire ? Et rappelle-toi surtout de quelle direction tu dois accepter des ordres.

— Putain ! Je m'attendais pas à une telle... Mais qui est-ce qui pourrait être derrière ça ?

— Des gens que ça arrangerait particulièrement de voir le projet se casser la gueule. C'est évident. Des gros mecs. Tout ce que je peux te dire de plus, c'est que ça va loin dans les hautes sphères.

— Une question de gros intérêts, hein ?

Bolan ricana. Il enchaîna :

— Pourquoi est-ce qu'on entraîne tous ces gus ?

— Vous le savez bien, fit Boccazzi en haussant les épaules.

— Je t'ai posé une question.

— On les lâchera là où il faut le moment venu.

— Et quand le moment sera-t-il venu ? demanda sarcastiquement Bolan-Cavaletti.

— Il faut qu'ils soient tous prêts pour la rentrée. On ne leur parlera des objectifs qu'au dernier moment, pour le gros coup.

— C'est bien ça. Je voulais te faire comprendre quelque chose. Alors réfléchis un peu et tu trouveras qui est gêné par le projet. Mais surtout, ferme ta gueule. O.K. ?

— Vous pouvez compter sur moi, Frank. Je serai muet comme une tombe.

Bolan eut un nouveau ricanement.

— Avant de rameuter ton monde, passe le mot à Kubrick et aux chefs d'équipes que je vais faire un tour dans le camp.

Il marcha jusqu'à la porte et se retourna.

— J'espère que nous pouvons te faire confiance, Benny.

Puis il sortit sans écouter la réponse.

CHAPITRE XIV

Bolan avait pris le volant de la Ferrari et roulait lentement dans l'enceinte du projet Minotaure. En cinq minutes, il avait déjà pu se faire une idée générale des installations. Son premier examen avait été pour les baraquements situés à l'est du camp. D'après le nombre de lits, chacun d'eux pouvait contenir une vingtaine d'occupants, et il y en avait huit. Les quatre bungalows au sud-est, plus petits, ceux-là, étaient installés en dortoirs pour quatorze personnes par unité.

Une partie du bâtiment en préfabriqué où Boccazzi avait sa chambre servait également à héberger Steven Kubrick, Bob Madalara et Vince Roberti, un *caporegime* qui était descendu en ville pour la journée. L'autre partie constituait le poste de commandement et abritait un émetteur-récepteur de radio ainsi qu'un système radar qui n'était qu'à moitié monté.

Une centaine de mètres plus loin, il arrêta son véhicule devant un baraquement fillod dans lequel il jeta un coup d'œil. C'était l'armurerie. Les cloisons supportaient un nombre ahurissant d'armes de toutes sortes : pistolets automatiques, fusils, P-M., et tout un assortiment de grenades accrochées comme des grappes à des pitons. Des caisses de munitions apparaissaient, débordant des placards. La moitié d'un pan de mur était recouverte d'armes blanches : poignards de combat, dagues, câbles en acier munis de poignées pour décoller les têtes, stylets à lames rétractables.

Une dizaine de mines antipersonnel de divers types étaient partiellement démontées sur une table. De l'autre côté, le mur du fond était occupé par des planches techniques imagées expliquant le mécanisme d'armes automatiques.

C'était extrêmement instructif.

Bolan quitta le baraquement et se heurta presque à un homme d'allure jeune en treillis de combat. Celui-ci recula de deux pas, la mine d'abord contrariée, puis arbora un sourire.

— Mr Frank Cavaletti, je suppose.

— Vous supposez bien, répliqua Bolan en examinant le jeune type d'un œil critique.

Puis il se fendit également d'un sourire.

— Et vous êtes Steven Kubrick...

— Affirmatif. Boccazzi m'a prévenu de votre arrivée. Qu'est-ce qui nous vaut le plaisir de votre visite ?

— Le plaisir ? ricana Bolan. Parlez plutôt d'un plat de merde.

— Oui, c'est à peu près ce qu'on vient de me dire.

L'Exécuteur se détourna un instant pour observer l'ensemble du camp où des tas de silhouettes commençaient à se déployer en tous sens. Benny Truck Boccazzi s'était secoué les puces.

— Doit-on croire vraiment à une alerte ? poursuivit Kubrick.

— Ouais, mon vieux. C'est une putain d'alerte.

Une lueur de scepticisme passa dans les yeux de l'ancien G.I.

— Et qui ou quoi doit-on s'attendre à devoir repousser ?

— On vous le dira quand on le jugera utile, lieutenant. Contentez-vous de tenir en main vos ouailles.

Il se cabra légèrement, piqué au vif, mais se contenta de répondre :

— D'accord, monsieur. Je ferai seulement mon boulot.

Bolan reprit un ton avenant :

— Relax, mon vieux. Je sais que vous faites un sacré travail ici. Mais chacun à sa place, pas vrai ?

— Vous avez certainement raison.

Kubrick pouvait avoir une trentaine d'années au maximum. Il était sympathique malgré sa raideur toute militaire dont il ne paraissait pas pouvoir se départir. Bolan se demanda ce qu'un type comme lui pouvait bien faire dans une telle galère. Sans doute la société bourgeoise l'avait-elle rejeté à sa rentrée dans la vie civile, comme c'était souvent le cas pour des soldats qui avaient appartenu à des commandos. À une époque, Jack Grimaldi avait fait partie de ceux-là et la Cosa Nostra s'était empressée de lui offrir ce que d'autres lui refusaient. Toujours la même histoire.

— Vous n'êtes pas de chez nous ? lui demanda-t-il.

— Non monsieur. Les autres oui.

— Comment se fait-il que ce soit à vous qu'on ait confié cette responsabilité ?

— Il faut croire que j'étais le plus qualifié, répliqua Kubrick en manifestant de légers signes d'impatience.

— Et vous savez quel est exactement l'objectif du projet Minotaure ?

— Je fais mon travail, c'est tout. Excusez-moi, c'est un interrogatoire ?

Le rire de Bolan le décontracta un peu.

— J'essaie seulement de savoir à qui j'ai affaire, lieutenant. Je visitais les installations.

— Alors, je vais vous donner un véhicule, dit Kubrick en hélant un soldat aux commandes d'une jeep. Vous allez démolir ce joujou rouge si vous continuez à rouler avec dans cette caillasse.

La voiture militaire stoppa près d'eux. Bolan prit place sur le siège passager tandis que le lieutenant s'adressait au chauffeur :

— Emmène Mr Calvaletti partout où il te demandera d'aller. C'est une personne importante. Vu ?

Le chauffeur acquiesça et la jeep démarra en trombe. Bolan lui désigna un axe auquel il s'accrocha d'un coup de volant en accélérant. Ils croisèrent d'autres véhicules qui circulaient rapidement, soulevant des nuages de poussière. Des hommes se dépêchaient de rallier des postes, d'autres prenaient position aux entrées des baraquements. Peu à peu, le camp prenait une allure de fourmilière en pleine agitation.

— Vous venez des États-Unis ? demanda au bout d'un moment le conducteur, un type d'une quarantaine d'années au visage basané.

Son anglais était laborieux, empreint d'un lourd accent espagnol. Il reprit sans attendre la réponse, comme si celle-ci allait de soi :

— Mon nom est Pérez Trujillo. Je suis chef d'équipe sous les ordres du lieutenant Steven et ma spécialité est le matériel roulant. J'étais mécanicien, avant.

Bolan conserva le mutisme, observant, enregistrant chaque détail du camp et des installations qu'ils dépassaient. Ils se dirigeaient vers le cirque rocheux que les photos prises par Grimaldi avaient révélé et dont les murailles abritaient les moyens aériens de la base. Avant d'y parvenir, Bolan désigna des panneaux qui s'élevaient en grand nombre du sol, plantés verticalement et selon un arc de cercle.

— Dis-moi, Pérez, qu'est-ce que c'est que ces bidules, là-bas ?

Le Vénézuélien fit un sourire amusé accompagné d'un geste vague de la main.

— Ces trucs-là, c'est pour attraper le soleil. C'est ce qu'on m'a dit quand je suis arrivé, mais je crois que c'est bidon. J'ai déjà vu des photos de centrales solaires, vous savez, ces installations qui captent les rayons pour les transformer en électricité. Il faut des miroirs. Et les miroirs ne sont toujours pas montés depuis que je suis là. Ça va faire plus de deux mois... Il n'y a que les supports, vous comprenez ? Ça ne peut pas marcher.

Oui. Bolan comprenait. C'était de la poudre aux yeux. Un prétexte officiel.

Les hélicoptères et les deux bimoteurs, par contre, n'avaient rien de bidon. Il y avait quatre Chinook de transport, bien rangés au milieu du *parkway* improvisé. Les avions étaient de type DC-4, des appareils réformés mais qui pouvaient contenir de fortes charges sur d'assez grandes distances, suffisamment importantes en tout cas pour rallier la côte des USA.

Tout au fond du cirque, l'Exécuteur aperçut deux autres hélicos soigneusement planqués dans une anfractuosité rocheuse et recouverts de filets de camouflage. Des Huey Cobra.

Des appareils de combat flambant neuf.

Les *amici* avaient vraiment les moyens. Combien de hauts responsables du ministère de la Guerre avaient-ils dû soudoyer pour faire sortir en douce ces engins d'assaut des arsenaux américains ?

Comment les avaient-ils acheminés jusqu'ici en échappant à la détection du système de défense US et sud-américain ?

Juan Esteban avait été utilisé pour étouffer les éventuelles enquêtes de police et pour faire établir de faux papiers aux « recrutés », vraisemblablement avec la complicité d'autres fonctionnaires que l'on avait également fait chanter ou à qui on avait distribué des pots-de-vin. Combien y en avait-il d'autres dans ce cas ?

Considéré sous son aspect officiel, l'installation apparente était un leurre. Mais elle cachait de gros moyens techniques, des monceaux de dollars, et une sacrée infiltration au sein des structures gouvernementales.

À n'en pas douter, un gros coup se préparait.

CHAPITRE XV

Mack Bolan venait de s'installer dans le module opérationnel du char de guerre, en compagnie de Blancanales et Schwarz. Aux commandes de l'hélico, Jack Grimaldi avait regagné le C-130 parké sur l'aéroport de Caracas, avec pour consigne de se tenir en *stand-by*, et Shelley s'était réfugiée dans le module de repos, apparemment accaparée par la lecture de livres qu'elle avait trouvés dans la minibiблиотеque. Dès son arrivée, Bolan avait observé l'air boudeur de la jeune femme. Elle lui avait à peine accordé un regard, se replongeant aussitôt dans sa lecture. Sans un mot, il avait refermé la porte de communication pour tenir un briefing avec ses amis.

Il avait quitté l'enceinte du projet Minotaure à 5 heures de l'après-midi, après avoir eu un entretien d'une vingtaine de minutes avec Benny Boccazzi. En fait, celui-ci ne connaissait que le mécanisme fonctionnel de l'organisation locale. Il n'était pas dans le secret des dieux. Il savait à quel moment se situait l'échéance, l'aboutissement du plan, mais ignorait la nature du véritable objectif. Un principe de cloisonnement cher à la Mafia.

Auparavant, Bolan avait achevé l'inspection du camp, piloté par Pérez Trujillo. Il avait noté dans sa mémoire tout ce qui lui avait paru intéressant, tout en questionnant le Vénézuélien sur les activités de ses compatriotes engagés au « camp M-12 », ainsi qu'il le nommait.

À présent, Bolan avait une vue globale et précise de l'installation et de ses rouages techniques ainsi que des hommes qui y gravitaient.

Il avait fait le compte des effectifs :

Vingt-quatre soldats mafiosi chargés de la sécurité de la base sous les ordres de Bob Madalara ; douze recruteurs-examineurs, également des frères de sang ; dix-huit autres mafiosi dont la plupart étaient d'anciens G.I. de l'armée US et qui étaient chargés de la formation et de l'entraînement de la troupe ; cent vingt-deux « recrutés », tous sud-américains, vénézuéliens, colombiens et guyanais.

Une véritable petite armée. Exception faite de cinq techniciens « civils » et de six prostituées, le nombre des occupants de la base se montait à cent soixante-seize personnes.

Bolan s'était rapidement fait un copain de Pérez Trujillo. À partir de ce qu'il lui avait dit, il avait pu se faire une opinion sur la nature des hommes enrôlés localement. Bon nombre d'entre eux étaient de petites crapules prêtes à faire n'importe quoi pour glaner quelque argent. Leur simple période d'entraînement leur faisait gagner mille

dollars par mois chacun, ce qui constituait une manne pour des voyous habitués à traîner les rues à la recherche de menus larcins. Et on leur avait promis une prime de dix mille dollars pour le travail qui les attendait en fin de « stage ».

D'autres, en nombre plus réduit, étaient de pauvres hères, des malchanceux de la vie attirés par l'aubaine qui leur était sainement présentée, ou tout simplement séduits par le côté aventureux de la proposition.

C'étaient ceux-là qui posaient un problème à l'Exécuteur, bien qu'il eût déjà une petite idée sur la façon de le résoudre.

Une réponse de Trujillo, entre autres, avait retenu l'attention de Bolan. Le Vénézuélien avait dit : « Non, on ne nous a jamais précisé exactement par qui nous sommes engagés. Benny nous a seulement laissé entendre que c'est par une organisation secrète mais légale, aux États-Unis, et qu'il nous faudrait le moment venu défendre les intérêts du pays contre des traîtres installés là-bas. Nous sommes des sortes de mercenaires. »

En route pour rejoindre le *van*, Bolan avait longuement réfléchi à l'objectif final de l'opération. Il n'avait acquis aucune certitude, mais les perspectives qu'il entrevoyait le faisaient frémir.

Il s'était fait prêter un 4 x4 Land Rover par Kubrick, prétextant que la Ferrari avait un problème de freinage, et il avait laissé le bolide rouge sur place, sous la garde d'un homme de Trujillo. Le transceiver de bord planqué dans le vide-poches était allumé et réglé sur la fréquence d'émission de la radio du camp. Le mini-magnétophone qui y était couplé se mettrait en marche dès qu'une éventuelle conversation radio interviendrait.

Il se tourna vers Blancanales.

— Tu as pu trouver un point de chute dans le coin ?

— On n'a pas eu de problème, confirma Politicien. Une villa à quelques kilomètres d'ici et avec le téléphone. Gadgets y a installé le matériel que tu voulais.

Il lui tendit une feuille de bloc-notes sur laquelle étaient inscrits le numéro d'appel et l'adresse, ajoutant :

— Devine à qui elle appartient ? Le propriétaire est un certain Steve Anglesi. Ça ne te dit rien ? Ici, il se fait appeler Anglade.

Bolan hocha la tête en souriant. C'était l'un des deux noms que lui avait donnés Juan Esteban.

Blancanales poursuivit :

— J'ai trouvé ça tout simplement en contactant quelques agences immobilières de Caracas. L'une d'elles appartient à Anglesi. Lorsque j'ai dit que c'était pour Mr Frank Cavaletti, il y a eu un petit moment de silence au téléphone. Ça devait discuter dur. Et puis on m'a annoncé que Mr Anglade se faisait un plaisir de mettre sa villa à ta

disposition. On n'a eu qu'à aller chercher les clés chez un voisin.

— On ne risque pas de visite ? s'inquiéta Bolan.

— L'endroit est inoccupé. Il doit s'en servir de temps en temps pour ses frasques.

— O.K. Il me faut maintenant un duplex radio avec Washington. Tout est en place ?

— Le réémetteur est branché sur automatique dans le C-130. Tu peux y aller.

Bolan forma sur le clavier le code qui lui permettait la liaison avec Harold Brognola. Il dut attendre quelques secondes, le temps que les relais électroniques prennent son appel en compte. Il y eut plusieurs dé clics, un ronronnement bref dû à l'enclenchement du système de brouillage, et enfin la voix de Brognola retentit dans l'appareil, à peine déformée :

— *Ça fait un moment que j'attendais ton appel, Stricker. Notre ami commun m'a contacté.*

Il ne pouvait s'agir que de Phil Necker.

— *Comment ça se passe pour toi ?*

Bolan lui résuma la situation en quelques instants, ajoutant :

— Ça semble correspondre à quelque chose de gros qui doit se passer vers le début de septembre aux States. Est-ce que tu n'as aucune information intéressante à ce sujet ?

— *Justement. C'est pour ça que je voulais te parler. Notre ami a glané quelques renseignements en douce. Dans le saint des saints, on évoque un gros coup qui serait en liaison avec un certain plan M.*

— M comme Minotaure ?

— *Maintenant, ça paraît évident. Mais ils ne font qu'en parler à mots couverts. Ils chuchotent.*

— Qu'est-ce qu'ils chuchotent ? J'ai besoin d'un maximum d'informations avant de passer à l'attaque.

— *Ce sont des bribes de phrases entendues. Il semblerait, toujours dans le même ordre d'idées, qu'ils auraient placé des pions un peu partout dans des stations de radio et de télé, et que d'autres, déjà en poste dans certains médias, sont prêts à intervenir, à répandre la bonne parole. Ce sont les mots employés par notre ami.*

— Un noyautage.

— *Sans aucun doute.*

— Et, au moment opportun, l'information servirait à couvrir un événement. Á lui donner un sens précis.

— *Á le gonfler, même.*

— Ouais. Ça correspond à ce que je pense.

— *C'est aussi mon avis.*

— La campagne électorale commence bien à cette époque ?

— *Exact. Á ce sujet, notre contact pense aussi qu'ils ont déjà d'autres*

pions en réserve. Des pions très importants et qui sont sur les rangs officiellement.

— Il le pense seulement ou c'est plus sérieux ?

— *C'est une hypothèse, mais il est très bien placé pour se faire une idée solide. Et vu la psychologie et les méthodes de ces mecs...*

— On peut donc envisager une sorte de putsch politique, suggéra Bolan. Avec une flopée de types lâchés sur des objectifs précis, prédéterminés, leur travail consistant à s'en prendre à des institutions, voire à liquider des pions mineurs faisant partie de la conjuration, et à faire ensuite retomber la responsabilité sur les autres... Bon Dieu, tout ça tient debout, Hal. Ils peuvent y parvenir.

— *Tu vas peut-être un peu trop loin*, objecta Brognola.

— Je n'en ai pas l'impression, hélas.

— *Il y a loin de la coupe aux lèvres.*

— Mais ces pauvres types qu'ils ont enrôlés sont tous persuadés qu'ils sont chapeautés par un service de sécurité US. Et c'est plausible. L'Agence de Langley pratique couramment cette pratique, tu le sais bien, Hal. Ces terroristes d'occasion ne sont que des pantins, ils ne sont pas capables de tenir la longueur, mais une fois que le mal sera fait, il sera trop tard. Je suis sûr qu'il est prévu de les liquider tranquillement ensuite, avec pour implication, une nouvelle fois, de faire retomber la responsabilité sur les autres. Certains se feront abattre par les flics, mais tu peux parier qu'il en restera suffisamment en vie, et lorsqu'ils seront interrogés, ils finiront par avouer ce qu'on leur inculque depuis le début, à savoir qu'ils bossent pour un service secret US. Secret mais officiel.

— *Ouais*, admit Brognola. *D'accord sur le principe, mais ce serait une telle panique partout que nos petits auraient beaucoup de mal à surnager eux-mêmes dans la tempête.*

Bolan soupira.

— Ils savent comment s'y prendre. Diviser pour régner.

— *Le vieux truc...*

— Tout juste. Flanquer la pagaille, s'infiltrer, terroriser et faire mousser la chose en gardant soigneusement le contrôle dans les coulisses. Plus j'y pense et plus j'eri suis sûr. Tout concourt à ce concept. Tu n'es toujours pas convaincu ?

— *Si, bien sûr. Mais j'essaie de me persuader du contraire.*

Bolan eut un ricanement bref.

— Persuade-t'en, Hal. Ces mecs-là ne jouent pas. Quand ils dépensent de l'argent, il faut que ça rapporte gros. Ils n'ont jamais rien fait gratuitement.

— *Je le sais bien !... Au fait, notre ami te fait dire qu'il sait de qui vient l'initiative du projet. C'est Angello et deux de ses copains qui ont tout maquillé. Les autres sont vaguement au courant et ils râlent parce qu'on*

les a laissés hors du coup. Il pense que cette information pourrait te servir.

— Peut-être bien. Remercie-le de ma part et conseille-lui de faire gaffe.

— *C'est exactement ce qu'il ma dit à ton sujet. De mon côté, je ne pourrais pas lever le petit doigt pour...*

— Je sais, Hal. Bon, ciao.

— *Attends ! Bon Dieu, j'allais oublier... Il m'a donné une autre information. Il paraît qu'il y a là-bas quelqu'un qui connaît ton personnage. Vince Roberti. D'après lui, il aurait participé à un coup avec Cavaletti, il y a quelques mois.*

— C'est une bonne nouvelle, ironisa Bolan en grinçant imperceptiblement des dents. J'essaierai de te tenir au courant.

Il coupa l'émission, s'emplit les poumons d'air et expira lentement, puis se leva. Schwarz et Blancanales avaient suivi l'entretien. Ils respectèrent un moment son silence, et Blancanales fit remarquer :

— On dirait qu'un détail vient tout compliquer.

— Pas forcément, renvoya Bolan.

— Comment tu comptes t'y prendre ?

— Simplement en utilisant leur méthode. Je vais leur foutre la pagaille.

— La grosse panique... Tu vas essayer de les braquer les uns contre les autres ?

C'était tellement évident que Bolan ne prit même pas la peine de répondre.

CHAPITRE XVI

Le crépuscule auréolait la montagne de couleurs mauves, dentelait abruptement les crêtes et communiquait au paysage un aspect irréel. Bolan aurait pu se croire soudain transplanté sur une autre planète s'il n'avait rencontré au bas de la piste une sentinelle qui ne ressemblait en rien à un extraterrestre. Le type lui avait fait signe d'arrêter le Land Rover et s'était approché de lui avec méfiance, un P-M. tenu à bout de bras. Mais il avait reconnu « monsieur Cavaletti » et s'était aussitôt fendu d'un large sourire, puis avait lancé un message dans son talkie-walkie pour avertir les autres soldats placés tous les cinq cents mètres sur la piste.

Bolan avait pu les apercevoir à mesure qu'il roulait sur la pente menant au plateau rocheux. Ils étaient sur le qui-vive, le doigt pas loin de la détente. Ceux-là étaient des frères de sang, des pros. Boccazzi n'avait évidemment pas utilisé la main-d'œuvre indigène pour garder l'accès de la base.

Là-haut, l'ambiance était à peu près semblable. Des guetteurs occupaient des positions stratégiques, des gardes surveillaient les entrées des bâtiments et, de place en place, on voyait des équipes de quatre ou six soldats en armes, qui généralement s'étaient assis à même le sol, en attente d'ordres éventuels.

C'était l'état d'alerte. L'Exécuteur eut une grimace de contentement en dirigeant le 4 x 4 vers la Ferrari. L'homme à qui il en avait confié la surveillance était toujours en place et mangeait tranquillement un sandwich.

— Tout s'est bien passé ? questionna-t-il gentiment.

— *señor*, personne n'a approché votre voiture. Il aurait fallu me passer sur le corps pour y toucher.

— C'est bien, *amigo*. Tu devrais aller prendre un verre à la cantine, ce serait dommage de finir ce sandwich à sec.

L'autre marmonna une longue phrase de remerciements, puis détala prestement. Bolan s'installa dans la Ferrari et ouvrit le compartiment vide-poches. L'appareil radio avait fonctionné. IL rembobina un peu de bande sur la cassette, régla le volume en sourdine et commença à écouter, percevant d'abord une suite de déclics puis une première voix qu'il reconnut comme celle de Madalara.

— *M. Brown ?*

— *Oui, qui est-ce ?*

— *C'est moi, Bob.*

— *Ah ! Comment ça se passe, là-haut ?*

— Ce type, je veux dire l'envoyé... Il a commencé à mettre tout le camp sens dessus dessous. Il prétend que le grand fumier a débarqué dans le coin, c'est ce que Truck m'a dit, en tout cas.

— Oui, heu... Il paraît qu'il y est vraiment. Mais je suis content que tu m'appelles, j'allais le faire de mon côté. Il faut que tu ouvres bien les yeux. À partir de maintenant.

— Il pourrait réellement se passer quelque chose ?

— Pas forcément dans le sens où on nous l'a laissé entendre. Écoute bien, c'est important... J'ai reçu un coup de fil de là-bas, euh, du Conseil, et j'en ai donné un autre. D'un côté, on me dit que... Frankie est tout ce qu'il y a de régulier et qu'il a carte blanche...

Un rire sarcastique passa dans le haut-parleur. Puis Brown poursuivit :

— Enfin, c'est une façon de parler. Il est porteur d'un as de pique. Faut que tu saches ça.

— Un as de...

— Oui. Tu sais ce que ça veut dire. Il a tous les pouvoirs et personne ne peut discuter ce qu'il fait... Bon. De l'autre côté, on me susurre dans l'oreille qu'il y a une magouille là-bas et qu'il pourrait y avoir des retombées chez nous. Ça aurait un rapport avec ce qui s'est passé aujourd'hui. Alors, je te dis ouvre l'œil et...

— Je comprends pas bien, coupa Madalara. Quel rapport il pourrait y avoir avec le Fumier ? Vous ne voulez quand même pas dire qu'ils ont partie liée avec lui ?

— Non, bien sûr. Mais il se pourrait que quelqu'un lui ait volontairement balancé l'information. Je peux pas t'en dire trop là-dessus, Bob. C'est trop brûlant.

— Mais on est concerné, ici. Moi et mes gars...

— Je sais. Dis-toi que d'un côté il y a les faucons et de l'autre les colombes. Tu me suis ?

— Heu, ouais.

— T'es sûr que tu es seul ?

— Ouais. Personne peut m'entendre.

— Le projet risque d'éclater, tu comprends. Si ça devait arriver, il faut que tu saches où te tourner. Est-ce que tu peux me dire de qui tu dépends ?

— Ben, de vous, bien sûr.

— De personne d'autre ?

— Sûr que non.

— Et tu sais aussi avec qui je suis en affaires, hein ? Te trompe pas, parce qu'on y laisserait tous des plumes.

— Dites-moi au moins de qui je dois me méfier, fit Madalara d'une voix impatiente.

— Je t'ai parlé des faucons et des colombes. Admettons que nous sommes les colombes. Il reste qui ? Quelqu'un qui tient ses ordres de merde

des premiers...

Un silence prolongé intervint dans la conversation. « Mad » avait dû se torturer les méninges pour comprendre la signification tordue de la phrase. Enfin, il y eut une exclamation :

— *Putain ! Benny et ses sales cons de mecs prétentiards ! Je...*

— *Tu y es, maintenant ?*

— *Plutôt !*

— *Alors, tu sais ce que tu as à faire si ça doit se passer comme je viens de te le dire.*

— *Une solution définitive, ricana Madalara.*

— *Voilà. Il faudra reprendre la situation en main. Très vite et en souplesse. Est-ce que Vince est de retour ?*

— *Il devrait plus tarder.*

— *Bon. Mets-le au courant. Qu'il surveille en douce la carte noire. Et avertis-moi dès qu'il se passe quelque chose. Dis-toi bien que tu travailles aussi pour toi. On te sera reconnaissant, Bob.*

— *Je vous remercie, M. Brown. Je voulais aussi vous dire que je n'aime pas ce Frank. Il parle et il fait tout ici comme s'il était le bon Dieu. Dès son arrivée, il a commencé par m'engueuler...*

— *On n'est pas obligé d'aimer tout le monde, Bob.*

— *D'accord. Mais y a autre chose.*

— *Quoi ?*

— *Je sais pas exactement. C'est une intuition. Quelque chose me dit qu'il est pas catholique. Il pue vachement.*

— *Tous ces mecs-là puent, tu sais. Les grands patrons ne les envoient jamais pour balancer des décorations. Bon, raccroche, ce serait con de te faire surprendre.*

Un déclic annonça la fin de communication. La bande magnétique tourna à vide, il n'y avait aucun autre enregistrement, mais c'était amplement suffisant pour l'Exécuteur.

D'après certains propos et certaines intonations, Bronzoni commençait à avoir la trouille. Il avait un homme de confiance dans le camp et celui-ci occupait un poste clé à la tête de la garde. Bolan pensa que Madalara, en ce moment, devait être en train d'échafauder toutes sortes d'hypothèses plus noires les unes que les autres au sujet de Benny Truck Boccazzi. Et c'était bien ainsi.

L'Exécuteur allait faire monter la température.

Il défit les pattes de fixation de l'appareil compact, en détacha le petit enregistrement qu'il plaça dans sa poche, puis quitta la Ferrari pour aller installer la partie émission-réception sous le tableau de bord du 4 x 4. La tâche lui fut aisée. Il n'eut qu'à débrancher les fils d'alimentation et d'antenne du poste qui équipait déjà le véhicule et à les connecter sur le LRT.

Il venait de terminer quand Boccazzi le rejoignit. Il faisait presque

nuît et le mafioso avait surgi brusquement de l'ombre.

— On m'a prévenu que vous veniez d'arriver.

— J'ai vu que tu as fait du bon boulot pendant mon absence, commenta Bolan.

Il le détailla. Benny avait enfilé un jean et une chemise propre et il s'était rasé.

— J'ai passé vos consignes à Bob. Tous les hommes sont à leurs postes.

— Est-ce que tu as un peu réfléchi à notre conversation ?

— Au sujet des intérêts en jeu et des vrais patrons ? Ouais, mais il y a encore quelque chose qui m'échappe. Je ne suis pas au courant du tout, vous savez.

— J'aime mieux t'entendre parler comme ça, Benny. Je crois qu'on pourrait devenir des amis, tous les deux. Réfléchis encore un peu et tu trouveras les réponses. C'est si évident qu'on peut passer à côté. Et reviens me voir un peu plus tard, disons dans une heure. J'ai quelque chose à te montrer.

— OK, Frank. Dans une heure.

— Il faudrait un endroit tranquille où personne ne peut nous entendre.

— Du côté des panneaux solaires ?

— D'accord.

Sans plus s'occuper de lui, Bolan grimpa dans le Land Rover et roula vers le bâtiment où il savait pouvoir retrouver Pérez Trujillo. Le Vénézuélien apparut tout de suite sur le pas de la porte, souriant et lançant un clin d'œil amical. Il grimpa dans le 4 x 4 qui démarra lentement.

— *señor*, les rôles sont renversés. C'est moi qui devrais vous servir de chauffeur.

— Qu'est-ce que tu faisais avant d'être ici ? questionna Bolan sans préambule.

— J'étais professeur. J'enseignais l'anglais. Vous vous demandez ce que je fais en ce moment, n'est-ce pas, et comment j'en suis arrivé là ? J'ai eu des malheurs. Je n'ai pas voulu coucher avec une femme qui me faisait une cour très pressante. Elle ne me plaisait pas. Elle n'était pas franchement laide, mais elle était très autoritaire et je crois que ce n'est pas bon pour une femme. Je lui ai donc refusé ce qu'elle attendait de moi. Pour mon malheur, elle était la directrice du collègue où j'enseignais. Vous pensez que j'aurais dû me soumettre ? Je n'ai pas un caractère très conciliant, vous savez. Aussi, je me suis retrouvé à la rue et accusé d'être un homosexuel. Terminé pour moi... Je vous jure, *señor*, que si c'était à recommencer j'accepterais et au lieu de venir au rendez-vous je ferais entrer un bouc dans sa chambre.

Bolan sourit dans l'obscurité de l'habitacle. Il braqua le volant vers

une zone dégagée de la base et demanda :

— J'ai deux questions à te poser, Pérez.

— Allez-y, *señor*.

— Tu m'as dit tout à l'heure qu'il n'y avait pas que des crapules parmi tes compagnons.

— Beaucoup de malheureux sont ici.

— Comment t'y prendrais-tu pour les séparer des autres si tu avais à le faire ?

— Facile. Nous nous sommes groupés par affinité. Une partie couche dans mon baraquement et le reste dans la moitié d'un autre.

— Combien en tout ?

Le Vénézuélien prit le temps de réfléchir.

— Une trentaine. Nous mangeons et nous dormons presque tous ensemble. Et la deuxième question, *señor* ?

— Si tu avais à cacher quelque chose ici, quelque chose que personne ne doit découvrir, où le mettrais-tu ?

— C'est gros ?

— Un peu plus haut qu'un homme et un peu plus large aussi.

— Ce n'est pas un cadavre ? Un grand cadavre ?

Bolan rigola.

— Ça n'a rien à voir. Il faudrait aussi que l'espace soit dégagé au-dessus de cette chose.

— Je crois que je mettrais cette chose quelque part où personne ne va jamais. Je peux vous montrer, proposa Trujillo.

Il désigna une direction de la main.

Bolan dirigea le Land Rover dans cette direction.

L'endroit était parfait. Une cavité dans le sol, entourée de deux pans rocheux. Aidé du Vénézuélien, Bolan sortit du 4 x 4 un long container en aluminium qu'il ouvrit et dont il sortit ce qui ressemblait à un grand parapluie fermé et muni d'un cylindre à sa base. Il transporta le tout dans la cavité, déplia un pied télescopique et dressa la « chose » à la verticale.

— Est-ce un appareil magique, *señor* ? demanda Trujillo sur un ton amusé.

— Si l'on veut. Ça pourrait peut-être le devenir.

Bolan remonta dans le Land Rover, suivi de son nouvel ami.

— J'ai aussi une troisième question, Pérez.

— Je vous en prie, *señor*.

— Qui crois-tu que je suis, exactement ?

— Quelqu'un venu d'assez loin pour inspecter ce qui se passe ici et sans doute prendre des décisions. C'est ce que le lieutenant Kubrick nous a annoncé.

— Exact. Je dois prendre des décisions.

— Mais je pense que vous êtes plus que ça.

Bolan lui lança un coup d'œil latéral. Pérez Trujillo souriait de toutes ses dents.

— Penses-tu pouvoir me faire confiance ?

— Assurément, *señor*.

— Même si une de mes décisions semblait contraire à ce qui devrait se passer normalement ?

— Je crois que vous êtes la seule personne ici à qui je peux faire confiance, en dehors de certains de mes compagnons. Je ne suis pas idiot, vous savez. Depuis que je suis ici, j'ai remarqué beaucoup de choses étranges. Et je ne pense pas que nous sommes engagés par un service secret américain. À part le lieutenant Kubrick, les types qui dirigent ce camp ont des allures, comment dire ?... Je n'ose pas prononcer le mot gangster, mais ils ne sont pas très catholiques en tout cas. Dites-moi, il va se passer quelque chose, n'est-ce pas ?

— Oui, Pérez. Il va se passer quelque chose. Il faut que tu préviennes en secret tes amis.

Le Vénézuélien se tourna vers Bolan et le considéra un long moment en silence.

— Puis-je savoir ce qui se passe ?

— Cet endroit va être détruit.

— Je... Vous voulez dire que...

— Préviens tes amis, qu'ils se tiennent prêts. Je ne peux pas t'en dire plus. Informe-les seulement qu'ils ont été choisis pour former une patrouille spéciale. Raconte-leur que c'est superconfidentiel.

Un nouveau silence s'installa entre eux. Le Land Rover roulait vers les baraquements du personnel recruté.

— Il faut qu'ils soient prêts avant 10 heures. Tu en prendras la tête et tu attendras les ordres de Kubrick. OK ?

— Je ferai ce que vous dites, *señor*, mais ça ne va pas être facile de quitter ce camp.

— Ne t'inquiète pas, tout sera arrangé. Va faire ce que tu as à faire, Pérez, et sois prudent.

Bolan arrêta le véhicule, attendit que Trujillo en fût descendu.

— Tout cela est si imprévu, *señor*, si... Mais je vous fais confiance. Vous avez quelque chose en vous qui ne trompe pas. Je...

— *Vaya con Dios, Pérez*, coupa Bolan en redémarrant.

Il s'arrêta un peu plus loin, s'informa auprès d'un soldat en faction si Vince Roberti était rentré. Le *caporegime* était en effet revenu à la base. On l'avait vu il n'y avait pas longtemps dans le poste de commandement.

Bolan se rendit à l'armurerie, adressa en passant une plaisanterie amicale à la sentinelle, et fit fonctionner le téléphone intérieur. Il tomba tout de suite sur Roberti qui s'annonça. Bolan coupa court à tout préambule :

— Il faut que je te voie tout de suite.

— Ouais, heu... Qui est-ce ?

Imitant la voix et les inflexions de l'As de pique, Bolan poursuivit :

— Tu te souviens de ce coup où tu as travaillé avec moi ? Je suis arrivé tout à l'heure. Tu piges ? Fais bien gaffe à ce que tu réponds si tu n'es pas seul. Il y a quelqu'un avec toi ?

— Ouais... Attendez, je... Oui... D'accord.

— J'ai besoin de te parler au sujet des faucons et des colombes.

— Des faucons et des colombes ? répéta machinalement le *caporegime*.

— Je t'expliquerai. Magne-toi. Je t'attends près de la décharge. Ne parle à personne, surtout. Dans dix minutes.

— Okay. Je m'dépêche.

Bolan raccrocha et sortit. La sentinelle fumait une cigarette en contemplant les étoiles. Il passa devant, envoya une claque amicale sur l'épaule du gars et fit démarrer le 4 x 4.

CHAPITRE XVII

Une grande fosse avait été creusée à l'extrémité sud. C'était là qu'on jetait à la fin de chaque journée les détritrus du camp et un bulldozer repoussait de la terre pardessus pour éviter les odeurs et la prolifération des mouches. Vince Roberti y arriva à bord d'une jeep décapotée, ayant pris soin d'éteindre ses phares deux cents mètres plus tôt.

La nuit était claire et chaude, presque oppressante. Les étoiles scintillaient paisiblement dans la voûte céleste et l'air était immobile. Par moments, on entendait le ronronnement de moteur d'un véhicule de patrouille, à une distance indéfinie, ou un bref échange verbal dans une radio portative, mais c'était tout. Les seules lumières visibles étaient celles, très atténuées par des stores à lames, du poste de commandement.

Une consigne stricte avait été passée : black-out et silence. Les hommes restaient aux aguets. Le camp M-12 se tenait sur le pied de guerre, prêt à accueillir le grand fumier s'il osait pointer sa sale gueule dans le coin.

Vince Roberti mit pied à terre et s'approcha du bulldozer, cherchant visiblement une présence. Au bout d'un moment, il lança à voix étouffée :

— Vous êtes là, monsieur Cavaletti ? C'est moi, Vince.

Il n'obtint aucune réponse et entreprit de contourner l'engin de chantier, sifflotant et appelant une nouvelle fois. Il s'arrêta, regarda sa montre et alluma une cigarette, puis se plaça les mains sur les hanches en se cambrant en arrière comme pour se détendre les reins. Une soudaine et violente douleur le fit se cambrer un peu plus. Son corps s'arc-bouta, chercha à échapper à l'abominable sensation de brûlure qui s'insinuait dans son thorax, mais quelque chose, un bras sans doute, venait de s'enrouler autour de sa gorge et le maintenait comme dans un étau. Puis l'atroce sensation se propagea en montant, éclata en lui, et il sentit d'abord un bref et soudain afflux de sang dans sa poitrine, puis un voile noir tourbillonna sauvagement dans sa tête. L'instant d'après, il était mort.

Bolan lâcha le cadavre et s'écarta vivement pour éviter les projections de sang. Il avait porté le coup de stylet de bas en haut à partir des reins, selon une technique de commando. La lame de vingt-deux centimètres avait fait son chemin entre les poumons avant d'atteindre le cœur.

Il jeta l'arme au milieu de la décharge, alla desserrer le frein à main

de la jeep et poussa le véhicule. Le sol était en pente légère et remontait, une centaine de mètres plus loin. Doucement, la jeep roula dans le faible chuintement de ses pneus, tous feux éteints, prit un peu de vitesse, puis stoppa dans le creux du terrain.

Bolan s'éloigna à grandes enjambées, décrivant un large arc de cercle pour rejoindre le Land Rover qui l'attendait dans l'ombre du bâtiment de la cantine.

Il connaissait les positions des postes de guet, celles des sentinelles et avait soigneusement observé les parcours des rondes, savait exactement où il pouvait passer sans risque de se faire repérer.

Il patienta une minute dans le 4 x 4, actionna brièvement ses phares en direction d'une sentinelle en faction à l'autre extrémité de la cantine, puis le hêla d'un discret coup de sifflet. L'homme s'approcha tout près du Land Rover dont la vitre de portière était abaissée.

— Vous avez besoin de quelque chose, monsieur Cavaletti ? demanda-t-il en le reconnaissant.

— Est-ce que tu as vu quelqu'un venir par ici avant que j'arrive ?

— Non. Vous attendiez quelqu'un ?

— Ouais. Et on dirait que ce connard m'a posé un lapin. Ça fait combien de temps que tu es là ?

— Plus d'une heure. J'veus ai entendu arriver y a huit ou dix minutes. Vous voulez que je me renseigne pour vous ?

— Pas la peine, fit Bolan en lançant le moteur. Je vais voir s'il est pas en train de pioncer, ce con. T'as rien remarqué dans le secteur ?

— Non, monsieur. Tout est calme.

— Fais gaffe quand même. La saloperie pourrait nous tomber dessus à n'importe quel moment, conseilla l'As de la *Commissions* sans préciser de quelle saloperie il s'agissait.

— Je fais gaffe, soyez sans crainte.

— Et méfie-toi des ordres et des contrordres. Tu sais ce que tu as à faire, tiens-toi aux consignes. Vu ?

— Oui, mais...

Le type allait sans doute lui demander une explication, mais il le planta là en faisant démarrer le 4 x 4 vers le poste de commandement.

Il déboucha en coup de vent dans la pièce radio où se tenait Bob Madalara en compagnie d'un jeune gars en tenue de combat qui feuilletait une revue porno, assis devant l'émetteur de liaison avec les patrouilles.

Restant quelques instants immobile comme s'il réfléchissait, il lança ensuite au chef de la sécurité :

— Je veux te voir un instant, Mad. Seul.

Le mafioso lui jeta un regard méfiant, puis se leva et le suivit à l'extérieur. Il se tenait assez raide, sur la défensive, comme s'il s'attendait à un nouveau coup de gueule de la part de l'envoyé spécial.

Bolan le mit tout de suite à l'aise.

— C'est pas parce que je t'ai secoué tout à l'heure que tu dois te faire des idées, Mad. J'ai rien contre toi. Seulement, j'ai vu un tel bordel quand je suis arrivé... Bon, tu vas peut-être pouvoir m'aider. On m'a dit que je peux te faire confiance.

Subitement, Madalara considéra l'As de pique avec un regard nouveau.

— Qu'est-ce que je peux faire pour vous, monsieur Cavaletti ?

— As-tu vu Vince ? Je parle de Vince Roberti.

— Il était ici tout à l'heure. Je l'ai croisé en arrivant.

— Et il ne t'a rien dit ?

— Ben... non.

Bolan donna l'impression de réfléchir sérieusement. Il se passa la main sur le menton, jeta un regard dubitatif au chef de la garde, puis déclara sur le ton de la confiance :

— Je devais le voir. Vince avait quelque chose d'important à me dire.

Le regard de Madalara se fit attentif.

— Vince m'a dit qu'il avait travaillé avec vous.

— Ouais. Il a fait un sacré boulot dans cette opération. Merde, c'est pas son genre de manquer un rancard. Rends-moi service, Mad, trouve-le et amène-le-moi. Dis-lui qu'il m'attende ici.

— Je vais voir.

— Dépêche-toi, c'est plus qu'important. Putain, je me demande ce que...

— Quoi, monsieur Cavaletti ?

— Non, rien. Vas-y.

Tandis que Bolan remontait dans le 4 x 4, Madalara fonça à l'intérieur du P.C. Il apostropha l'homme chargé de la radio :

— Tu étais là quand Vince est sorti ?

— Sûr ! affirma le jeune type. C'était juste après qu'il eut reçu un appel.

— Un appel de qui ?

— J'sais pas. Il a pas beaucoup parlé et il est sorti tout de suite après. Il avait un drôle d'air.

— Mais il a bien dit quelque chose, merde !

— Eh ben... J' crois qu'il a parlé de pigeons et de faucons. Non, c'était plutôt de colombes, je crois.

Le chef de la garde se figea et regarda l'autre d'un œil mauvais.

— Tu crois ou t'es sûr ?

— Heu... Ouais, maintenant que j'y réfléchis, j'suis sûr.

— Bon Dieu de merde, grogna sourdement Mad. Va jouer un instant dehors.

— Mais la radio...

— Fous le camp, je te dis. Et t'éloigne pas. Je te dirai quand il faudra revenir.

Dès que le petit mafioso fut sorti, il s'installa devant le poste émetteur permettant la liaison avec l'immeuble de la *Guaira Informatica* et commença à manipuler l'appareil. L'instant suivant, il se ravisa, se leva et commença à tourner en rond dans la pièce, ses épais sourcils froncés sur une intense cogitation. Quelle était la vacherie merdique qui se manigançait dans son dos ? Johnnie jouait quel jeu, putain de merde ? Il y avait quelque chose de pourri dans l'atmosphère et de drôles de questions commençaient à se poser au sujet de Johnnie et de ses beaux discours.

Mad s'immobilisa devant le téléphone intérieur, se souvenant qu'il devait trouver Vince Roberti.

Qui trempait ses mains dans la merde et jusqu'à quel point ?

Dans le crâne brusquement surchauffé de Mad, des hypothèses ténébreuses commencèrent à s'accumuler et devinrent encore plus noires lorsque, dix minutes plus tard, il reçut une réponse téléphonique qui le fit hurler et postillonner comme un damné.

On avait retrouvé Vince.

Le lieutenant Kubrick fixait l'As noir d'un air mortifié.

— Ça ne correspond pas du tout à ce qui était prévu, avança-t-il sèchement.

Bolan venait de lui annoncer qu'il avait ordonné le départ d'une patrouille spéciale composée d'éléments autochtones. L'ex-G.I. avait d'abord manifesté de l'étonnement qui s'était ensuite transformé en un franc mécontentement lorsqu'il avait appris que Pérez Trujillo avait été chargé de constituer les équipes.

Bolan avait trouvé le lieutenant sur le parking où étaient entreposés les véhicules de transport de troupe.

— C'est moi qui prévois ce qui doit être fait, observa-t-il d'un ton cassant. Où avez-vous appris les méthodes de tactique défensive, lieutenant ? La base ne doit pas seulement être protégée de l'intérieur, mais aussi à la périphérie. Ces soldats prendront position en cordon à deux kilomètres des limites du terrain.

— Que savez-vous des tactiques militaires, monsieur Cavaletti ? fulmina Kubrick. Vous étiez sans doute gradé dans l'armée ?

— Qui sait ? répliqua Bolan, énigmatique.

Kubrick lâcha un soupir excédé, puis enchaîna d'un ton plus calme :

— Vous savez très bien que ces hommes ne sont pas encore des soldats. La plupart d'entre eux ne le seront jamais. Vous comprenez sûrement ce que je veux dire.

— Ouais, monsieur le tacticien. Mais je n'en ai rien à foutre, pas plus que de vos humeurs. Vous allez prendre la tête de ces mecs et les conduire là où je vous l'ai dit.

— Quoi ? clama Kubrick. Que je fasse quoi ?

Le regard de Bolan se durcit brutalement. Il fit un pas vers l'ancien G.I., son visage venant tout contre le sien.

— Est-ce que tu sais au moins qui te paie, lieutenant de mes fesses ? cracha-t-il. Tu vas faire ce que je viens de te dire, ou il va t'arriver de drôles d'emmerdes, crois-moi. Je t'ai dit de prendre la tête de ces mecs et de les emmener en surveillance à l'extérieur. Si t'avais entendu parler du Fumier qui trimbale ses sales paluches dans le coin, tu saurais à quel point il est dangereux et tu commencerais sans doute à te magner le cul au lieu de baver des tas de conneries sur des gus qui ne seront jamais des soldats. Ce que je veux, c'est un cordon de surveillance. Pas une ligne de défense. Mets-toi ça dans la tronche. Et je veux aussi que tu organises personnellement l'opération. Maintenant, casse-toi, je t'ai assez vu.

Kubrick soutint un instant le regard glacé de Bolan, puis baissa les yeux et se détourna sèchement. Il partit à grandes enjambées vers le P.C. à l'instant où un Toyota tout terrain arrivait en trombe sur le parking, Bob Madalara au volant.

Le chef de la garde pila à moins d'un mètre de Bolan et sauta au sol. Il avait des gestes brusques et, malgré l'obscurité de la nuit, l'Exécuteur put s'apercevoir à sa mine contractée qu'il avait un sérieux problème dans la tête.

— Il nous arrive un sale coup, monsieur Cavaletti.

— Qu'est-ce qu'il y a ? lâcha Bolan avec une moue énervée. T'as pas retrouvé Vince ?

— Si. On l'a retrouvé.

— Alors, qu'est-ce que tu attendais pour me le dire ?

— Vince est mort. Un pourri l'a suriné dans le dos.

— Qu'est-ce que tu me dis, Mad ?

— Le pauvre Vince n'a dû avoir aucune chance. Putain ! J'avais demandé à plusieurs gars de le chercher. Il était encore tout chaud quand je suis arrivé là-bas. Bon Dieu, si je tenais le salaud qui lui a fait ça ! Il a dû s'amener par-dérrière et...

— Ça va, Mad, arrête tes jérémiades. Le plus emmerdé, c'est moi.

— Vince était un mec bien.

— Et moi, je me retrouve avec des informations paumées dans la nature !

— Comment ça ? demanda Mad.

Bolan eut l'air de ne pas avoir entendu.

— Est-ce qu'il a dit quelque chose avant de quitter le P.C. ?

Le chef de la garde soupira bruyamment, parut peser sa réponse et jeta un rapide regard autour de lui.

— Le gars qui s'occupait de la radio l'a entendu parler de faucons et de colombes.

— T'es sûr ? questionna. Bolan d'un air soudain attentif.

Puis il marmonna sombrement :

— J'ai déjà entendu ça quelque part. Merde ! Tu n'as vraiment pas une idée de celui qui a pu faire ça ?

— Putain ! Je voudrais bien.

— Va falloir jouer très serré à partir de maintenant, Mad. Et de mon côté, je voudrais bien trouver ici des gens sur qui je peux compter.

— Il se pourrait que je sois de ceux-là, monsieur Cavaletti. Au début, je vous ai mal reniflé, mais maintenant...

— Oui ?

— Certaines choses ont changé.

— Est-ce que tu penserais ce que je pense ? demanda Bolan-Cavaletti.

L'autre haussa les épaules évasivement. Son visage anguleux prit une expression rusée.

— Si vous avez quelque chose à me dire, monsieur Cavaletti, je peux vous écouter sans que vous ayez des craintes.

Bolan l'observa, paraissant le jauger. Il lâcha doucement :

— Vince devait me donner des renseignements. Il devait me parler de quelqu'un qui fait des petites affaires en douce par ici. Et quand je dis des petites affaires !...

— Des magouilles ?

— Multiplie par dix ou vingt et tu auras une petite idée de ce qui se passe. Ça va loin. Et le chef d'orchestre a pas mal de musiciens sous sa baguette.

Mad se mordilla une lèvre. Il fixa le sol, puis le bout de ses doigts, referma son poing et l'agita lentement devant lui.

— Je me doutais bien qu'il y avait une enculerie dans l'air, grognait-il. Y a des tas de trucs qui se recourent. J'entends dire des choses, et ensuite ce qui se passe n'a plus rien à voir. Si vous saviez comment j'ai pu marcher dans...

— Tire pas trop vite tes conclusions, coupa Bolan. T'es encore sûr de rien et moi non plus. Vince devait me donner les noms de deux types en relation avec celui qui tire les ficelles. Seulement voilà... J'ai une idée, mais rien de plus.

Il reporta son attention sur la face crispée de Madalara. Le type était presque à point. Il fallait juste le chauffer encore un peu plus.

— J'ai peut-être la même idée, fit Mad.

— C'est bien ce que je crois. On est en train d'essayer de nous le mettre sans vaseline. Bon, écoute, ça sert à rien de rester comme ça à discuter. Faut prendre des dispositions. T'as un bidule radio à me passer pour qu'on reste en liaison ?

Sans un mot, le chef de la garde alla fourrager dans son véhicule

puis tendit un talkie-walkie à l'As de pique.

— Il est déjà réglé sur la fréquence, expliqua-t-il.

— Bon. Quand je parle de prendre des dispositions, il ne s'agit pas de changer quoi que ce soit. Faut pas donner l'éveil, tu comprends. Mais parle discrètement à tes gars. Á ceux dont tu es absolument sûr. Dis leur qu'ils se méfient de qui tu sais et qu'ils restent constamment sur la défensive. Si ça doit péter cette nuit, faut surtout pas qu'ils se laissent surprendre. OK ?

— N'ayez aucune crainte.

Bolan montra le talkie-walkie.

— Si tu entends cette boîte te susurrer Fox-trot Charlie dans l'oreille, tu sauras que c'est moi.

— Fox-trot Charlie. F. C. Comme Frank Cavaletti, hein ?

— C'est ça, Mad. N'oublie pas. Maintenant, retourne auprès de tes gars et fais attention où tu mets tes fesses. Ça pourrait devenir brûlant.

Madalara opina gravement. Il monta dans son Toyota, hésitant avant de démarrer.

— Je peux vous poser une question, monsieur Cavaletti ?

— Vas-y.

— La personne à laquelle nous pensons...

— Oui ?

— Est-ce que vous croyez qu'elle a des appuis importants là-bas ?

— Au grand conseil ?

— Ouais.

— C'est certain. Mais la balance penche pas de son côté, si c'est ça que tu veux savoir. Il n'y a pas assez de poids.

— J'vous remercie, c'est quand même rassurant de le savoir, fit Madalara en lançant son moteur et en démarrant.

Bolan le regarda s'éloigner.

Rassurant ? Pourquoi pas...

Ce qui était certain, c'est que la balance allait bientôt s'agiter en tous sens de soubresauts hystériques, entraînant dans ses plateaux des grappes de *malacarni* qui auraient fort à faire pour tâcher de ne pas glisser dans le vide.

Á moins que Mack Bolan-Cavaletti ne dérape sur le fléau et ne tombe à son tour dans la mêlée funeste, ce qui ne constituait pas une improbable éventualité. Bolan allait devoir une nouvelle fois défier les lois de l'équilibre sur un fil hypertendu, prêt à se rompre à la moindre fausse manœuvre.

Depuis longtemps, il avait accepté l'idée de sa propre mort et cela ne l'effrayait aucunement. Personne n'est immortel et les plus forts tombent fatalement un jour au champ d'honneur. Mais il était bien décidé à repousser cette échéance le plus loin possible.

En attendant, la pression montait dans la chaudière. Et ce n'était

pas fini.

CHAPITRE XVIII

Deux camions 4 x 4 avaient quitté le camp quelques instants plus tôt, emmenant une trentaine de recrues locales pour les répartir à bonne distance du camp. Une jeep les précédait, conduite par un homme en treillis à côté duquel se tenait Steven Kubrick, très raide et convulsé par la décision qu'on lui avait imposée.

Ils allaient surveiller une zone où jamais la combinaison noire ne s'aventurerait.

Un sourire ironique avait flotté sur les lèvres de l'Exécuteur. Mentalement, il avait aussi poussé un immense soupir de soulagement.

À présent, le champ était libre. Sur son initiative, les six prostituées du camp ainsi que les cinq techniciens chargés de l'aménagement « solaire » avaient également quitté les lieux à destination de Caracas. Personne n'avait discuté ses ordres.

Quelques nuages s'étiraient au-dessus du camp, frangeant la nuit sans lune et masquant une partie de la Voie lactée. Bolan regarda la silhouette courtaude et massive de Benny Boccazzi qui s'était adossé contre le support d'un panneau métallique destiné hypothétiquement à « attraper le soleil ».

Il était dix heures et cinq minutes. La rencontre confidentielle avait débuté depuis quelques instants. Boccazzi était songeur.

— Tu ne m'as pas répondu, dit Bolan. Je t'ai demandé si Johnnie dispose de renforts en ville.

Le Recruteur parut sortir d'une rêverie douloureuse. Il se racla la gorge et répliqua :

— J'ai jamais vu ces mecs, mais je sais qu'il peut en réunir une bonne vingtaine.

— Sa garde personnelle ?

— Ça y ressemble.

— Et Steve ?

— Anglesi ? Lui, il n'a jamais été capable de tenir un flingue. C'est le comptable de Johnnie.

— D'après toi, en combien de temps ces gus peuvent-ils être opérationnels ?

— Je sais pas exactement. Probablement très vite, une heure au max, je crois. Vous savez comment ça se passe. Un coup de fil aux chefs d'équipes et... Pourquoi vous me posez cette question ?

— Parce qu'il nous faudra peut-être compter avec eux, Benny.

— Attendez, je ne comprends pas où vous voulez en venir. Qu'est-ce que ça a à voir avec la combinaison noire ?

Bolan soupira.

— Le Fumier n'est qu'un élément du problème. Quelqu'un n'attend que son apparition pour déclencher une abomination et tirer les marrons du feu.

— Bon Dieu, ç'en est quand même pas à ce point ?

— Je pensais que tu avais réfléchi à la situation.

— Qui, admit Boccazzi. Il est presque évident que quelque chose ne colle pas quelque part.

— Tu as trouvé ça tout seul ? railla Bolan. Je t'ai déjà posé la question : pourquoi crois-tu que je suis ici ? Tu t'imagines que je serais en ce moment en train de te tenir le crachoir si tout baignait dans l'huile ?

— Non, je m'en doute bien. Mais je vous ai dit aussi que je ne suis pas au courant de tout.

— Tu ne me facilites pas les choses, fit observer Bolan d'un ton qui aurait pu s'adresser à un gosse borné. Je vais t'éclairer. Le danger ne vient pas seulement de l'extérieur.

Boccazzi émit une petite toux énervée.

— Écoutez, monsieur Cavaletti, je ne suis pas aussi con que vous le croyez. J'ai fait ma route dans le business et jusqu'ici, je me suis pas trop mal d'emmerdé. Je ne me suis jamais assis à la table des *capi*, mais j'en sais suffisamment pour savoir que tout ne marche pas toujours sur des roulettes. Alors, si vous me disiez carrément ce qui se passe...

L'Exécuteur sourit dans l'obscurité. Benny était à point. Il avait des fourmis qui commençaient à le démanger de partout. Le moment était arrivé d'asséner un coup vicieux.

— Le danger est déjà à l'intérieur. Il est ici.

— Quoi ? Vous ne voulez pas dire que Bolan est... est...

— Tout ce que je t'ai dit, c'est que j'allais te montrer quelque chose d'intéressant. Je vais plutôt te le faire écouter.

Il tira de sa poche le mini-magnétophone à cassettes et appuya sur la touche de lecture.

— Ouvre grandes tes oreilles, Benny.

Une voix sortit du petit appareil, atténuée, mais assez distinctement pour être clairement perçue :

— *Il faut que tu saches où te tourner. Est-ce que tu peux me dire de qui tu dépends ?*

Une seconde voix donna aussitôt la réplique :

— *Ben, de vous, bien sûr.*

— *De personne d'autre ?*

— *Sûr que non.*

— *Et tu sais avec qui je suis en affaires, hein ? Te trompe pas, parce qu'on y laisserait tous des plumes. Admettons que nous sommes les*

colombes. Il reste qui ? Quelqu'un qui tient ses ordres des premiers...

Un silence coupa le dialogue, puis :

— *Putain ! Benny et ses sales cons de mecs prétentiards ! Je...*

— *Alors tu sais ce que tu as à faire...*

— *Une solution définitive.*

— *Voilà. Il faudra reprendre la situation en main. Très vite et en souplesse. On te sera reconnaissant, Bob.*

Bolan interrompit la lecture de l'enregistrement et ricana.

— Tu les as reconnus ?

Benny Boccazzi s'était décollé de son support pour mieux tendre l'oreille. Il resta un assez long moment immobile, une expression horrifiée sur le visage. Enfin, il cracha d'une voix haineuse :

— Les enfoirés ! C'est pas possible que ces fils de pute de merde aient magouillé une pourriture pareille !

Puis il eut en un éclair une vision précise de la nouvelle situation. Il couina :

— Mais qu'est-ce qu'on va faire ?

— T'affole pas, le rassura l'As noir. J'ai fait placer un cordon de sécurité autour du camp pour interdire toute pénétration étrangère. Tu as dû voir partir les camions.

— Mais il y a les mauvais connards de Mad.

— Ça, c'est ton problème.

— Je n'ai que douze hommes de mon côté.

— Et près d'une centaine de mecs en réserve.

Le mafioso haussa les épaules.

— Ces gus ? Même si je pouvais en récupérer une trentaine, ils ne feraient pas le poids devant les deux équipes de Mad.

— Sauf s'ils sont correctement encadrés. Tu sais ce que je ferais à ta place ? Je me foudrais à l'abri dans le PC avec une garde de fer de six ou sept hommes devant l'entrée et j'enverrais les autres constituer des équipes parmi les recrues. Je me tiendrais à l'écoute de tous les appels radio et de tous les coups de fil qui pourraient être donnés par la ligne intérieure, et je maintiendrais une liaison permanente avec mes effectifs. Voilà ce que je ferais. Et je me magnerais le cul au lieu de geindre comme une bonne femme.

Un lourd silence s'installa entre l'As noir et le Recruteur. Bolan percevait distinctement la respiration oppressée de Benny qui brusquement laissa échapper un grognement et lâcha :

— Je crois que vous avez raison. Y a rien d'autre à faire, hein ?

— Tu veux que je te repasse la bande ?

— Ça me ferait dégueuler.

— Moi, j'ai déjà dégueulé.

Boccazzi répliqua d'un ton pitoyable :

— D'accord, je vais donner des ordres. Je vais réunir ces types.

— En souplesse, hein !

— Sûr.

— Et fais attention à *et* que tes gars se trompent pas. Il ne faut pas mélanger les loups et les agneaux.

— Qui sont les agneaux ? ricana tristement le Recruteur en se décollant de son support pour rejoindre sa jeep, un peu plus loin.

Bolan resta immobile quelques instants.

Le bluff avait marché. Il n'avait fait qu'arranger quelque peu l'enregistrement. Mais il le savait, ce n'était qu'un demi-bluff.

Là où était la Mafia existait toujours la méfiance et la dissension, la jalousie et la haine. Leur soif d'argent et de puissance était intarissable.

Qui sont les agneaux ? C'était une bonne question. Il n'y avait en fait que des loups.

Ils étaient prêts à s'entre-dévorer.

CHAPITRE XIX

— *Unité Alpha pour base Un !*

Gadgets se précipita devant la console radio et annonça à l'adresse de Blancanales :

— Ça y est, il émet !

Il appuya sur la pédale du micro pour renvoyer :

— OK, unité Alpha. On t'écoute.

— *Je n'ai pas beaucoup de temps, fit la voix de Bolan. Le contact est proche. Alors, enregistrez l'émission.*

Dès qu'il eut appuyé sur la touche du magnétophone, Schwarz confirma :

— C'est parti, unité Alpha. Vas-y.

Blancanales s'était approché et suivait le dialogue. Dès que celui-ci avait commencé, la porte de communication avec le module de repos s'était doucement ouverte sur Shelley Esteban qui avait tout de suite pris place sur un strapontin, derrière les deux hommes.

— *Je vais avoir besoin d'un appui aérien et tactique au sol. Que base Un ne s'approche pas à moins de trois kilomètres de l'objectif. La zone est verrouillée. On opérera la liaison radio sur le canal 17 et le plus brièvement possible. C'est moi qui appellerai. OK ?*

— Pigé, fit Schwarz.

— *Repérez sur les clichés les gros baraquements et les autres plus petits. Je donne leurs coordonnées d'est en ouest.*

Bolan communiqua une suite de chiffres et de lettres correspondant à des carrés sur la grille de l'ordinateur. Il compléta avec les positions codées du poste de commandement et des hélicoptères, enchaîna :

— *Le contact se fera à minuit précis. Distance quatre kilomètres pour base Un et plafond à huit cents mètres pour Épervier. Pas de questions ?*

— Si, fit Gadgets. Comment vont les amici ?

Un petit rire fusa de l'appareil.

— *Ils sont en train d'affûter leurs couteaux pour la curée.*

— Essaie de pas te trouver devant la meute.

— *Je ferai tout mon possible. Est-ce que la dame est toujours avec vous ?*

— Affirmatif. Elle t'écoute.

— *Dites-lui quelle se garde au chaud. J'aurai sans doute besoin d'un massage en rentrant. Bon. Terminé. Ciao.*

L'appareil devint muet. Schwarz reposa le micro et se retourna.

— Eh bien voilà. C'est parti.

Il s'aperçut de la présence de la jeune femme, lui demanda :

— Vous avez entendu ?

— Affirmatif, acquiesça-t-elle, en empruntant ironiquement l'une de ses dernières paroles. Mais ce n'est sans doute pas d'un massage dont il aura besoin. Plutôt d'une infirmerie ou d'un hôpital. Vous ne croyez pas qu'il est complètement fou ?

— C'est une affaire d'opinion.

— Il est là-bas, n'est-ce pas ?

Blancanales hocha la tête.

— Oui madame, confirma-t-il avec un sourire à la fois amusé et navré. Voulez-vous que nous remettions cette radio en marche ? Vous pourriez peut-être lui suggérer de décrocher et de rentrer immédiatement. Vous auriez sans doute une chance.

Elle fit un signe d'agacement avec la main et ses jolis yeux s'embruèrent.

— Oh, vous... vous... Vous êtes bien comme lui. Machos et stupides.

Pivotant brusquement, elle marcha jusqu'au module de repos et claqua la porte derrière elle. Les deux hommes se regardèrent mais ils n'avaient nullement envie de rire.

À quelque vingt-cinq kilomètres de leur position, un ami était en train de jouer avec les flammes de l'enfer.

Tandis que Politicien prenait le volant du char de guerre, Gadgets commença à appeler Grimaldi.

Après son contact radio avec base Un, l'Exécuteur avait passé un peu plus d'une heure à se promener dans le camp à bord du 4 x 4. Il s'arrêtait de temps en temps près des sentinelles, s'informant si tout était calme dans leurs secteurs, échangeant quelques mots agréables, puis repartant vérifier d'autres positions.

À 11 h 10, il stoppa sur le parking devant la Ferrari dont il retira le PM mini Uzi ainsi que sa caisse de grenades et l'AutoMag qu'il transborda dans le Land Rover. L'arrière de celui-ci était déjà occupé par du matériel qu'il avait soigneusement dissimulé sous une bâche. Il en préleva une petite partie, sous la forme de sacs en plastique qu'il mit dans le coffre du véhicule de sport et le fit démarrer puis rouler jusqu'au poste de commandement.

Cinq types montaient la garde devant la façade, armés de mitraillettes et la mine farouche. Il fit un clin d'œil au plus proche en descendant de voiture.

— Je laisse ma caisse ici. Ayez l'œil, je voudrais pas qu'un connard m'abîme la peinture.

— C'est une chouette tire que vous avez là, monsieur Cavaletti, apprécia l'un d'eux, un maigre avec des cheveux filasses. Vous avez dû la payer un drôle de paquet.

Bolan rigola.

— Ça, tu peux le dire. Je l'ai achetée ce matin en débarquant et j'ose plus regarder ce qu'il reste sur mon compte en banque. Benny est là ?

— Oui. Vous voulez le voir ?

— Je voulais seulement m'assurer qu'il ne fait pas d'imprudences. Tâchez qu'il puisse être tranquille, hein ? Personne ne doit le déranger.

Il leur sourit, puis regagna le Land Rover. Un second tour d'inspection le fit passer devant les mêmes sentinelles qui lui jetèrent à peine un regard. Plusieurs fois, il s'arrêta brièvement pour inspecter un local, une dépendance ou une installation technique, déposant chaque fois sur le sol un sac en plastique qu'il laissait glisser avec beaucoup de précautions le long de la portière.

A 11 h 45, Bolan conduisit son véhicule en direction des supports de capteurs solaires, éteignit les phares bien avant d'y arriver, puis coupa le contact. Il se dévêtit rapidement, troquant le costume d'alpaga de l'As de la *Commissione* contre la combinaison de combat de l'Exécuteur. C'était un nouvel équipement, utilisé seulement depuis sa dernière opération à New York. L'habit de commando était également de couleur noire, mais une résille fine et hyper-résistante tissée en même temps que les fibres synthétiques constituait une protection efficace sinon contre les balles, du moins contre les éclats d'acier et les ricochets.

En quelques minutes, il fut prêt. Des grenades étaient accrochées à son ceinturon par des attaches rapides. Son immense AutoMag lui pendait sur la hanche droite, logé dans un étui spécial, le silencieux Beretta avait trouvé sa place habituelle sous son aisselle gauche et l'Uzi lui pendait en sautoir sur la poitrine, retenu par une bretelle passée autour de son cou. Il avait logé dans les poches de la combinaison des chargeurs supplémentaires pour les trois armes.

Enfin, il décrocha le mini-transceiver du tableau de bord du 4 x 4 et le fixa sur la partie droite de sa poitrine par une double lanière de cuir. L'antenne souple pendait dans son dos jusqu'à son ceinturon.

Puis il prit le talkie-walkie que lui avait laissé Bob Madalara et s'éloigna du véhicule.

Il choisit une position d'attente où il s'accroupit, le long d'une citerne à carburant et commença à attendre. À minuit moins une, il actionna le transceiver et lança :

— Base Un, prêt ?

Une voix atténuée crépita dans l'appareil.

— *En position, unité Alpha. Épervier est au plafond et à moins de deux kilomètres de toi.*

— Roger. Dans quarante secondes, Épervier descendra à trois cents et se stabilisera. Over.

Et il commença son compte à rebours.

Déjà, on entendait le chuintement grave de l'hélicoptère de Grimaldi.

De place en place, il devinait dans l'obscurité des silhouettes humaines, prévoyait le trajet qu'il aurait à effectuer pour se glisser entre les effectifs ennemis et atteindre ses objectifs.

Puis le compte à rebours tomba à zéro.

L'attaque commençait.

Souplement, il se redressa alors que le ronflement de l'hélico augmentait très vite dans sa phase de descente, courut en silence jusqu'à proximité de la cantine et fit feu immédiatement. Il ne s'agissait pas encore de provoquer des dégâts, mais de lancer un signal.

La courte rafale de l'Uzi tirée en l'air déchira le silence de la nuit, se répercutant en écho contre les collines rocheuses avoisinantes. Trois longues secondes s'écoulèrent sans que rien ne bouge, puis des interpellations, des cris, commencèrent à fuser de toutes parts.

Bolan balança une nouvelle rafale en direction du P.C., changea de position en courant vers les bâtiments-dortoirs et se tint de nouveau immobile. Des hommes commençaient à affluer de partout, à gesticuler en braillant à tout va, des moteurs de véhicules firent entendre leurs ronflements et quelqu'un eut l'idée stupide d'allumer un projecteur malencontreusement braqué sur un groupe d'une demi-douzaine de soldats qui venaient de se regrouper en se posant mille questions sans réponse.

Bolan les arrosa d'une longue giclée de projectiles hargneux qui les firent danser sur place, puis les couchèrent au sol pour le compte. L'instant d'après, il s'était déplacé et actionnait le talkie-walkie branché sur la fréquence de la Mafia.

— Fox-trot Charlie ! cracha-t-il dans l'appareil.

Il se passa à peine deux secondes avant que la voix tendue de Bob Madalara coasse dans l'appareil :

— *Ouais. Qu'est-ce qui se passe exactement ? Fox-trot Charlie, vous m'entendez ?*

— J'entends aussi le reste, gronda Bolan. C'est le moment de te remuer ! Ces ordures ont planté le drapeau !

— *Les cons ! Je vais lancer mes gars et...*

— Discute pas tant et fonce !

— Oui. Oui...

Le talkie-walkie se tut. Bolan en passa la bretelle sur son épaule et expédia une salve dévastatrice sur deux mafiosi qui couraient à quelques mètres devant lui. Il les vit trébucher, bouler comme des lapins et s'affaler en roulant dans la poussière. Ensuite, il y eut plusieurs mouvements simultanés en provenance des baraquements.

Des groupes en jaillissaient en brailant et tiraillant autour d'eux, cherchant à couvrir leur course.

Se plaquant au sol, Bolan attendit que l'orage cesse, éjecta d'un coup de pouce le chargeur presque vide pour le remplacer par un neuf et s'élança dans une trajectoire sinueuse, balançant au passage de brèves rafales sur les silhouettes qu'il entrevoyait.

Un peu plus loin, il s'accroupit pour établir un contact avec le char de guerre.

— Dis à Épervier qu'il balaye le secteur H-13, indiqua-t-il succinctement.

Grimaldi avait entendu. Sa voix claironna dans le transceiver :

— *Banco, unité Alpha. Je pique sur H-13 !*

L'instant d'après, le vrombissement de l'hélicoptère s'amplifia jusqu'à devenir un grondement rauque et puissant, tout proche. Un staccato lourd martela l'atmosphère, visualisé par de longues flammes rapides qui jaillissaient des deux mitrailleuses Flex 50 installées sur l'Épervier. Le *parkway* planqué dans le cirque recevait sa dose de plomb surchauffé.

Il convenait à présent pour Bolan de ne pas se laisser dépasser par les événements. Inversant un contacteur sur son émetteur, il sélectionna un canal précis et déverrouilla une sécurité. Il attendit un bref moment puis pressa le bouton d'émission. Les détonateurs radio des charges de TNT qu'il avait placées à diverses positions étaient réglés sur cette longueur d'onde. Les huit charges pétèrent en même temps. Cela fit une fantastique lueur jaune et rouge qui parut couvrir l'ensemble du camp et expédia la plupart des bâtiments préfabriqués dans l'atmosphère. Des morceaux de toits, des cloisons entières partirent en tous sens, mélangés à des corps disloqués qui décrivaient de folles arabesques avant de retomber sur le plateau rocheux.

Le vacarme assourdissant roula de longues secondes contre les flancs de la montagne, ne s'atténuant que pour faire place à un monstrueux amoncellement de poussière et de fumée. Des cris, des appels, des hurlements partaient en tous sens, venus de nulle part dans cet infernal nuage âcre qui enveloppait le projet Minotaure.

Le bâtiment du P.C. tenait encore debout et de la lumière filtrait parcimonieusement entre les lamelles des stores et la poussière en suspension. Un nouveau réglage sur le boîtier de l'émetteur et Bolan commanda la mise à feu de la charge explosive qu'il avait placée dans la Ferrari. La déflagration de la charge de TNT souffla dans un fantastique coup de tonnerre la façade de la bâtisse et les hommes qui se trouvaient devant, répandant un peu plus de terre et de fumée alentour. Puis des flammes s'accrochèrent aux débris, grandirent très vite.

Lorsque l'écho du vacarme se fut apaisé, Bolan entendit l'hélico qui

se lançait dans un second passage en direction du *parkway*. Deux stridulations retentirent, suivies quelques secondes plus tard d'un double impact puissant comme la foudre et une boule de feu commença à s'élever en grondant vers le sud, propulsant à la verticale une colonne de fumée sombre qui s'épanouit très vite comme un champignon vénéneux.

Les moyens aériens de la Mafia étaient réduits à un tas de cendres fumantes.

Enfin, lorsque le silence retomba, Bolan aperçut confusément une silhouette en train de sortir des décombres du P.C. Il la laissa approcher, laissant tomber sur sa poitrine le pistolet-mitrailleur dont le chargeur était vide, et dégagea l'AutoMag.

Les flammes de l'incendie teintaient le plateau rocheux de lueurs dansantes.

C'était Benny. Miraculeusement encore sur ses jambes, le Recruteur avançait d'une démarche claudicante, toussant et crachant, à la recherche d'un peu d'oxygène. Il aperçut la silhouette noire lorsqu'il n'en fut plus qu'à un mètre, fit clignoter ses yeux humides d'irritation, puis resta bouche bée en le fixant comme s'il voyait une apparition de l'au-delà. Malgré son état, il avait reconnu celui qu'il prenait pour l'As de pique. Son regard misérable glissa sur la sinistre combinaison et il se tassa sur lui-même en voulant hurler un mot qui ne fut qu'un murmure à peine audible : pitié.

Bolan lui délivra toute la pitié dont il était capable en lui faisant exploser la tête d'une balle de .44 magnum. Se détournant ensuite du cadavre, il commença à se diriger vers l'est, là où il s'était ménagé une porte de sortie. Ce fut alors que le talkie-walkie grésilla et la voix de Bob Madalara crachota :

— *Fox-trot Charlie ! Où êtes-vous, merde ?*

Le son était très fort. Le chef de la garde ne devait pas se trouver bien loin. L'Exécuteur partit au pas de course en changeant plusieurs fois de direction. Il aperçut bientôt Mad qui se tenait de dos par rapport à lui. Un bras devant les yeux pour éviter l'éblouissement des flammes, le mafioso marchait prudemment en enjambant des gravats.

— *Où êtes-vous, Fox-trot Charlie ?* répéta-t-il en utilisant son appareil.

— Ici, fit Bolan sans se servir du sien. Derrière toi.

Mad se retourna d'un bloc. Il tenait à la main un riot-gun dont le canon était pointé vers le sol.

— *Fox-trot Charlie ?* répéta-t-il encore en essayant de distinguer la grande silhouette sombre à contre-jour.

Bolan lui répondit par un ricanement sinistre.

— Ce serait plutôt Mike Bravo. M. C. Comme Mack Bolan. Regarde mieux, connard.

Le mafioso eut une curieuse réaction. Il se pencha en avant et se plaça une main horizontalement sur le front, puis il émit une sorte de hoquet immédiatement suivi d'un feulement et redressa son riot-gun.

Bolan tira en visant la tête de Bob Madalara qui partit à la renverse sous la poussée monstrueuse du .44 magnum. Le corps du chef de la garde suivit le même chemin, roula au sol dans la mare de sang et les débris de cervelles qui s'étaient éparpillés un peu partout. Mais le fusil anti-émeutes avait aboyé, lâchant sa gerbe de chevrotines. Bolan ressentit plusieurs impacts sur le corps, comme des coups de fouets. Il eut pourtant conscience de n'être pas blessé. La combinaison spéciale avait tenu le coup.

Rapidement, il s'éloigna des décombres pour s'acheminer vers l'endroit que lui avait fait découvrir Pérez Trujillo. Selon son estimation, il n'en était qu'à environ deux cents mètres quand il reçut un appel de Blancanales :

— *Stricker, on observe deux bahuts qui remontent la piste à toute allure. Je leur envoie un cadeau ?*

— Négatif, base Un. Coupez-leur seulement la piste. Le terrain est déblayé.

— *Roger. On a vu, le spectacle valait le coup. Fais attention aux obstacles.*

— OK. Épervier, tu m'entends ?

— *Je t'entends comme si tu étais à côté de moi, renvoya Grimaldi depuis le ciel.*

— Récupère-moi dans cinq minutes. Je passe en émission fixe.

— *Roger.*

L'Exécuteur régla son transceiver sur une fréquence en continu, puis se mit à courir vers son point d'envol. Les obstacles dont lui avait parlé Politicien, il les trouva peu avant d'y parvenir : deux types isolés qui l'aperçurent et tentèrent de l'arrêter en tirant sur lui des coups de feu précipités. Il leur répondit par deux coups de tonnerre de l'AutoMag qui les effaça et poursuivit son chemin, sautant bientôt dans la cavité entre les deux pans rocheux. Il n'eut qu'à se placer contre l'engin volant et à s'attacher son harnachement autour de la taille et sous les épaules.

L'appareil était un R.P.E. – Rocket Plane Engine – une sorte d'aile delta munie d'une fusée auxiliaire capable de le propulser à trois cents mètres d'altitude en l'espace de quelques secondes.

Les pieds bien calés dans les étriers, le corps raidi dans l'attente du départ, il allait actionner le bouton de mise à feu quand il vit déferler un groupe de types qui commencèrent à ouvrir le feu dans sa direction. Sans précipitation, il décrocha trois grenades de son ceinturon et les projeta successivement à la face des assaillants. L'instant d'après, il appuya sur le petit bouton rouge placé à

l'extrémité du manchon de commande et, tandis que les fruits de mort explosaient coup sur coup aux pieds des types hurlants, il ressentit une intense poussée qui se répercuta dans tout son corps. Un panache grondant et sifflant le fit monter telle une flèche sombre à la verticale. Puis la trajectoire s'incurva. Le bruit et la poussée douloureuse cessèrent d'un coup et Bolan se sentit flotter dans l'air. Un nouveau coup de pouce sur un second bouton déclencha le largage du propulseur en même temps que l'ouverture de l'aile delta qui se déploya dans un claquement sec au-dessus de sa tête.

Au loin, il entendit une grosse déflagration suivie bientôt d'une seconde. Deux oiseaux de feu, deux roquettes, avaient pris leur envol depuis le char de guerre et venaient de creuser un cratère infranchissable devant Steven Kubrick et les camions porteurs de troupe locale.

Le vol en pente douce vers le sol ne dura que quelques minutes. Une trentaine de secondes avant de se poser, Bolan perçut le ronflement agréable de l'hélico de Grimaldi.

Le pilote le récupéra au bas d'une pente et, dès qu'il fut à bord, il lui lança joyeusement :

— Fantastique, Stricker. Les choses n'ont pas traîné !

Non, en effet, les choses n'avaient pas traîné. Depuis les premiers coups de feu, l'opération n'avait duré que quatorze minutes.

CHAPITRE XX

John Bronzoni avait été réveillé une demi-heure plus tôt par un premier appel téléphonique. On lui avait annoncé le désastre survenu au camp M-12.

Il avait du mal à croire que c'était arrivé. Il s'était attendu à de gros problèmes, avait supplié la madone que l'enflure de Bolan ne vienne pas semer sa merde dans les affaires locales et que les dissensions s'atténuent entre les frères de sang. Mais c'était quand même arrivé. Un rescapé l'avait appelé et lui avait raconté d'une voix geignarde comment les choses s'étaient produites. Oh, cela tenait à quelques phrases balbutiées avec horreur : des explosions infernales, des corps déchiquetés qui giclent dans l'atmosphère, du sang, des flammes, des pauvres gars affolés en train de courir partout, du sang, encore du sang. Partout. Et Bolan la Pute qui se promène tranquillement sur les lieux avec sa combinaison de croque-mort, trucidant les amis, donnant ça et là des coups de grâce. On ne pouvait même plus parler d'une boucherie. Une monstruosité, ça oui.

Et comment annoncer la nouvelle au Conseil ? Il se pouvait d'ailleurs que les grosses légumes soient déjà au courant. Qu'allaient-ils lui dire, au brave Johnnie ? T'en fais pas, Johnnie, t'es pas vraiment responsable, on s'est tous fait rouler dans le goudron par cet endoffé. C'est plutôt emmerdant que des millions de dollars soient partis en fumée, mais on se récupérera. On te confiera une autre affaire bien juteuse. Non, vraiment, te casse pas la tête, Johnnie. Tu peux dormir tranquille.

Merde, merde, merde.

Comment est-ce qu'il allait leur annoncer ça ?

Il s'était levé, avait enfilé une robe de chambre et s'était versé un verre de whisky J & B. Il en avait salement besoin.

Il en était à son troisième verre quand le téléphone se mit à piquer une nouvelle crise d'hystérie. Il se jeta dessus, faillit raccrocher en se demandant s'il n'allait pas entendre un gros mec pontifiant de Manhattan venu lui demander des comptes. Mais ce n'était pas encore ça, Dieu merci !

— M. Brown ? demanda une voix étouffée.

— Qui le demande ? grinça le responsable de la grosse combine locale.

— C'est Stevie. Stevie Carlotti. J'étais dans une équipe de M. Madalara. Bon Dieu, si vous aviez pu voir ce qui est arrivé aux pauvres gars... Ça a été un vrai massacre, monsieur Brown.

Merde, ça n'allait pas recommencer !

Bronzoni gueula dans le téléphone :

— Je suis au courant, putain de merde ! Si c'est tout ce que tu as à me raconter...

— Attendez, monsieur Brown. Excusez-moi, je suis encore un peu paumé. J'vous appelle pour vous dire que je sais qui a fait ça.

— Je crois que moi aussi je le sais.

— Je pense pas que vous le sachiez vraiment. Ce gars, vous savez, le type qui est venu de New York...

— Oui !

— C'est Bolan.

— Quoi ? C'est tout ce...

— Je vous jure qu'y a pas d'erreur. On l'a vu, Black et moi, avec sa foutue combinaison toute noire. C'était Frank Cavaletti.

— Faudrait savoir, interrompit Bronzoni. C'était ce mec ou l'autre ?

— Ben... les deux ! C'est le même gus. On a réussi à le suivre après... On sait où il crèche en ce moment. Black est en planque près de la maison. Moi j'vous appelle d'une cabine.

Une lueur de ruse et de haine passa dans le regard de Bronzoni.

— Tu es sûr de ce que tu dis ?

— J'vous dis qu'il y a pas d'erreur.

— Donne-moi l'adresse. Dépêche-toi.

Le chef local se baissa pour piocher un bloc-notes et un crayon sur une tablette, commença à inscrire ce qu'il entendait dans l'appareil, puis il s'arrêta, les yeux brusquement agrandis de stupeur.

— Ça va, Stevie. Je te revaudrai ça un de ces jours.

Il claqua le combiné sur sa fourche et resta pensif. Il venait de se souvenir que Anglesi s'était vanté devant lui d'avoir prêté sa villa à l'As noir. Et l'adresse concordait.

En quelques secondes, sa mélancolie noire fit place à une surexcitation qu'il parvint difficilement à contrôler. Bon Dieu, s'il parvenait à piéger le Salaud, il pourrait se faire pardonner de n'avoir pas su tenir en main un projet de plusieurs millions de dollars. Peut-être même que ce serait mieux qu'un simple pardon. Il y avait toujours un très gros contrat sur la tête de Bolan...

Il redécrocha et composa un numéro sur le clavier. Avant de démarrer l'opération, il fallait être sûr du coup.

Le mobil-home était embusqué à la limite d'un bois de pins, à quatre cents mètres de la villa dont la façade blanche se découpait sur le fond de la nuit.

Politicien Blancanales et Gadgets Schwarz se tenaient en attente devant la console de l'ordinateur de repérage. Shelley Houston-Esteban fumait nerveusement une cigarette, le regard dans le vague, assise sur un strapontin métallique, tandis que Bolan s'était étendu sur

une couchette de relaxation. L'Exécuteur avait ôté sa combinaison noire pour enfiler un jean et un pull. Il s'était examiné en se déshabillant. Si la décharge de chevrotines ne l'avait pas blessé, elle lui avait néanmoins laissé de grosses marques bleues et rouges à chaque impact. Ce n'était douloureux qu'au toucher, mais Bolan en se détendant ressentait d'autres douleurs dans son corps. La tension physique de ces dernières heures lui avait laissé des traces invisibles qui ne s'estomperaient qu'après une douche et une vraie nuit de sommeil.

À quelques mètres de lui, Gadgets regarda brusquement Politicien et se marra. Il déforma sa bouche en contrefaisant sa voix :

— Faudrait savoir. C'était ce mec ou l'autre ? Tu es sûr de ce que tu dis ?

Blancanales se mit à rire à son tour. Il fut interrompu par la sonnerie du radio-télé-phone qui le figea dans une expression comique.

Bolan se leva d'un bond et décrocha. Tout de suite, il reconnut la voix qu'il avait entendue quelques minutes plus tôt dans une autre circonstance.

Le retransmetteur d'appels avait fonctionné à la perfection.

— Frank ? fit Bronzoni sur un ton doucereux.

— Oui. Oui est-ce ?

— C'est Johnnie. Anglade m'a dit que je pouvais te trouver dans sa villa. Est-ce qu'on peut se voir ?

— Sûrement pas maintenant, grogna Bolan. Après ce qui vient de se passer, on a intérêt à rester tous les deux planqués jusqu'à ce que tout soit calme.

— Oui. Tu as sans doute raison. Je te rappellerai.

— C'est ça. À bientôt.

Il raccrocha et se tourna vers ses amis.

— Il n'y a plus qu'à attendre, déclara-t-il en allumant une cigarette.

Ils restèrent tous en attente dans le ronronnement du climatiseur de bord. Shelley avait à peine desserré les lèvres depuis son retour. De son côté, il n'éprouvait pas le besoin d'engager une conversation avec elle. Il avait d'autres soucis en tête.

Trois quarts d'heure s'écoulèrent dans un silence quasi total. Enfin, Gadgets signala :

— Les sensors signalent un bruit de moteur.

Sans un mot, Bolan alla manœuvrer la commande de mise en place de la tourelle lance-missiles. Il y eut un chuintement d'air comprimé au-dessus de leurs têtes, suivi d'un petit claquement. L'appareillage venait de se verrouiller.

Après avoir activé l'ordinateur de tir, Bolan éteignit l'éclairage intérieur, ne laissant qu'une veilleuse qui répandit une clarté verdâtre

dans le module. Il brancha aussi les écoutes externes, des micros directionnels dont la sensibilité pouvait être réglée à volonté. Presque tout de suite, des ronflements tenus de moteurs se firent entendre par l'intermédiaire des amplis et des haut-parleurs. Et, enfin, une vue intéressante se dessina sur l'écran vidéo. Trois points sombres commençaient à grossir pour prendre peu à peu la forme de trois grosses limousines. Les véhicules roulaient lentement à faible régime dans l'allée qui bordait la maison de Steve Anglesi.

— Prêt ? demanda Bolan à Schwarz qui pianotait sur le clavier de l'ordinateur de visée.

— Encore quelques secondes et le cadrage sera parfait.

Six hommes marchaient à côté des voitures qui s'immobilisèrent bientôt silencieusement devant la villa. Ils gravirent les marches du perron et deux d'entre eux braquèrent des mitraillettes sur la porte d'entrée.

— OK ! annonça Gadgets. Quand tu veux.

Bolan coupa aussitôt les haut-parleurs. Il prit la place de son ami aux commandes de l'ordinateur de visée, déverrouilla la sécurité, réalisa un ultime réglage, puis appuya résolument sur le bouton de mise à feu.

Un grondement fit vibrer la structure du char de guerre, accompagné d'une stridulation aiguë, et un oiseau de feu fila vers son objectif en laissant derrière lui une rapide traînée blanche. Il percuta en plein centre de la porte d'entrée et explosa en une myriade de fragments métalliques qui transformèrent les corps exposés en d'horribles morceaux de chair déchiquetée d'où s'échappèrent des flots de sang.

Dès le départ de la première roquette, Bolan avait centré l'arrière de la voiture de tête dans le collimateur électronique. Il dépêcha une autre fusée grondante vers cette seconde cible que la déflagration souleva du sol et projeta contre la façade de la bâtisse.

Un seul oiseau de feu supplémentaire vint à bout des deux derniers véhicules qui s'enflammèrent spontanément dans un jaillissement de métal déchiqueté, de corps désarticulés et de projections d'essence.

Ce fut tout. L'écho des déflagrations n'avait pas encore cessé que le char de guerre s'ébranlait déjà en direction de la route de Caracas.

Il était 3 h 10 du matin. À 3 h 25, deux véhicules de police aux sirènes hurlantes croisèrent un mobil-home de tourisme d'aspect tout à fait innocent qui bifurqua quelques instants plus tard pour prendre la route menant à l'aéroport. Avant d'y parvenir, le *van* s'engagea dans un chemin de terre boisé où il s'arrêta. Le seul véhicule qui en ressortit fut un camion portant à l'avant l'inscription : *Houston truckage*, et des décalcomanies sur ses flancs. Les documents de bord étaient parfaitement en règle.

La Mort noire quittait le Venezuela sur la pointe des pieds.

EPILOGUE

Le C-130 était en instance de départ. Politicien et Gadgets sirotaient doucement des coupes de Moët & Chandon, assis sur la banquette transversale du gros appareil. De temps en temps, ils jetaient des regards suspicieux sur la jeune femme qui se tenait debout près du portillon de carlingue, légèrement tendue, comme si elle hésitait à prendre une décision difficile.

Le temps était nuageux, l'atmosphère lourde. La météo annonçait de l'orage sur la partie nord du pays.

Gadgets tendit une coupe à la jeune femme.

— Vous devriez en prendre, ça vous remonterait le moral.

Elle se contenta de hausser les épaules et se détourna. Bientôt, le portillon coulisssa dans son alvéole. Bolan apparut, suivi de Grimaldi qui tenait en main les papiers nécessaires au décollage de l'appareil.

Shelley Houston les laissa passer devant elle, puis s'approcha de l'échelle extérieure. L'Exécuteur faillit la laisser faire. Il s'était raidi en songeant qu'il ne pouvait pas s'encombrer d'un poids mort, eût-il l'aspect d'une jeune et jolie fille aux yeux plein de tendresse et d'amour. Il savait aussi que ces yeux-là étaient capables d'autre chose que d'exprimer de la tendresse. Il les avait déjà vus remplis de reproches et d'amertume, de colère et d'anxiété.

Pouvait-il lui dire que sa vie de guerrier, de hors-la-loi, excluait les sentiments qui font d'un homme ce qu'il doit être réellement, au fond de son âme et de son esprit ?

Mais peut-être aussi que pour un temps le poids mort ne serait pas trop lourd à supporter.

Il vint près d'elle et lui demanda :

— Vous désirez rester ici, ou je vous emmène ?

Les yeux de biche s'accrochèrent aux siens. Elle frissonna, glissa sa main dans la sienne et répondit :

— Je viens.